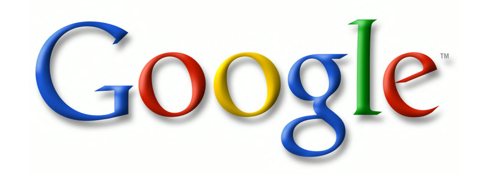


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

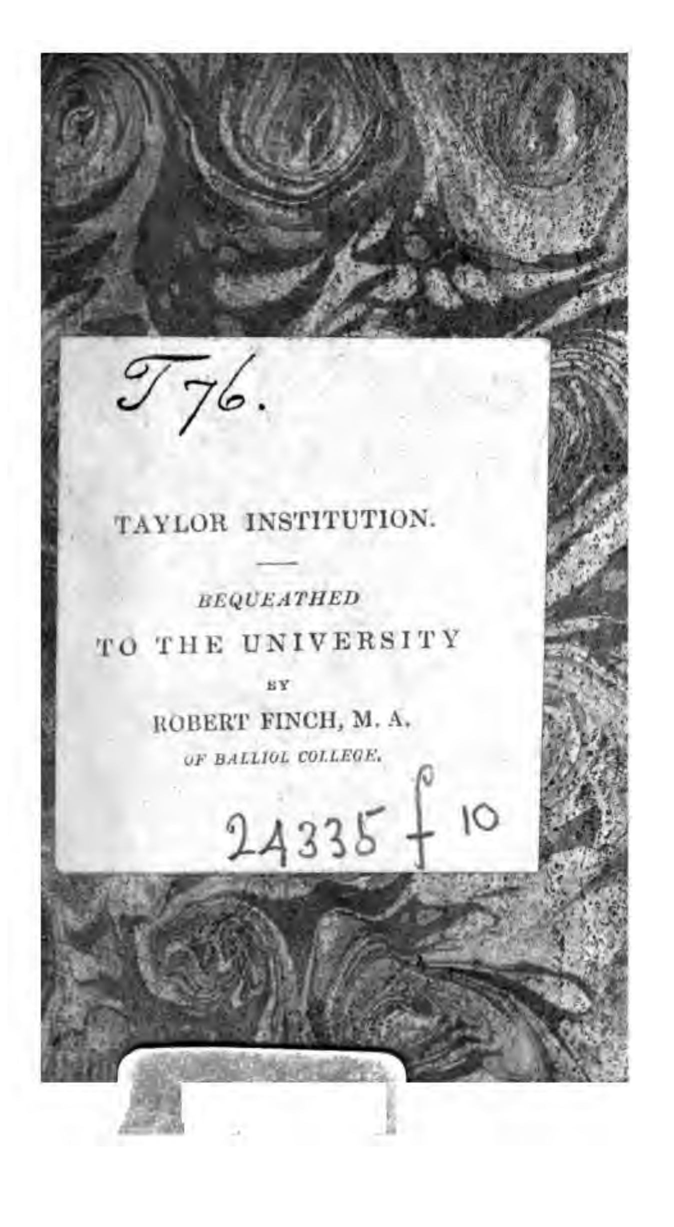
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`




T 76.
TAYLOR INSTITUTION.
BEQUEATHED
TO THE UNIVERSITY
BY
ROBERT FINCH, M. A.
OF BALLIOL COLLEGE.
24335 f 10



# HISTOIRE
## DE L'AVENEMENT DE LA MAISON DE BOURBON AU TRONE D'ESPAGNE.

TOME QUATRIÈME.

# HISTOIRE DE L'AVÉNEMENT DE LA MAISON DE BOURBON AU TRONE D'ESPAGNE,

*DÉDIÉE AU ROI.*

Par M. TARGE.

TOME QUATRIÈME.

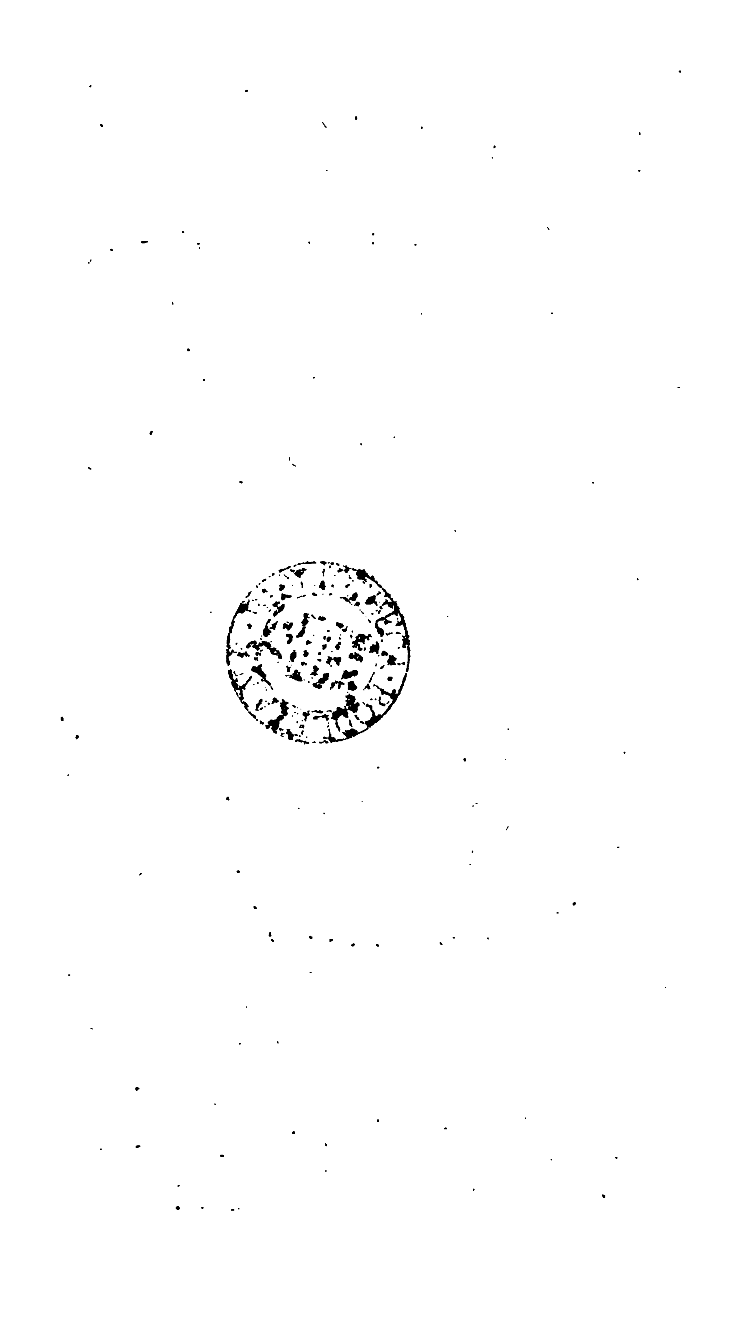


*A PARIS,*

Chez { SAILLANT & NYON, Rue S. Jean-de-Beauvais.
Veuve DESAINT, Rue du Foin-Saint-Jacques.

M. DCC. LXXII.

*AVEC PRIVILEGE.*





# HISTOIRE DE L'AVÉNEMENT DE LA MAISON DE BOURBON AU TRONE D'ESPAGNE.

## LIVRE V.

### CHAPITRE PREMIER.

§. I. *Mort de l'Empereur Léopold.* §. II. *Portrait de ce Prince : son fils Joseph lui succède.* §. III. *Le Prince Eugène est nommé pour commander en Italie.* §. IV. *Avantage que remporte le Grand-Prieur sur le Comte de Linange.* §. V. *Prise de la Mirandole par les Fran-*

*l'aîle droite des François.* §. XXIV. *Présence d'esprit admirable de M. de Vendôme. Les Impériaux abandonnent le champ de bataille.* §. XXV. *Perte des deux côtés. Les Impériaux veulent s'attribuer la victoire; preuve du contraire.* §. XXVI. *Le Grand-Prieur se brouille avec son frère & quitte le service.* §. XXVII. *Attention de M. de Vendôme à veiller sur le Prince Eugène.* §. XXVIII. *Belle marche de M. de Vendôme, qui déconcerte les projets du Prince.* §. XXIX. *On met les armées de part & d'autre en quartier d'hiver*

1705.

I. Mort de l'Empereur Léopold.

L'EMPEREUR Léopold ne jouit pas long-tems de la satisfaction d'être délivré des craintes que lui avoit causées le voisinage des François, du côté de la Bavière. Sa santé, depuis quelques années paroissoit assez chancellante, ce qui le détermina à faire venir près de lui le Roi des Romains, pour le disposer à prendre les rênes de l'Empire, auquel il devoit succéder. Ce Prince trouva son pere dans un état qui sembloit ne pas annoncer une mort prochaine; mais bien-tôt une fièvre vio-

lénte, ſuivie des ſymptômes d'une hy-
1705. dropiſie formée, firent juger qu'il toùchoit à la fin de ſa carrière. Le Monarque continuant à ſe faire illuſion ſur les prétentions de ſa famille au trône d'Eſpagne, recommanda particulièrement à ſon ſucceſſeur, de fournir tous les ſecours qui ſeroient néceſſaires à l'Archiduc Charles, pour le mettre en poſſeſſion de cette vaſte Monarchie. Il lui recommanda également de faire ſes efforts pour ramener à ſes intérêts les Princes de la Maiſon de Bavière; & après lui avoir donné divers autres avis, il expira le 9 de Mai dans la ſoixante-cinquième année de ſon âge, & la quarante-ſeptième de ſon élévation au trône Impérial.

II. Portrait de ce Prince; ſon fils Joſeph lui ſuccède.

Léopold étoit d'une taille médiocre, maigre, les jambes très menues, le col court, les lèvres groſſes, les joues creuſes, le nez aquilin, le viſage pâle; & cependant on aſſure qu'il avoit l'air majeſtueux. Mieux partagé par les qualités du cœur que par celles de l'eſprit, il n'avoit aucuns des talents qui forment les grands Monarques. Toujours indécis & lent dans les occaſions qui auroient demandé le plus d'activité, nous avouons que ces défauts firent per-

dre à sa famille toutes les espérances qu'elle pouvoit avoir sur le Royaume d'Espagne. Il paroît que s'il eût cultivé avec plus de soin les dispositions du Roi Charles II, & qu'il eût envoyé l'Archiduc auprès de ce Monarque, avec les troupes tant de fois demandées, il l'eût déclaré son héritier, ce qui auroit vraisemblablement attiré dans son parti presque toute la nation Espagnole, accoutumée depuis long-temps au gouvernement de la Maison d'Autriche. Un testament ne lui eût pas donné un véritable droit, puisque la Couronne n'est pas un bien dont les Rois puissent disposer contre les loix fondamentales de leurs États: mais ce testament venant à l'appui des renonciations dont nous avons eu si souvent occasion de parler, eût fourni des prétextes aux partisans de la Maison d'Autriche, pour maintenir la Couronne dans cette Famille. Il paroît donc que malgré les éloges que quelques panégyristes ont donnés à l'Empereur Léopold, sur ses vues politiques, elles furent très en défaut en cette occasion, ainsi qu'en beaucoup d'autres. Il est vrai que sous son règne, on établit en Allemagne un neuviè- 1705.

me Electorat : qu'il fonda un nouveau
1705. Royaume en vertu de ſa toute puiſſance, comme il le dit dans l'acte d'érection, & que ceux de Bohème & de Hongrie devinrent héréditaires dans ſa Famille : cependant ſes flatteurs les plus outrés ont été forcés de convenir que ces grands changements doivent être attribués aux occaſions favorables & imprévues, plutôt qu'à des vues bien réfléchies. On ne peut lui refuſer le titre de Prince très pieux ; ce qui a donné lieu aux Prêtres & aux Moines, particulièrement aux Italiens, de préconiſer ſes vertus. Ils nous le repréſentent comme un homme très attaché à toutes les pratiques extérieures de la Religion ; qui ne manquoit preſque aucun jour à reciter tout l'Office dont l'Egliſe impoſe l'obligation à ſes Miniſtres ; qui aſſiſtoit régulièrement à trois Meſſes, & qui marchoit avec autant d'ardeur à la ſuite des Proceſſions, que le Prince Eugène à la tête de ſes armées. On ne peut que louer tous ces actes de piété : mais on déſireroit pouvoir y ajouter quelques-unes des qualités qui doivent diſtinguer le Monarque de l'homme ordinaire. La bonté de ſon cœur le faiſoit conſen-

tir avec peine à la mort des scélerats, que leurs crimes conduisoient au supplice, mais trop facile à se livrer à des impressions étrangères : on se servit souvent de son nom pour faire périr des malheureux trop attachés aux erreurs qu'ils avoient reçues de leurs peres. Charitable jusqu'à la profusion, il étoit souvent entouré d'une foule d'indigents, sur lesquel il répandoit ses bienfaits, pendant qu'il manquoit d'argent pour faire subsister ses troupes, & qu'il étoit forcé par les besoins de l'État de tirer des secours excessifs de ses sujets les plus laborieux. On applaudit à la reconnoissance qu'il marqua envers le Dieu des armées, après la levée du siège de Vienne : mais on voudroit qu'il pût être lavé du reproche d'ingratitude envers le Grand-Sobieski, que le Tout-Puissant avoit choisi pour être l'instrument de sa délivrance. En général, on peut dire de ce Prince, qu'il n'eut aucun vice, mais qu'il n'eut aussi aucune vertu éclatante. Sa mort n'apporta nul changement dans les affaires : son successeur, qui avoit cinq noms de baptême, régna sous celui de Joseph, qu'aucun Empereur n'avoit encore porté. Il entretint les

1705.

mêmes alliances, & se servit avec encore plus de succès que Léopold, des mêmes Généraux, qui à la fin du règne précédent avoient commencé à ébranler la puissance formidable du plus grand Monarque de l'Europe.

1705.

*San-Vitali Ottieri.*

III. Le Prince Eugène est nommé pour commander en Italie.

Le Prince Eugène, attaché au Duc de Savoie par les liens du sang & par ceux de l'amitié, avoit toujours vu avec chagrin, que Léopold n'envoyoit en Italie que de foibles armées, plus propres à soutenir une guerre défensive, qu'à y entreprendre les conquêtes qu'on avoit en vue, & à secourir un Allié dont les Etats passoient rapidement au pouvoir de la France, dans le temps où la rigueur de la saison ne permettoit pas encore aux Allemands de traverser les montagnes pour entrer en Lombardie. L'Empereur avoit nommé le Prince Eugène pour commander l'armée qu'il destinoit à la guerre d'Italie : mais ce Général déclara qu'il aimoit mieux demeurer réduit à l'état d'un simple particulier, que de se mettre à la tête de cette armée, si elle n'étoit au moins assez forte pour contrebalancer celles qui soutenoient les intérêts de la Maison de Bourbon. Trop grand pour

ménager des courtisans avides, il ne craignit pas de dire à l'Empereur, 1705.
» que ses Ministres lui rapportoient
» les choses autrement qu'elles n'é-
» toient, soit par envie contre les
» Généraux, soit pour leurs intérêts
» particuliers : qu'il ne doutoit pas
» que ces Messieurs n'eussent pro-
» fité des sommes que Sa Majesté
» Impériale destinoit pour le paiement
» de son armée d'Italie, & qu'ils n'eus-
» sent intercepté les lettres qu'il avoit
» eu l'honneur de lui écrire pour lui
» représenter le mauvais état de cette
» armée : qu'en un mot, il étoit en-
» tièrement résolu de ne plus com-
» mettre son honneur aux caprices de
» ces gens-là, qui profitoient de son
» absence pour déranger tous ses pro-
» jets, & renverser les mesures qu'il
» avoit prises. » Léopold, frappé de ces raisons, mais trop foible pour examiner si les plaintes du Prince étoient fondées, & pour y apporter le remède convenable, lui promit cependant une armée de vingt-huit mille hommes, & l'assura qu'elle feroit exactement payée. Eugène partit de Vienne le 17 d'Avril, & arriva le 22 à Rovéredo, où il trouva le Prince

d'Anhalt-Deſſau avec huit-mille Pruſ-
1705. ſiens. Il y attendit le reſte des troupes qui devoient compoſer ſon armée, & qui n'y arrivèrent que ſucceſſivement, ce qui retarda ſa marche juſqu'au commencement de Mai, & l'empêcha de donner du ſecours à la Mirandole, dont le Grand-Prieur avoit entrepris le ſiège.

*Vie du P. Eugène.*

IV. Avantage que remporte le Grand-Prieur ſur le Comte de Linange.

Ce Général n'avoit laiſſé que très peu de repos à ſes troupes pendant la faiſon rigoureuſe. Le Comte de Linange nommé quelquefois Leinenghen, qui commandoit les Impériaux dans le Breſſan, avoit chargé le partiſan Pâté de s'emparer d'un poſte qui lui avoit procuré le moyen de donner du ſecours à cette Place, bloquée depuis le commencement de l'hiver par les troupes des deux Couronnes. Ce partiſan, à la tête de deux mille hommes d'infanterie, & de quatorze cents de cavalerie, ſe mit en marche à la fin de Janvier pour exécuter cet ordre; mais le Grand Prieur, qui en fut inſtruit, s'avança le 31 avec un gros détachement & quatre pièces de canon, juſqu'à Rivoli : attaqua les ennemis; leur tua cinq cents hommes; en prit quatre cents priſonniers; & leur en-

leva deux étendards & six drapeaux, ce qui empêcha le Comte de Linange de former aucune nouvelle entreprise jusqu'à l'arrivée du Prince Eugène. 1705

V. Prise de Mirandol par les Fr çois.

La ville de la Mirandole est située environ à quatre lieues de la rive méridionale du Pô, & ses fortifications étoient en très bon état. Il n'y avoit que neuf cents hommes de garnison; mais ils étoient commandés par le Comte de Konigseck, Officier très brave & très expérimenté, qui devint par la suite Major-Général des armées de l'Empereur. M. de Vendôme jugeant qu'il étoit important de se rendre maître de cette place avant l'arrivée du Prince Eugène en Italie, envoya aussi-tôt après la prise de Vérue, M. de Lapara avec un détachement de son armée, pour en diriger le siège. La tranchée fut ouverte la nuit du 19 au 20 d'Avril, & les travaux furent poussés avec tant de vivacité, que le 2 de Mai on établit un logement sur le chemin couvert. Le 8, les assiégés firent une sortie, & le 10, le Commandant battit la chamade. On refusa de lui accorder aucune capitulation, & il fut obligé de se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison, réduite à cinq cents soldats & soixante-

*San-Vital Octieri. Quincy.*

1705. dix Officiers en état de combattre; le reste étant morts, blessés ou malades.

VI. Le Prince Eugène essaye inutilement de passer le Mincio.

Le Prince Eugène apprit à Roveredo, que le blocus de la Mirandole étoit changé en un siège régulier, & il donna ordre au Général Bibra qui occupoit la droite du lac de Garde, de se mettre en marche avec six mille hommes, soit pour y jetter du secours, soit pour faire une diversion. Ce Général n'arriva vis-à-vis de Calcinato, où étoit campé le Grand-Prieur, que le jour de la reddition de la Place. Le Prince Eugène qui avoit réglé sa marche sur celle de Bibra, arriva en même-temps à San-Leoncé, où il espéroit traverser le Mincio; mais le Grand-Prieur avoit laissé à Monzambano, sur les bords de cette rivière, MM. de Murfay & de Saint-Pater, qui s'avancèrent en diligence avec deux régiments de cavalerie & un d'infanterie, vis-à-vis de ce poste, en donnant ordre à toutes les troupes qui bordoient le Mincio, de se joindre à eux. La rivière est assez rapide en cet endroit, & les bords en sont très escarpés. Le Prince avoit mis en batterie quelques pièces de canon sur celui qu'il occupoit, & y avoit élevé des parapets garnis de

mousqueterie pour couvrir les pon-
tons, qui étoient déja à l'eau, & dont 1705.
on se disposoit à former un pont pour le passage des Impériaux. Le Mincio a peu de largeur en cet endroit; mais les grenadiers François faisoient un feu si vif, que le Prince jugea qu'il y auroit de la témérité à vouloir forcer ce passage, ce qui le détermina à se retirer, après avoir eu cinq cents hommes tués ou blessés.

VII. Il passe le lac de Garde, & joint le Général Bibra.

Le Duc de Vendôme, avant d'entreprendre le siège de Chivas, dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, s'étoit rendu à Milan pour veiller sur les mouvements du Prince Eugène, ce qui contribua à déterminer ce Prince à prendre une autre route pour joindre le Général Bibra. Il remonta le Mincio & les bords du lac de Garde jusqu'à Lazize & Bardolino, où il fit embarquer le Prince d'Anhalt-Dessau avec les troupes Prussiennes, pour gagner Salò, qui est sur l'autre bord du lac. Il le traversa ensuite lui-même avec le reste de son infanterie, pendant que le Général Visconti conduisoit la cavalerie par Riva, d'où elle se rendit également à Salò. Le Grand-Prieur envoya de

Sermione plusieurs barques chargées
1705. de troupes pour s'opposer au passage de l'infanterie Impériale; mais ce fut inutilement, parce que le Prince avoit fait élevér une batterie sur une hauteur, d'où elle pouvoit foudroyer toute cette partie du lac; ce qui obligea les François de se retirer. Le Général Bibra joignit le Prince à Salo, & toutes les troupes Impériales étant rassemblées le 22 de Mai, il établit son camp sur une éminence entre cette ville & Gavardo. M. de Vendôme reconnut en personne l'armée ennemie; vit qu'elle étoit distribuée sur des hauteurs, où elle embrassoit plusieurs villages, que le Prince avoit fait joindre par des retranchements, & dont toutes les maisons étoient crénelées. Une position si avantageuse empêcha le Général François de les attaquer; mais il établit son camp sur une autre éminence, vis-à-vis de celle que les ennemis occupoient, ensorte que sa gauche touchoit à la Chieze, & que sa droite s'étendoit jusques près du lac de Garde. Il n'y avoit qu'une vallée qui séparoit les deux armées, & elles se canonnèrent réciproquement, sans se faire beaucoup de mal. Cette dispositi-

tion faite, M. de Vendôme laissa le commandement au Grand-Prieur, & retourna se mettre à la tête de son armée de Piémont. 1705.

VIII. Le Prince de Wirtemberg est repoussé à l'attaque de la Bouline.

Le principal objet du Prince Eugène au commencement de cette campagne, étoit de gagner le Milanois, pour porter du secours au Duc de Savoie, & il épioit tous les moyens de pouvoir surprendre quelques marches aux François. Le Grand-Prieur, en suivant exactement les avis du Duc de Vendôme, commença par faire rompre le chemin qui étoit entre son camp & le lac de Garde, pour que les Impériaux ne pussent pénétrer de ce côté, & il s'occupa ensuite à leur empêcher les fourrages, & à leur couper les vivres qu'ils pouvoient tirer de la plaine. Le Prince Eugène, dans toute la guerre d'Italie, n'eut presque jamais de subsistance réglée, & ne compta que sur celles qu'il pouvoit tirer du pays. Dans la position où il se trouvoit alors, il comptoit beaucoup sur ce qui pouvoit lui venir des villages situés entre Brescia & le canal, ou Naviglio qui s'étend depuis Gavardo, jusqu'aux environs de Caneto. A quinze ou vingt toises de ce canal, du côté des en-

nemis, étoit une grande caſſine, 1705. nommée la Bouline, vis-à-vis d'un pont de pierre, & à l'entrée d'une plaine aſſez vaſte. Ce poſte étoit important; & il eſt ſurprenant que le Prince Eugène, toujours attentif à ſe ſaiſir de tous ceux qui pouvoient lui être de quelque avantage, n'eût pas pris le parti de s'en emparer. Le Chevalier de Folard, qui nous a donné la relation de cette attaque, le fit remarquer au Grand-Prieur, & lui demanda des travailleurs pour le fortifier, ſi on avoit le temps, & des troupes pour le défendre. On y envoya environ deux cents hommes: ils ſe logèrent dans quelques mauvais bâtiments qui environnoient la cour de la caſſine, & y attendirent de pied-ferme les attaques de l'ennemi. Ils ne demeurèrent pas long temps ſans les y voir arriver: le Prince de Wirtemberg s'y poſta en perſonne, à dix heures du ſoir, avec l'élite de leurs grenadiers, au nombre de plus de mille, & quelques pièces de canon. La première faute qu'il fit, fut de manquer à s'emparer d'un pont de pierre qui communiquoit entre la caſſine & l'armée du Grand-Prieur; mais il

crut vraisemblablement que les Fran- 1705.
çois ne pourroient tenir dans un endroit qui n'avoit aucun retranchement, & qu'il l'emporteroit d'emblée, ce qui l'empêcha de s'occuper d'aucun autre objet. La porte qui étoit du côté des ennemis fut bien-tôt enfoncée; mais les François retirés dans un colombier, dans un cellier, dans un poulailler & dans un pressoir, firent un si grand feu, que la cour en un instant fut couverte de corps morts. Les Impériaux se rendirent maîtres du bas du colombier, où étoit un Lieutenant & quelques soldats: forcé de se rendre prisonnier, cet Officier cria à sept grenadiers qui occupoient le haut, d'en faire de même: mais ces braves gens répondirent « que s'ils avoient à se « rendre, ce ne seroit que lorsque la « poire seroit mure & prête à tomber, & qu'ils croyoient bien valoir « les autres qui tenoient encore. » Il étoit aisé au Prince de Wirtemberg de détruire tous les François renfermés dans ces bâtiments, soit en y mettant le feu, soit en les faisant sauter avec de la poudre: mas il marqua dans cette attaque plus de valeur que de conduite, & donna le temps au Grand

Prieur d'envoyer le régiment de
1705. Vieille-Marine au secours de la cassin
Ce renfort s'avança entre le canal
les bâtiments; mais il ne put pénétr
dans l'intérieur, jusqu'à ce que
Grand-Prieur voyant que le feu co
tinuoit toujours avec autant de vivac
té dans ce poste, dont tous les planche
& les murs étoient criblés de ball
de fusil, y vint en personne avec
piquet de l'armée. Le Prince de Wi
temberg ne l'attendit pas, & il aba
donna cette entreprise, après y avo
perdu plus de quatre cents homme
Les François en eurent environ ce
cinquante de tués ou faits priso
niers : mais ils conservèrent le post
ce qui fit un honneur infini au Co
mandant & aux soldats qui le défe
dirent avec tant de valeur.

*Vie du P. Eugène. Folard.*

IX. Le Prince Eugène gagne une marche sur les François.

L'armée du Prince Eugène gross
soit de jour en jour par l'adjonctio
des troupes qui lui arrivoient par
Tirol, & le nouvel Empereur ne cess
de lui écrire pour le presser de port
du secours au Duc de Savoie: « O
» dre (dit l'Historien de ce Prince) qu
» étoit facile de donner, mais no
» pas d'exécuter. Il y avoit, ajoute
» il, une infinité d'obstacles à surmo

» ter, de grands fleuves à traverser,
» de nombreuses armées à combattre, 1705.
» & de grands Généraux à tromper. »
Tant de difficultés réunies, & qui eussent été insurmontables pour un Général ordinaire, n'arrêtêrent pas le Prince Eugene. Instruit également des qualités & des défauts de ceux qu'il avoit à combattre, il n'ignoroit pas que les deux freres de Vendôme n'eussent celui de s'abandonner trop au sommeil à la vue même de l'ennemi, & que le Grand Prieur sur-tout ne s'éveilloit que très difficilement dans les occasions les plus pressantes. Il s'agissoit de mettre la vigilance des François en défaut, seulement pendant quelques heures, & il y réussit par son activité, & par le secret qu'il garda sur son projet. Il fit partir de jour l'artillerie & les bagages le 22 de Juin, par un chemin détourné, & aucun espion n'en donna avis au Grand-Prieur : le soir toute l'armée Impériale se mit en marche à dix heures, & continua pendant le reste de la nuit, sans que le Général François en fût informé. Il étoit encore au lit, quoiqu'il y eût plus de deux heures qu'il fît jour, quand on lui apprit que le Prince Eugène étoit décampé. Il se hâta

1705. de se mettre à la tête de ses troupes pour regagner par sa diligence, ce que le temps du sommeil lui avoit fait perdre ; mais Eugène avoit su trop bien mettre à profit ce temps précieux, pour ne pas conserver l'avantage qu'il lui avoit donné. Il fit une marche de six grandes lieues, par des chemins très difficiles ; passa plusieurs gués, & arriva le soir à Rodondella, où il établit son camp, la droite à Torbolé, & la gauche à Brescia. Le Grand-Prieur ne s'arrêta point qu'il ne fût en présence, & il côtoya ainsi l'armée ennemie pendant plusieurs jours ; mais sans pouvoir empêcher le Prince Eugène de prendre toujours les devants.

X.

Il passe l'Oglio, & s'empare de plusieurs postes importants.

Ce Prince, tenté d'attaquer l'armée Françoise avant de passer plus loin, assembla le Conseil de guerre : lui proposa ce projet & déduisit les raisons qui pouvoient l'appuyer ou le combattre ; mais on conclud à ne pas hasarder la bataille, & à continuer de marcher jusqu'à ce qu'on eût gagné l'Oglio. Pour tromper le Grand-Prieur, & l'empêcher d'envoyer du renfort au Marquis de Toralba, qui gardoit les bords de cette rivière, le Prince fit avancer quelques troupes jusqu'à la vue de Minerbio, où

étoit le Général François, qui se contenta de se tenir sur ses gardes sans 1705.
faire aucun mouvement. Le Prince continua sa route, & arriva le 27 à Vrago. Le Grand-Prieur avoit tout lieu de croire que Toralba avec les troupes qu'il commandoit, arrêteroit les Impériaux, pour qu'il eût le temps de les joindre avant qu'ils passassent l'Oglio; mais l'événement ne répondit pas à ses espérances. L'Officier Espagnol fit bien avancer ses troupes sur le bord de la rivière, & elles y eussent vraisemblablement fait leur devoir, si leur Commandant eût été plus hardi ou plus habile : mais à la vue de trente pièces de canon que le Prince Eugène avoit fait élever sur la rive qu'il occupoit, Toralba fit retirer ces troupes, & alla se renfermer dans Pallazuolo. Le Prince fit aussi-tôt jetter trois ponts; son infanterie passa la rivière sans aucun obstacle, & la cavalerie la passa au gué de Calzo, où il y eut quelques hommes de noyés, entr'autres le Général Serini. Eugène résolut en même-temps de s'emparer de plusieurs postes importants sur cette rivière, & fit attaquer Pallazuolo, où les troupes des deux Couronnes avoient un magasin de vivres.

1705. Toralba en fit jetter une partie dans la rivière, & essaya ensuite avec dix-sept cents hommes, de gagner le Milanois en prenant la route de Bergame. Le Général Visconti l'y poursuivit : l'attaqua sur une hauteur, & le força de se rendre prisonnier de guerre avec tout son monde, à la réserve du régiment du Colonel Mendoze, qui se sauva au travers des montagnes, avec le Commandant & le Marquis de Louvigny. Le 2 de Juillet, le Prince fit aussi attaquer Pont-Oglio, où deux cents Espagnols furent faits prisonniers ; ce qui assura aux Impériaux la liberté de tous les passages, & la facilité de tirer de toutes parts les vivres & les fourrages dont il avoient besoin.

*Vie du P. Eugène. Quincy.*

XI. M. de Vendôme joint l'armée en Lombardie.

Le Grand-Prieur, qui voyoit avec le chagrin le plus amer, les suites fâcheuses de sa faute, ne négligeoit rien pour la réparer. Outré de colere contre le Lieutenant-Général Toralba, il alla passer l'Oglio à Ponte-Vigo, dans l'espérance au moins de pouvoir arrêter le Général ennemi sur les bords de l'Adda, l'unique barrière qui pouvoit l'empêcher de pénétrer dans le Milanois. Le Prince ne songeoit qu'a profiter de l'absence du Duc de Vendôme pour faire

de nouveaux progrès, & le 11 de Juillet il s'empara de Soncino, dont la garnison composée de cinq cents hommes, se rendit prisonnière, & où il trouva en abondance des vivres & des munitions. Le Grand-Prieur marcha à Ombriano, quelques lieues au-déla de Crême, côtoyant toujours le Prince; mais il paroît que tous ses efforts eussent été infructueux, s'il n'eût alors reçu un renfort, qui pouvoit seul arrêter les Impériaux. Ce fut le Duc de Vendôme, qui instruit de la marche du Prince, s'avança en toute diligence de Chivas, avec un petit corps de troupes: se fit suivre par M. Albergotti, à la tête de dix bataillons & de dix escadrons; joignit son frere le 24, & fut joint dès le lendemain par le Lieutenant Général Italien, dont l'activité seconda toujours celle de M. de Vendôme. 1705.

XII. Il fait échouer tous les projets du Prince Eugène.

L'arrivée de ce Général sembla donner une nouvelle vie aux troupes du Grand-Prieur: Elles disoient hautement « que les Impériaux n'avoient qu'à venir, & qu'ils ne trouveroient ni le Général, ni les soldats d'Hochstet. » Le premier fruit de sa présence à l'armée, fut de marcher à Cazalmorano, presque à la vue des ennemis, qui ve-

noient d'établir leur camp, la gauche
1705. à Soncino, & la droite à Romanengo.
Le Prince Eugène connut par la hardieſſe de ce mouvement, qu'il alloit avoir affaire à un autre homme que le Grand-Prieur, & réſolut de s'emparer d'un poſte important, nommé les Quatorze-Navigles, à cauſe du nombre de canaux qui en coupoient le terrein. Le Général Weſel fut chargé d'aller l'occuper : il exécuta ſes ordres; mais à peine y étoit-il établi, que les François l'y attaquèrent, partie par les ponts & partie en ſe jettant dans l'eau, ce qui l'obligea de faire une prompte retraite, & de gagner le gros de l'armée. Cette expédition fut ſuivie d'une autre que firent les Impériaux contre Caneto, Uſtiano & Maſcaria, dont le Prince réſolut de s'emparer pour faciliter le paſſage du bas Oglio, aux troupes qu'il avoit deſſein de conduire ou d'envoyer par le Mantouan, au ſecours du Duc de Savoie. Le Général Weſel s'en rendit maître ſans peine; mais il en fut chaſſé avec la même facilité, & le Prince fut forcé de chercher d'autres moyens pour tirer le Duc de l'embarras où il ſe trouvoit, & du danger qui menaçoit ſa Capitale.

*Vie du P. Eugène.*

Le

Le Prince Eugène reconnut bien-tôt qu'il lui feroit impoffible de répondre aux vives inftances du Duc, & d'obéir aux ordres de l'Empereur fans livrer bataille. M. de Vendôme, qui favoit qu'une action où les François auroient du deffous, feroit perdre aux deux Couronnes tout l'avantage qu'elles avoient eu en Italie dans le cours des années précédentes, évitoit toutes les pofitions où le Prince pouvoit l'attaquer avec efpérance de fuccès. Il étoit difficile de l'empêcher de paffer l'Adda fans être forcé d'en venir à une action; & le Prince Eugène qui ne vouloit l'engager qu'à coup fûr, demeura jufqu'au 9 d'Août dans la même pofition; puis tout-à-coup, il fe mit en marche fur trois colonnes, dont l'une paffa le Serio fur le pont de Crefme, la feconde remonta la gauche du torrent de Brambo, & la troifième fuivit la route de de Fotanelle, ce qui mit M. de Vendôme dans le doute de favoir fi le Prince avoit deffein de traverfer l'Adda, ou de regagner l'Oglio. Il ne fut pas longtemps dans cette incertitude, & il apprit que les Impériaux fe rapprochoient tous de l'Adda, en rompant les ponts fur les petites rivières & fur les canaux.

1705.

XIII. Précautions qu'il prend pour empêcher le paffage de l'Adda aux Impériaux.

Le Général François gagna Lodi en di-
1705. ligence; y traversa l'Adda pour suivre sur la rive droite tous les mouvements que feroit le Prince sur la rive gauche, & donna ordre au Grand-Prieur de côtoyer cette rivière du même côté que les Impériaux. Son objet étoit de les resserrer & de les empêcher de se rendre maîtres d'un pont de bateaux, qu'il avoit fait construire à Cassano, & dont la tête étoit défendue par une espèce d'ouvrage à corne qu'on y avoit élevé. Tous les Ecrivains qui se sont copiés pour blamer cette conduite du Général François, ont prétendu qu'il avoit fait une grande faute de ne pas rompre le pont de Cassano : mais ils n'ont pas fait réflexion que c'eût été sacrifier le corps d'armée commandé par le Grand-Prieur, & se mettre lui-même hors d'état de lui porter du secours, s'il étoit attaqué. Rien de plus facile que de critiquer des Généraux : mais il faudroit presque leur ressembler pour le faire avec justesse; & ceux qui en seroient capables, sont toujours les plus réservés dans leurs jugements.

XIV. Le Prince jette un pont sur l'Adda;

Soit que le Prince voulût tromper le Duc de Vendôme par une feinte, soit qu'il crût pouvoir réussir à tra-

verſer l'Adda avant que le Général François pût le joindre, il marcha vis-à-vis du Paradiſo, maiſon de campagne des Jéſuites de Bergame, & fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour y jetter un pont, quoique le rivage fût aſſez eſcarpé de ſon côté. Ce paſſage étoit commandé par une hauteur, ſur laquelle il fit élever à la hâte pluſieurs batteries, & former des épaulements, qu'il garnit d'une nombreuſe mouſqueterie. Tout ſembloit lui annoncer qu'il ne rencontreroit que de médiocres obſtacles. M. de Broglio n'avoit que peu de troupes ſur le rivage oppoſé; & quoiqu'il ne fût pas d'un caractere à céder auſſi facilement qu'avoit fait le Marquis de Toralba, ſa réſiſtance eût été infructueuſe, ſi les Impériaux euſſent pu conſtruire leur pont aſſez promptement; mais un des charriots qui portoient les pontons s'étant rompu en route, cet accident occaſionna un retard qui fit manquer totalement l'entrepriſe. L'Adda eſt une riviere très rapide, dont les eaux tombent ſouvent en caſcade du haut des rochers; & quand tous les pontons furent arrivés, cette rapidité empêchant d'en faire un prompt uſage, il

1705. M. de Vendôme lui en empêche le paſſage.

1705. fallut plus de vingt-quatre heures pour les assembler; ce retard donna le temps à M. de Vendôme de marcher au secours de M. de Broglio, & d'arriver avant que le Prince eût tâché de donner la forme convenable à son pont. Le Général François jugea qu'il y auroit de l'imprudence à s'avancer jusqu'au bord de la rivière, dans un espace où les ennemis pouvoient, de la hauteur qu'ils occupoient, choisir les François & les tuer un à un. Il remarqua que derrière ce terrein, la campagne étoit toute couverte de haies & d'arbres, & il établit son camp de façon à embrasser cet espace dans une espèce de demi-cercle. Le Prince acheva son pont, & y fit passer quelques grenadiers : mais en même temps, il envoya reconnoître la position des François; sur le rapport qu'on lui en fit, il jugea que s'il entreprenoit le passage, chaque colonne de ses troupes seroit battue successivement; ou si on le laissoit passer sans l'attaquer, il n'en seroit que plus en danger, se trouvant alors renfermé dans ce demi-cercle, & environné de toutes parts du feu des François. Il prit donc son parti en habile Général, qui n'a pas honte de reculer plutôt

que de s'engager imprudemment; fit défaire le pont, & retourna à Pembrate, où il avoit campé le jour précédent.

1705.
*Vie du P. Eugène.*
*Follard.*

XV.
M. de Vendôme est trompé par un traître.
Le Prince Eugène marche à Cassano.

A peine le Prince étoit arrivé dans son camp, qu'il reçut un avis secret donné par le Lieutenant-Général Colmenero, qui trahissoit les deux Couronnes : il lui fit savoir que le Grand-Prieur, campé entre l'Adda & le canal qu'on nommoit Ritorto, étoit dans une position si désavantageuse, que si les Impériaux les pouvoient attaquer avant que son frere allât à son secours, il seroit immancablement mis en déroute. Le Prince profita de l'avis : sans donner un moment de repos à ses gens, il fit marcher son avant-garde du côté de Cassano, & le reste de ses troupes la suivit en toute diligence. M. de Vendôme surpris de la promptitude avec laquelle les ennemis avoient disparu, fit dire à son frere de marcher à Rivolta, dont il croyoit que le Prince Eugène vouloit s'emparer : mais le Grand-Prieur porta un jugement plus juste des desseins du Prince. Il connoissoit le caractère facile de M. de Vendôme, & jugea qu'il étoit trompé par quelque traître. En effet, Colmenero pour fa-

ciliter l'exécution du projet qu'il avoit
1705. inſpiré au Général ennemi, dit à M. de Vendôme, qu'il ſavoit à n'en point douter, que le Prince avoit formé le projet de s'emparer du Crémonois & du Mantouan; projet dont il étoit plus flatté, que de porter du ſecours au Duc de Savoie, & qu'il y avoit tout à craindre pour Rivolta. Le Grand-Prieur ne ſe preſſa donc pas d'exécuter les ordres de ſon frere, & quand ils lui furent réitérés, il ne ſe porta que lentement du côté de ce poſte. Si le Duc de Vendôme n'eût ſuivi que les mouvements qui lui étoient inſpirés par ſon propre génie, il n'eût pas donné cet ordre hors de ſaiſon : mais ſon défaut ordinaire d'accorder trop de confiance à ceux qu'il croyoit ſes amis, lui fit ſuivre en partie les conſeils de l'Eſpagnol. Cependant il ne put réſiſter au ſentiment qui le portoit à marcher vers Caſſano, d'où ce traître le vouloit éloigner, ce qui, joint à la répugnance du Grand-Prieur, fut le ſalut des François.

XVI. Deſcription du lieu où la bataille fut livrée.

Le château de Caſſano eſt ſitué ſur une hauteur en forme d'amphiteâtre, à la droite de l'Adda, & commande toute la plaine de l'autre côté de cette ri-

vière. En face de ce Château, M. de Broglio avoit fait construire un pont de bateaux, défendu comme nous l'a- 1705.
vons déja dit, par un ouvrage qui en couvroit entièrement la tête. Environ une demie-lieue au-dessus de ce pont, du côté du Cresmario, sort de l'Adda un canal nommé le Ritorto, creusé pour l'arrosement du pays, de ving pieds de large & de six de profondeur, qui va tomber dans le Serio, au-dessous de Cresme. Sur ce canal, à peu de distance de son commencement, est un pont de pierre de trois arches, avec deux cassines voisines, un peu au-delà du Ritorto, où les François avoient mis huit compagnies de grenadiers. Presque vis-à-vis de Cassano, commence un autre canal, nommé le petit Ritorto, qui sort du premier, & va rejoindre l'Adda à un bon quart de lieue au-dessous de Cassano, ensorte que la petite plaine, occupée alors par les François, forme une isle triangulaire, terminée à l'Occident par l'Adda; au Nord-Est, par le grand Ritorto, & au Sud-Ouest, par le petit. Sur ce dernier canal, on construisit un pont qu'on n'eut pas le temps de couvrir de terre, & qu'on nomma par cette raison, le pont de Fascines.

Tout ce terrein est bas & parsemé d'une
1705. assés grande quantité d'arbres : mais sans autres bâtiments qu'une cassine, qui se trouve à la gauche du pont de l'Adda. A la droite du Ritorto, mais hors de l'isle, est un petit ruisseau qu'on nomme la Pandine, qui côtoye ce canal à quelque distance.

XVII. M. de Vendôme arrive à Cassano.

Le Grand-Prieur étoit en marche pour gagner Rivolta, avec une partie de ses troupes : mais son arrière-garde, n'avoit pas encore quitté l'Isle, quand M. de Vendôme arriva à Cassano. On fut bien-tôt instruit de l'approche du Prince Eugène ; & le Général François, sans soupçonner qu'il avoit été trompé par Colmenero, fit à la hâte toutes ses dispositions pour bien défendre ce poste important. L'un des ses premiers soins fut d'envoyer un Aide-de-Camp au Grand-Prieur, pour le faire revenir ; mais cet Officier tomba entre les mains des Hussards, & l'on ne put tirer aucun secours des troupes qui avoient pris la route de Rivolta. Il faut excepter quelques bataillons, qui n'étoient pas encore éloignés de Cassano, & qui y retournèrent en diligence, sans en avoir reçu d'ordre. D'autres n'en firent pas de même, & quoiqu'ils fussent assez

près pour entendre le bruit de l'artillerie & de la mousqueterie, ils demeurèrent tranquilles dans le lieu où ils se trouvèrent, & y attendirent l'évenement du combat. 1705.

XVIII. Approche des Impériaux.

Aux premieres nouvelles de l'approche des ennemis, ceux qui étoient chargés du soin des équipages, voulurent les garantir du danger qu'on prévoyoit, & commencèrent à les emmener par le pont de Cassano. M. de Vendôme, qui vouloit que ce pont fût libre pour le passage de quinze bataillons qui lui arrivoient de Paradiso, fit jetter une partie de ses équipages dans la rivière, & le reste fut pillé. Le Général François ne pouvoit encore se persuader que l'ennemi fût aussi près, & il n'en fut convaincu, que lorsqu'il reçut un Officier envoyé par le Colonel de la Vieille-Marine, qui commandoit dans les cassines du pont de pierre, pour lui dire qu'on voyoit à découvert les troupes Impériales, & qu'il ne se passeroit pas une demie-heure, avant que ces cassines fussent attaquées. Ce Colonel, qui étoit un homme très expérimenté, commença par faire un grand feu des fenêtres des cassines sur les ennemis, pour leur faire croire que les François y étoient en grand

1705. nombre ; mais voyant qu'ils s'avancoient toujours lentement & en bon ordre, il se retira avec ses gens dans l'Isle, par le pont de pierre. Il commença à le faire rompre ; n'eut pas le temps de le couper entièrement, & fit couvrir la brêche avec des branches d'arbres, pour faire croire qu'il étoit réellement rompu, & que ces branches étoient un piège destiné à tromper les ennemis.

XIX. Disposition des troupes de M. de Vendôme.

Le Général François, avec la présence d'esprit qui ne l'abandonna jamais dans les occasions les plus périlleuses, se prépara à bien recevoir le Prince Eugène, en disant que le mal n'étoit pas grand, puisque ses troupes du Paradiso passoient le pont. Il fit border le Ritorto par celles qui l'avoient déja traversé : laissa au Colonel de la Vieille-Marine, la garde du pont de pierre, avec ses huit compagnies, & ordonna aux dragons de mettre pied à terre pour se joindre à l'infanterie, afin de garnir ce poste autant que le peu de troupes qu'il avoit pouvoit le lui permettre. Il étendit le reste hors de l'Isle, sur le bord de la Pandine, parallèle au Ritorto jusqu'à une cassine, où le regiment de Médoc, l'un de ceux qui avoient pris la route de Rivolta, étoit revenu s'ap-

puyer. Il fut suivi de deux brigades, commandées par MM. de Cadriere & du Bourg, qui eurent soin de faire avertir les Commandants de quatre autres brigades qui les précédoient, & qui auroient dû suivre leur exemple; mais ces derniers prétendirent qu'ils ne devoient pas marcher sans ordre, & gardèrent le poste qu'ils occupoient, ainsi que la cavalerie, qui ne fut d'aucun usage dans cette bataille.

1705.

*Follard.*

XX. Disposition du Prince Eugène. Il attaque les François.

Le Prince Eugène disposa son armée, depuis l'endroit où le Ritorto sort de l'Adda, en bordant la rive gauche de ce canal, jusqu'où ses troupes purent s'étendre. Il avoit peu d'artillerie, tant à cause de la difficulté du passage des canaux, dont tout ce pays est coupé, que par rapport à la diligence qu'il avoit faite. Outre l'avantage du nombre, il étoit encore favorisé par la situation du terrein, plus élevé de son côté, que de celui des François, & garni de hayes sur tout le bord du canal, d'où ses gens tiroient à couvert. Le combat commença le 16 d'Août vers deux heures après midi, par un feu terrible des deux côtés, & par l'attaque du pont de pierre, dont fut chargé le Comte de Linange. Les ennemis formèrent une

colonne, qui par son poids, entraîna les huit compagnies de grenadiers, malgré les efforts du Colonel qui les commandoit. Déja maîtres du passage, les Impériaux s'avancent vers le pont de l'Adda, & commencent à se former devant l'ouvrage qui le défend; mais les grenadiers se rallient, se joignent aux bataillons qui défilent continuellement par le pont; renversent à leur tour les ennemis; les chassent hors de la plaine, & précipitent dans les eaux du Ritorto ceux qui ne peuvent se sauver par le pont, où ces braves grenadiers reprennent leur premier poste. Ils n'y restent pas long-temps en repos; le feu qui sort des haies du Ritorto redouble avec une nouvelle fureur : presque tous les coups portent sans qu'on en puisse tirer vengeance : les ennemis voient à découvert les François qui ne peuvent tirer qu'à coups perdus. Ce feu terrible dure plus d'une heure, & ne cesse que pour donner lieu à une nouvelle attaque encore plus formidable.

1705.

XXI. Les ennemis se rendent maîtres de l'une partie de l'Isle.

Comme on étoit dans les plus grandes chaleurs de l'été, les eaux du grand & du petit Ritorto avoient un peu moins de profondeur qu'en toute autre saison. Le Prince Eugène qui s'apper-

çoit qu'on peut les paſſer à gué, y
fait entrer les Allemands, tant à la droi- 1705.
te entre une écluſe qui eſt au deſſous
du pont de pierre & l'Adda, qu'à la
gauche du côté du pont de Faſcines,
où les bataillons François ſont moins
ſerrés. Quelques-uns périſſent dans les
eaux; mais le plus grand nombre fran-
chit le canal, & on les reçoit avec un
feu très vif, auquel ils ne peuvent ré-
pondre, parce que leurs cartouches ſont
toutes mouillées. Où le feu leur manque,
le fer y ſupplée; ils s'avancent intrépide-
ment la bayonnette au bout du fuſil: bien-
tôt les dragons plient à la gauche des Fran-
çois: leur exemple entraîne d'autres trou-
pes: le Prince Eugène profite de ce déſor-
dre pour faire un nouvel effort au pont
de pierre: ſon infanterie s'y précipite
avec une rapidité qui entraîne tout ce
qui veut lui réſiſter. Les Impériaux oc-
cupent en un inſtant tout l'eſpace qui eſt
à la gauche du pont de l'Adda: s'em-
parent de la caſſine, & pouſſent tou-
tes les troupes Françoiſes, tant à la
droite que dans l'ouvrage qui défend
le pont. L'armée de Vendôme voit
avec des tranſports de fureur, que la
victoire va ſe déclarer pour les enne-
mis; mais le Général, toujours iné-

1705. branlable, rallie avec une préſence d'eſprit admirable, l'infanterie de ſa gauche, qu'il appuie à l'ouvrage du pont, & forme en ſeconde ligne un front du peu de cavalerie qui lui eſt reſté, ſans rien changer à la diſpoſition de ſa droite, où le combat ſe maintient avec un avantage à peuprès égal des deux côtés.

XXII. Suite de la bataille. Le Prince Eugène eſt bleſſé.

Le Prince Eugène, qui ſonge principalement à ſe rendre maître du pont de l'Adda, fait attaquer tout-à-coup l'ouvrage qui le défend : mais outre la bravoure de ceux à qui ce poſte eſt confié, & le feu qu'il reçoit de la gauche des François, il rencontre un obſtacle qu'il ne pouvoit prévoir, dans le monceau d'équipages & de coffres qu'on a entaſſés les uns ſur les autres, quand M. de Vendôme a défendu de leur laiſſer paſſer le pont. Le Comte de Linange vient d'être tué, & le Prince Eugène ſe met lui-même à la tête de ſon infanterie, dans l'eſpérance que ſon exemple, joint au nombre de ſes troupes, va lui aſſurer la victoire : mais dans le temps où l'action eſt la plus animée, il reçoit un coup de feu à la gorge, & un autre au-deſſous du genou, qui le forcent à quitter le champ de bataille, & à laiſſer la con-

duite de l'attaque au Général Bibra. M. de Vendôme, qui de son côté s'expose comme si sa vie n'eût pas été plus précieuse que celle du moindre des soldats, est porté à terre par la chûte de son cheval qui tombe mort sous lui, & voit tuer à ses côtés plusieurs de ses Officiers. M. d'Argenson, l'un de ses Aides-de-Camp, a le bras cassé: son Capitaine des Gardes nommé Catron, reçoit au travers du corps un coup de feu, qui eût percé le Duc, si cet Officier ne se fût trouvé devant lui en cet instant, soit par hasard, soit qu'il s'y fût jetté, comme le prétendent quelques-uns, pour garantir le Général, qu'un Allemand couchoit en joue. Toutes les troupes que Vendôme commande, n'ont pas la même intrépidité: les dragons Espagnols qui ont mis pied à terre comme ceux de France, ne peuvent résister à la terreur dont ils sont frappés: les uns & les autres cherchant à éviter le feu de l'ennemi, périssent dans l'élement contraire, & se précipitent dans les eaux de l'Adda. Tant il est vrai (dit M. de Folard, de qui nous avons tiré tout le récit de cette bataille) que l'esprit une fois troublé par la frayeur, croit que le péril qu'il fuit, est toujours plus

1705.

1705. grand que celui où il se précipite. Le régiment de la Vieille Marine ne se laisse point entraîner par l'exemple de ceux qu'il voit plier à ses côtés : au contraire il les ranime par son audace ; & une partie de ceux des François qui avoient déja commencé à prendre la fuite, effacent cette tache par des nouveaux actes de valeur.

XXIII. Etat du combat à l'aile droite des François.

A la droite, les ennemis avoient fait un feu continuel du bord de la Pandine qui les separoit des François : mais le soldats de Médoc & de Querci, ennuyés de se voir tirer comme des oiseaux de proie ; se jettent, sans attendre d'ordre, dans la Pandine, qu'ils traversent la bayonnette au bout du fusil, & les délogent des haies d'où les Impériaux tiroient à couvert. Le centre de cette aîle ne suit pas un exemple aussi glorieux : au contraire les ennemis le pénétrent, renversent le régiment de Grancei, & s'emparent d'une batterie de trois pièces de canon qu'ils sont près de tourner contre les François ; mais les Officiers de ce régiment, plus prompts à le rallier, que les Impériaux ne l'ont été à le mettre en désordre, le reconduisent au combat, regagnent leur terrein ; & dès ce moment, les ennemis rebutés à cet aîle, commencent à s'éloi-

gner peu-à-peu en diminuant ce feu terrible qui avoit fait tant de ravages. 1705.

XIV. Présence d'esprit admirable de M. de Vendôme. Les Impériaux abandonnent le champ de bataille.

Nous avons vu que quelques soldats de la gauche des François s'étoient précipités dans l'Adda; d'autres avoient gagné le pont, & se disposoient à une fuite, qui en eût peut-être entraîné un plus grand nombre. M. de Vendôme sut tirer parti de leur frayeur : il se jette dans l'ouvrage par où ils sont obligés de passer, & au lieu des reproches qu'il est en droit de leur faire, il leur parle d'un air riant; leur ordonne d'entrer dans le château de Cassano; d'y percer le plus de créneaux qu'ils pourront, & de faire grand feu sur l'ennemi. Cet ordre est exécuté avec joie par des gens trop contents de trouver l'occasion de conserver leur honneur sans exposer leur vie : en un instant le château paroît tout en feu de la mousqueterie qui sort d'une multitude d'ouvertures qu'ils y ont faites jusques sur les toits : le canon qui étoit resté sur l'autre rivage, commence à tirer en même-temps, & ce nouveau feu qui foudroie toute la plaine, redoublant l'ardeur des troupes Françoises qui y combattent, oblige enfin le Prince

Eugène, qui n'est pas éloigné, de donner ses ordres pour la retraite. On
1705. poussa vivement les ennemis, jusqu'à ce qu'ils eussent repassé le Ritorto, où l'on en tua un grand nombre, & où l'on fit beaucoup de prisonniers : mais comme les François étoient trop inférieurs en forces pour s'écarter de leur poste, on laissa échapper les Impériaux ; » graces au Grand-Prieur, » ajoute M. de Folard, qui ne se re» mua non plus qu'un mort à Rivol« ta, où il étoit, & aux quatre briga« des d'infanterie postées au coin de » la droite, où elles n'avoient que » faire. »

XXV. Perte des deux côtés. Les Impériaux veulent s'attribuer la victoire. Preuves du contraire.

Les relations ne sont pas d'accord sur le nombre des morts & des blessés qu'il y eut dans cette journée meurtrière. Il est certain que quoique le combat n'ait duré que quatre heures, il fut très grand de part & d'autre. Les François en eurent davantage au commencement, où les Impériaux combattoient à couvert, & ces derniers souffrirent beaucoup à la fin, ensorte qu'on peut estimer que la perte fut à peu-près égale ; qu'elle monta au moins à trois mille morts de chaque côté, & qu'il y eut à

-près autant de blessés. La perte des
ciers-Généranx fut beaucoup plus 1705.
sidérable du côté des ennemis
de celui des François : outre le
nte de Linange qui fut tué sur la
e, ils perdirent des suites de cette
on, le Duc Joseph de Lorraine,
ice agé de dix-neuf ans, qui don-
les plus grandes espérances, &
mourut de ses blessures peu de
s après la bataille, ainsi que le
iéral Bibra. Le Prince Alexandre
Wirtemberg, & le Général Harse
nt dangereusement blessés, & le
éral Thaun le fut aussi, mais avec
ns de danger pour sa vie. Du côté
François, M. de Praslin, M. de Mau-
& le Chevalier de Forbin furent
principaux de ceux qu'on perdit.
n'y a aucun doute que la vic-
e n'ait été remportée par l'armée
içoise, puisque les ennemis aban-
nèrent le champ de bataille, man-
rent le passage de l'Adda, & ne
ent porter de secours au Duc de
oie. Cependant ils firent chanter le
*Deum* pour en imposer au peuple :
; il est difficile de deviner sous
prétexte. « Au reste, dit encore
I. de Folard, ils en usèrent en bons
hrétiens, qui prennent avec une

» égale joie les biens & les maux de
1705. » cette vie; ils le remercient dans
» leurs plus grandes disgraces comme
» dans ses plus grandes faveurs.» L'Histoire de Charles VI, malgré sa partialité pour les Impériaux, remarque qu'ils ne firent frapper aucune médaille à cette occasion, quoiqu'ils en fussent très curieux, & il rapporte une lettre écrite par le Duc de Savoie à la Reine d'Angleterre, qui ne laisse aucun doute sur ce que ce Prince pensoit de cette prétendue victoire. » Les
» assurances, dit le Duc dans cette
» lettre, que Votre Majesté m'avoit
» données, que l'armée Impériale,
» sous le commandement du Prince
» Eugène, nous joindroit incessam-
» ment, & délivreroit nos peuples du
» triste état où ils se trouvent, vien-
» nent de s'anéantir par le fâcheux
» événement de la bataille de Lom-
» bardie. Le malheur qui vient d'ar-
» river à cette armée, ne doit être
« attribué ni à ce Prince, ni aux au-
» tres Généraux qui servoient sous
» lui, puisque les uns & les autres y
» ont donné des marques de leur
» valeur. La mort de quelques uns,
» & le sang des autres justifient assez

» leur conduite : cependant nos Etats » sont les seuls qui souffriront des suites de cet événement. L'Empereur » n'est guere en état de faire passer » en Italie, un secours aussi prompt » & aussi nombreux qu'il seroit à souhaiter, pour réparer la perte que » Sa Majesté Impériale vient d'y faire.

1705.

*Follard. Vie du P. Eugène. Histoire de Charles VI.*

XXVI. Le Grand-Prieur se brouille avec son frère, & quitte le service.

M. de Vendôme, après la bataille, envoya M. de Saint-Frémont avec un gros corps de troupes, pour suivre les ennemis dans leur marche. Si l'on en croit M. de Folard, qui n'est pas favorable à cet Officier Général, il manqua par sa faute à détruire totalement leur armée ; mais il paroît que ce jugement est trop sévère. Les troupes Allemandes s'étoient retirées en trop bon ordre, pour qu'un détachement pût les entourer, & la blessure du Prince Eugène ne l'auroit pas empêché de pourvoir au salut de son armée. M. de Saint-Frémont fit assez d'autres fautes dans cette guerre, pour qu'on ne doive pas lui imputer celles qu'il n'a pas commises. Le Grand-Prieur rejoignit M. de Vendôme avec les troupes qu'il commandoit. Il prétendit qu'il n'avoit eu aucune connoissance du combat, quoiqu'il n'en fût éloigné

que de deux lieues, & reprocha, de
1705. son côté, au Duc de l'avoir fait marcher mal-à-propos à Rivolta. Il paroît qu'ils avoient tort l'un & l'autre; mais que le plus grand étoit du côté de celui, qui par le défaut du secours qu'il auroit pu donner, exposoit l'armée Françoise à être mise en déroute. Cependant on peut dire, pour sa justification, qu'il n'est pas vraisemblable qu'il eût manqué à le donner, s'il eût été réellement instruit de ce qui se passoit, puisque si l'armée de son frere eût été défaite, il lui étoit impossible de tenir lui-même avec le peu de troupes qu'il commandoit, contre l'armée victorieuse du Prince Eugène. Quoi qu'il en soit, il se mit de l'aigreur entre les deux frères, & le Grand-Prieur prit le parti de se retirer pour ne plus servir. Ce fut une perte réelle pour les armées Françoises: il n'avoit pas les talents de M. de Vendôme, mais on ne pouvoit lui refuser de grandes qualités; & dans la disette où l'on étoit alors de bons Généraux, il eût été à desirer, qu'au lieu de consentir à sa retraite, le ministère François se fût attaché à réunir les deux freres, ou qu'on l'eût

engagé à prendre de l'emploi dans une autre partie.

1705.

XXVII. Attention de M. de Vendôme à veiller sur le Prince Eugène.

La bataille de Caſſano fut la ſeule action d'eclat qui ſe paſſa en Lombardie dans le cours de cette campagne. Le Prince Eugène établit ſon camp à Tréviglio, qui n'eſt éloigné que d'une lieue & demie du lieu où elle fut livrée, & y demeura deux mois entiers à veiller ſur les mouvements des François. S'il ne put porter du ſecours au Duc de Savoie, il fit toujours beaucoup pour ſes intérêts, en empêchant le Duc de Vendôme de marcher en perſonne dans le Piémont, comme il ſeroit arrivé, s'il eût eu en tête tout autre Général que le Prince Eugène: mais M. de Vendôme le connoiſſoit trop bien pour laiſſer l'armée des deux Couronnes dans le voiſinage de ce Prince, ſous un autre commandement que le ſien.

XXVIII. Belle marche de M. de Vendôme, qui déconcerte les projets du Prince.

Cet habile Général, qui ne cherchoit qu'à ſurprendre M. de Vendôme, commença à faire ſes diſpoſitions comme s'il eût eu deſſein de paſſer l'hiver dans ce camp de Treviglio; & pour mieux le perſuader au Général François, il donna ordre à ſes troupes de ſe faire des baraques, & de raſſembler

une grande quantité de fourrages. Soit
1705. que le Duc le crût réellement, soit qu'il voulût lui rendre ruse pour ruse, il donna également des ordres pour faire des baraques : mais le 10 d'Octobre le Prince décampa tout-à-coup par une nuit très obscure : suivit le chemin entre le Serio & le Ritorto : arriva le 11 à Caravaggio, & le 12 établit un nouveau camp à Mossana, près des bords du Sério qu'il avoit dessein de traverser. Le Duc de Vendôme le suivit de près, soupçonnant avec raison que le Prince, toujours occupé du projet d'entrer dans le Milanois, pourroit avoir formé celui de passer par le Crémonois, pour traverser l'Adda, vers Lodi ou Pizzighitone ; ce qu'il voulut prévenir. Le Prince avoit souvent trompé les François par de fausses marches, & par des décampements nocturnes : le Duc de Vendôme fit de même en cette occasion. Il ne laissa dans le camp que quatre cents chevaux & la garde ordinaire, avec le nombre de tambours nécessaires pour faire battre la retraite, comme si toute son armée y eût été, & fit allumer de même des feux à la tête du camp ; pendant qu'il étoit déja en

en marche avec tout le gros de ses troupes pour repasser l'Adda à Lodi. 1705.
Il fit embarquer sur cette rivière deux mille hommes, qui descendirent dans des barques jusqu'à Pizzighitone, où il traversa de nouveau la rivière pour entrer dans le Crémonois, après avoir laissé des gardes suffisantes à tous les postes. Cette marche fut faite avec une diligence incroyable : les troupes Françoises remontèrent ensuite en suivant la rive gauche du Sério, & arrivèrent entre Gambato & Castel-Leoncé, dans le temps où le Prince qui ne soupçonnoit pas que le Duc eût seulement quitté son premier camp, commençoit à faire défiler ses troupes sur un pont qu'il avoit jetté à Montedino. Deux bataillons de Gutterstein & quelques compagnies de grenadiers avoient déja traversé pour garder la tête de ce pont. M. de Vendôme les fit attaquer le 16 ; leur tua trois cents hommes, outre un grand nombre de blessés, & fit cent douze prisonniers; ce qui força le Prince de renoncer totalement à cette entreprise.

XXIX. On met les armées de part & d'autre en quartier d'hiver.

Le Duc de Vendôme, tranquille sur le Prince Eugène, qui ne pouvoit plus pénétrer dans le Crémonois ni entre-

prendre le passage de l'Adda, battit en-
1705. core quelques troupes qui avoient tra-
versé le Serio à Cresme, ce qui obli-
gea le Prince de remonter cette ri-
vière jusqu'à Monteriano. Il y fit dres-
ser ses tentes : mais tout-à-coup il don-
na ordre de les plier ; & comme le
Serio étoit guéable en cet endroit, il
le fit traverser à ses troupes, qui
n'eurent de l'eau que jusqu'à la cein-
ture. M. de Vendôme chargea M. de
Chemerault de reprendre Soncino,
dont les ennemis s'étoient rendus maî-
tres au commencement de la campagne.
Il s'en empara après une attaque de six
heures, & fit prisonnier le Comman-
dant & les troupes qui y avoient leur
poste. Le Général François établit son
camp, la droite appuyée à cette Ville,
& le Prince Eugène, qui avoit le sien à
Fontanella, y fit conduire sa grosse artil-
lerie qu'il retira de Pallazuolo, dans
l'intention de faire croire à M. de Vendô-
me qu'il méditoit encore quelque entre-
prise, soit du côté du Milanois, soit
pour entrer dans le Crémonois. Le
Général François étoit également at-
tentif de tous les côtés : mais comme il
ne pouvoit veiller sur les derrières, le
Prince traversa l'Oglio sur trois colon-

nes, au commencement de Novembre.
Il n'avoit plus d'autre objet que de se retirer, & il établit son camp à Chiari, où il rassembla toutes les troupes qui étoient restées aux environs de l'Oglio, abandonnant Pallazuolo & les autres postes dont il s'étoit emparé au commencement de la campagne. Il repassa ensuite la Chieze, & gagna Castiglione, toujours suivi par M. de Vendôme, qui le côtoyoit de si près, que les deux armées furent à portée de se canonner pendant plusieurs jours. Enfin, le Prince ayant envoyé ses bagages dans le Trentin, mit ses troupes en quartier d'hiver dans les environs du lac de Garde, & partit pour Vienne, où il suivit le Général Staremberg, qui avoit passé par son camp après avoir quitté le Piémont pour aller solliciter de nouveaux secours en faveur du Duc de Savoie. M. de Vendôme mit également ses troupes en quartier dans le Mantouan & aux environs; après quoi il reprit la route de Versailles, au commencement de Janvier. 1705.



# CHAPITRE II.

§. I. *Changements dans le ministère d'Espagne.* §. II. *Retraite du Cardinal Portocarero & de Dom Manuel Arias.* §. III. *On change la Garde du Roi.* §. IV. *La Princesse des Ursins est rappellée à la Cour.* §. V. *Mécontentement des Grands; ils portent leurs plaintes à Louis XIV.* §. VI. *Mécontentement du peuple au sujet d'une nouvelle taxe.* §. VII. *Le Duc de Montellano se démet de la Présidence du Conseil.* §. VIII. *L'Amirante entretient les divisions en Espagne.* §. IX. *Généraux des troupes alliées.* §. X. *Précautions qu'on prend pour la défense de l'Espagne.* §. XI. *Les Alliés prennent Salvaterra & Sarca.* §. XII. *Ils s'emparent de Valencia-d'Alcantara. Désordres qu'ils y commettent.* §. XIII. *Ils se rendent maîtres d'Albuquerque.* §. XIV. *Diversité de sentiments entre les Généraux des Alliés.* §. XV. *Le Maréchal de Tessé commande l'armée des deux Couronnes.* §. XVI. *On met les troupes de part &*

*d'autre en quartier de rafraîchissement.* §. XVII. *La Reine Anne envoie du secours à l'Archiduc.* §. XVIII. *On tient un Conseil à Lisbonne. Avis du Comte de Gallowai.* §. XIX *Avis du Prince de Darmstadt.* §. XX. *Avis de l'Amirante de Castille.* §. XXI. *Mort de l'Amirante.* §. XXII. *Conspiration découverte à Grenade.* §. XXIII. *On en découvre une autre à Barcelone.* §. XXIV. *On arrête le Marquis de Leganez : il est conduit en France.* §. XXV. *Le Roi d'Espagne forme un régiment de Napolitains.* §. XXVI. *On fait des levées dans le Royaume.* §. XXVII. *Le Roi de Portugal ordonne de faire le siège de Badajox.* §. XXVIII. *Description de cette place.* §. XXIX. *Les Alliés en entreprennent le siège.* §. XXX. *Milord Gallowai a un bras emporté.* §. XXXI. *M. de Tessé fait entrer du secours dans la place.* §. XXXII. *Levée du siège. Le Général Fagel retourne en Hollande.*

IL y avoit eu plusieurs changements pendant le cours de l'hiver dans le ministère d'Espagne. Quoique Philippe fût en état de conduire toutes les af- 1705. I. Changemens dans le Mi-

faires par lui-même, il étoit souvent
1705. obligé de se guider par les impressions
Ministère d'Espagne. de la France, qui seule pouvoit le maintenir sur le trône; & la Noblesse Espagnole naturellement fière, voyoit avec un chagrin qu'elle ne pouvoit dissimuler, la déférence du Monarque pour une Puissance qui avoit été si long-temps ennemie de la nation. Le Duc d'Harcourt avoit su gagner les cœurs des Grands & du peuple: mais le Duc de Grammont qui lui avoit succédé, étoit d'un caractère trop vif pour se plier comme lui à tous les esprits, & cette vivacité formoit un parfait contraste avec la lenteur Espagnole. Il fut près de se brouiller avec le Duc de Montellano, parce que ce Seigneur qui étoit très attaché au Roi, portoit le Monarque à se conduire avec une réserve qui convenoit au génie de la nation, mais que le Duc de Grammont ne pouvoit approuver. Dom Antonio Ubilla, qui avoit été décoré depuis peu du titre de Marquis de Ribas, flattoit l'Ambassadeur, & paroissoit applaudir à son sentiment, dans l'espérance qu'en augmentant les divisions à la Cour, il se rendroit maître des affaires. Le Roi pénétra ses vues,

& lui ôta la charge de Secrétaire des dépêches : mais comme on ne vouloit pas que ce changement parût une disgrace, on lui donna une place de surnuméraire dans le Conseil des Indes : foible dédommagement pour un homme ambitieux, qui croyoit devoir occuper le premier rang dans le Conseil, & qui tomba dans une telle obscurité, qu'il n'est plus parlé de lui dans nos Mémoires. Il eut pour successeur le Marquis de Majorada, homme de mérite, mais d'un caractère dur, assez conforme à l'esprit qui regnoit alors dans le ministère Espagnol. On le déchargea d'une partie des affaires, en lui donnant pour Adjoint, Dom Joseph Grimaldi, qui eut le département des finances & de la guerre. Ce fut le Duc de Montellano qui dirigea le Monarque dans le choix de ces deux sujets ; ce qui déplut beaucoup au Duc de Grammont, qui n'avoit pas été consulté.

1705.

*St. Philippe.*

II. Retraite du Cardinal Portocarero & de Dom Manuel Arias.

Montellano conservoit à la Cour un crédit d'autant plus solide, qu'il étoit fondé sur la vertu. La Reine le pressoit vivement de solliciter le retour de la Princesse des Ursins, & le Duc, qui croyoit ce retour plus nuisible

qu'utile aux intérêts de l'Etat, n'agissoit
1705. que foiblement auprès du Monarque
François. Le Roi Philippe le sollicitoit
aussi, mais avec peu de chaleur & uniquement par complaisance pour la Reine, sur qui cette Princesse avoit pris le plus grand ascendant. Le Duc de Véraguas, qui cherchoit à s'insinuer dans les bonnes graces de Sa Majesté & de sa favorite, y travailloit avec plus d'ardeur, mais il trouvoit de forts obstacles dans l'éloignement que Louis XIV, & les principaux Seigneurs Espagnols avoient alors pour la Princesse. Le Cardinal Portocarrero outré de douleur de n'avoir plus aucune considération dans le Conseil, l'avoit quitté de lui-même, & s'étoit retiré à Tolède. Dom Manuel Arias avoit été éloigné de la Cour & renvoyé à son Archevêché de Séville. On avoit commencé par lui ôter la Présidence du Conseil de Castille, pour la donner au Duc de Montellano, & le Roi qui vouloit tenir Arias eloigné, pria le Pape de ne plus lui accorder de bref pour s'absenter de son Evêché.

...r. Philippe.

III.
On change la Garde du Roi.

Le Maréchal de Berwick revint à la Cour après la campagne, & n'y trouva pas l'accueil qu'il devoit attendre

des services qu'il avoit déja rendus, & de ceux qu'il étoit encore en état de rendre. M. Orri continuoit à se conduire avec la même fermeté, & vouloit toujours réformer, peut-être avec plus de zèle que de prudence, un nombre infini d'abus trop anciens, pour qu'il fût possible de les déraciner aussi promptement. Ce fut par ses conseils que le Monarque changea totalement ses Gardes, & qu'il supprima la plus ancienne Compagnie qu'on nommoit de la Chuchilla, ou Compagnie de Bourgogne. Elle avoit pour Capitaine Dom François de Castelvi, Marquis de Laconi, du Royaume de Sardaigne, qui fut dédommagé de la perte de sa place, par la grace que lui fit le Roi, en le nommant Grand de la troisième Classe. Il méritoit cette faveur; mais elle excita la jalousie du Marquis de Villazor, qui s'imagina qu'elle lui étoit due à plus juste titre, comme Chef de la plus ancienne Famille du même Royaume. Cette Maison & celle de Castelvi, dont étoit Chef le Marquis de Laconi, avoient eu de longues & sanglantes disputes. Quoique ce feu parût éteint, la préférence donnée au dernier, commença à le rallumer, &

1705.

1705. ſa promotion à la Grandeſſe ayant irrité les eſprits de ceux qui étoient attachés à ſon rival, ce fut en grande partie la première cauſe de la révolte qui fit perdre deux ans après la Sardaigne au Monarque Eſpagnol. Le Marquis de Villazor avoit marié ſa fille à Dom Joſeph de Sylva, frere du Marquis de Ciſuentes, & par une faveur particulière, on lui accorda le titre de Comte de Monte-Santo qui venoit du chef de ſa femme. Il n'avoit pas eu de part à la diſgrace de ſon frere, parce qu'il avoit ſu cacher avec plus d'art, l'eſprit de rébellion dont il étoit animé. Nous verrons par la ſuite combien ces ſemences de mécontentement furent nuiſibles aux interêts de la Maiſon de Bourbon. Les Gardes de la Chuchilla furent remplacés par quatre autres compagnies de Gardes à cheval, de deux cents hommes chacune. Les deux premières, toutes compoſées de Gentilshommes Eſpagnols, eurent pour Capitaines le Comte de Lémos & le Duc de Seſſa : la troiſième & la quatrième qui étoient formées de Gentilshommes Wallons & Italiens, furent commandées par le Prince de Sterclaës, & par le Duc de Popoli. On forma auſſi deux

régiments de Gardes à pied Espagnols & Wallons, chacun de trois mille hommes, dont furent Colonels le Marquis d'Aytona & le Duc d'Havré.

1705.

*St. Philippe IV.*

La Princesse des Ursins est rappellée à la Cour.

La Reine marquoit toujours la plus grande vivacité pour obtenir le retour de la Princesse des Ursins ; le Duc d'Albe, Ambassadeur d'Espagne en France, fut chargé par Sa Majesté de faire agir tous les ressorts qu'il pourroit employer pour y parvenir : enfin, la Princesse elle-même ayant réussi à gagner Madame de Maintenon, elle obtint de Louis XIV cette grace tant désirée, & revint comme en triomphe à la Cour d'Epagne. La Duchesse de Bojar, que Philippe avoit été obligé de nommer Camarera-Major, & qui n'avoit accepté cette place, que pour obéir aux ordres réitérés du Monarque, fut remerciée ; & le Roi & la Reine reçurent la Princesse (dit le Marquis de S. Philippe) avec des démonstrations de joie dont on a pas d'exemple de Souverain à sujet. A peine fut-elle rentrée en place, qu'elle travailla à écarter de la Cour tous ceux qui lui avoient été opposés : le premier fut le Duc de Grammont, & elle obtint son rappel en France avec d'autant plus

1705. de facilité, que ce Seigneur étoit peu agréable au Roi & à la Reine d'Espagne. On nomma Ambassadeur à sa place M. Amelot, homme de génie & très au fait des affaires : il se lia fortement avec la Princesse des Ursins, ce qui augmenta encore le dégoût des Grands, & leur éloignement pour tout ce qui avoit quelque rapport à la Cour de France.

V. Mécontentement des Grands. Ils portent leurs plaintes à Louis XIV.

Les Capitaines des Gardes du Roi étant responsables de sa Personne sacrée, doivent être les plus près du Monarque, même dans les cérémonies d'éclat ; ce qui semble leur donner le pas sur tous les autres sujets, quelque rang que ces derniers tiennent dans l'Etat. Le Prince de Sterclaës étoit, comme nous venons de le dire, un de ces Capitaines, & les Grands d'Espagne mécontents de voir que ce Prince étranger les précédoit le jour de Noël, où le Roi tenoit Chapelle, se retirèrent tous, à l'exception de trois qui étoient Flamands. L'affaire fut portée au Monarque François par les Ducs de Montalte, de Médina-celi, & de Médina Sidonia. Ces Seigneurs attribuèrent cette irrégularité prétendue à M. Amelot, & soutinrent que l'union de ce Ministre avec

la Princesse des Ursins avoit principalement pour objet l'abaissement de la Noblesse Espagnole, ce qui n'étoit pas sans fondement. Louis XIV voulant accommoder cette affaire, & appaiser les Seigneurs, fit écrire à M. Amelot & à la Princesse pour être instruit de leurs raisons. L'un & l'autre représentèrent avec force, combien il étoit nécessaire que les Capitaines des Gardes n'abandonnassent pas le Roi, & ajoutèrent qu'au moyen du choix qu'on avoit fait de ces Capitaines, la Personne de Sa Majesté étoit plus en sureté avec eux, qu'avec beaucoup de Grands d'Espagne, dont l'affection n'étoit pas aussi assurée. Louis XIV sentit la solidité de ces raisons; les Grands n'eurent aucune satisfaction, & peu-à-peu ils retournèrent aux cérémonies sans renouveller leurs difficultés sur cet article, qui avoit d'abord tant révolté leur fierté.

1705.

Ottieri.

VI. Mécontentement du peuple au sujet d'une nouvelle taxe.

Pendant que tous ces mouvements agitoient les esprits à la Cour d'Espagne, les peuples commençoient aussi à murmurer assez haut contre le nouveau gouvernement. Les Ministres, pour seconder les efforts du Roi Très Chrétien, voulurent établir une taxe

1705. par tête, suivant les facultés de cl
cun des sujets, & le produit de ce
taxe auroit servi à subvenir en par
aux frais de la guerre. On avoit f
un semblable établissement en Franc
où la nation est toujours portée à sc
tenir la gloire de ses Maîtres & la spl
deur du trône. Les Espagnols auroie
peut-être pensé de même sous un c
Rois de leur nation : mais sous u
domination qu'ils ne pouvoient s'e
pêcher de regarder comme étrangèr
toute nouvelle taxe, quelque néc
saire qu'elle fût, leur devenoit i
supportable. L'Edit qu'on publia à
sujet, mit les esprits dans une telle f
mentation, que le ministère sen
combien il étoit important de ne
pas faire exécuter. La capitation
fut donc pas établie ; mais le pr
jet seul fournit un prétexte aux m
contents, & aux partisans de la M
son d'Autriche, pour aliéner de p
en plus les esprits contre l'admin
tration actuelle.

*Ottieri.*

VII. Le Duc de Montellano se démet de la Présidence du Conseil.

Le Duc de Montellano, voya
que la Princesse des Ursins & ses pa
tisans se rendoient absolument maît
des affaires, se démit de la Préside
du Conseil de Castille. Le Roi n'a

cepta sa démission qu'après plusieurs délais ; & comme il estimoit & respectoit la droiture de ce Seigneur, il lui ordonna de continuer à assister au Conseil. Sa place de Président fut donnée à Dom François Ronquillo, alors élevé au rang de Comte de Gramedo. La Princesse croyoit qu'il lui seroit entièrement dévoué : mais la fermeté de son caractère, qui dégénéroit souvent en dureté, ne le rendoit pas propre à se laisser gouverner. Ainsi tout le ministère de Madrid, quoique composé de gens de bien, doués de beaucoup d'intelligence, ne pouvoit être d'accord, faute de cet esprit d'union, si nécessaire pour la conduite des grandes affaires.

1705.

VIII. L'Amirante entretient les divisions en Espagne.

L'Amirante étoit parfaitement instruit de tout ce qui se passoit à la Cour d'Espagne, & il y fomentoit la division par les correspondances secrètes qu'il entretenoit avec quelques-uns des principaux Seigneurs. Il ne cessoit de répéter au Roi de Portugal, & à l'Archiduc, que ces divisions intestines conduiroient enfin à quelque rupture d'éclat, qui ne pourroit manquer d'être favorable au jeune Prince. Les Anglois & les Hollandois se portoient avec

1705. encore plus d'ardeur que par le passé, à lever des troupes, & à armer des vaisseaux pour le service de la grande Alliance. La longueur du siège de Gibraltar avoit beaucoup diminué les forces du Monarque Espagnol, tant par le feu des ennemis, que par les maladies, & il se trouvoit encore obligé de mettre sur les côtes, & dans les villes où l'on pouvoit craindre que les Alliés ne fissent quelque descente, une partie considérable des troupes qui lui restoient ; ensorte qu'il n'en avoit que très peu qui pussent tenir la campagne.

IX. Généraux des troupes Alliées.

L'armée de terre des ennemis avoit pour Commandants le Comte de la Corzana, Portugais ; le Comte de Gallowai, réfugié François au service de l'Angleterre, & le Baron de Fagel, Hollandois. Ces trois Généraux, après être convenus de commander en chef alternativement chacun une semaine, se disposoient, suivant le conseil de l'Amirante, à entrer en campagne par l'Estramadure & par la Castille, parce que les terres qu'on avoit confisquées sur ce Seigneur, étoient presque toutes de ce côté ; qu'il y avoit plus d'intelligence qu'en aucun autre, &

qu'il espéroit y faire proclamer plus aisément l'Archiduc : espérance qui pa- 1705.
roissoit alors d'autant mieux fondée, que le projet d'y établir la capitation Ottieri.
avoit mis tout le peuple en rumeur.

X. Précaution qu'on prend pour la défense de l'Espagne.

Le Monarque Espagnol n'avoit que peu de troupes à opposer en campagne à celles des Alliés, s'attachant particulièrement à la défense de ses places maritimes. Il envoya à Cadix & dans l'isle de Leon les Gardes Espagnols & Wallons, avec plusieurs régiments François, & de cavalerie, formant au total six mille hommes. On donna ordre aux habitants de se pourvoir de vivres pour quatre mois : tous les forts furent garnis d'une nombreuse artillerie : quatre galères Espagnoles & trois vaisseaux François bien équipés, furent chargés d'empêcher aux ennemis l'approche du Puntal, & le Gouverneur Dom Melchior d'Avellanada prit toutes les mesures nécessaires pour faire une vigoureuse défense. M. de Cassé commandoit la Marine, & le Marquis de Villadarias eut ordre de veiller sur les côtes de l'Andalousie aux environs de Rota, & du port Sainte-Marie. On mit des régiments Italiens, très attachés au Monarque, pour

1705. la garde de Barcelone & de la Catalogne : enfin le Maréchal de Teſſé, dont la bravoure & l'activité étoient connues, ſe chargea de la défenſe de l'Eſtramadure.

XI. Les Alliés prennent Salvaterra & Sarca.

Les Alliés ſe mirent en campagne dès la fin du mois d'Avril, & le 2 de Mai le Marquis das Minas inveſtit avec huit mille hommes Salvaterra, petite ville à quelque diſtance de la rive droite du Tage. Les Eſpagnols s'en étoient rendus maîtres l'année précédente, & elle auroit pu arrêter aſſez long temps les ennemis, ſi le Gouverneur Dom Lopez de Gallardo n'eût été gagné par l'Amirante. La garniſon, qui n'étoit que de ſept cents hommes, fut obligée, par la trahiſon de cet Officier, de ſe rendre priſonniere de guerre : mais les ſoldats en marquèrent leur indignation en briſant leurs armes, & en déchirant leurs drapeaux. Le Marquis s'empara avec la même facilité de Sarca, autre petite ville peu éloignée de la première.

*Quincy. Ottieri.*

XII. Ils s'emparent de Valencia d'Alcantara. Déſordres qu'ils y commettent.

Les ennemis trouvèrent plus de difficulté à Valencia d'Alcantara, autre ville ſituée ſur la petite rivière de San-Salvador, dans une gorge de montagnes, qui ſépare la Province d'Elvas,

le l'Eſtramadure. Cette place n'avoit
qu'une garniſon de trois cents cin- 1705.
quante Caſtillans; mais le Gouverneur
Dom Alonze de Madariaga étoit un
rave Officier, qui ſe ſervit avec ſuc-
ès. de la nombreuſe artillerie dont
: avoit bordé les remparts. La tran-
hée fut ouverte le 3 de Mai, ſous les
rdres du Comte de Gallowai, qui
ommandoit en chef cette ſemaine:
: 9, la brêche fut praticable, & les
nnemis montèrent à l'aſſaut; mais
ne mine que firent jouer les Aſſiégés,
n renverſa un grand nombre dans les
ſſés de la place. Ils ne ſe rebutèrent
as; retournèrent à l'attaque, & fu-
ent repouſſés juſqu'au cinquième aſ-
ut, où les Caſtillans trop foibles pour
ſiſter à une multitude d'ennemis, fu-
ent enfin forcés l'épée à la main; mais
s ſe défendirent encore de rue en rue,
: ne ſe rendirent priſonniers qu'à la
ernière extrêmité. Ils n'étoient plus
ue cent douze hommes, le reſte ayant
é tué dans les différentes attaques.
eurs vainqueurs les dépouillèrent &
ur firent prendre la route de Por-
lègre, conduits par trente cavaliers.
la ſortie d'une gorge, ces hommes
urageux voyant que leurs ennemis

1705. prenoient tranquillement leur repas dans une prairie, où ils avoient mis paître leurs chevaux, se jettèrent sur eux; les désarmèrent, & se sauvèrent par les montagnes. Les Alliés irrités de la résistance qu'ils avoient trouvée dans Valencia, s'en vengèrent sur les habitants, dont le plus grand nombre furent impitoyablement massacrés, à la vue de leurs femmes & de leurs filles, livrées à la brutalité du soldat. Les Eglises même ne purent leur servir d'asyle: l'impiété, la barbarie & la licence la plus effrénée y goutèrent l'horrible plaisir de joindre le sacrilège aux autres désordres dont les troupes se souillèrent après la prise de cette place.

*St. Philippe.*

XIII. Ils se rendent maitres d'Albuquerque.

La perte de Valencia fut bientôt suivie de celle d'Albuquerque. Cette ville est située au pied des montagnes, avec un château qui la défend à mi-côte. Milord Gallowai ouvrit la tranchée au milieu du mois de Mai, & fit élever des batteries qui en trois jours rendirent la brêche praticable. Le Gouverneur battit la chamade, & offrit de rendre la ville, pourvu qu'on lui permît de se retirer dans le château. Gallowai fit reponse, qu'il n'accorderoit de capitulation, que sous la con-

dition de lui remettre l'un & l'autre. Le Gouverneur étoit bien déterminé à se défendre ; mais les habitants qui craignirent d'avoir le même sort que ceux de Valencia, l'obligèrent à capituler, & il lui fut accordé de sortir par la brêche avec une pièce de canon, ce qui fut exécuté le 22 de Mai.

1705.

*Ottieri.*

XIV. Diversité de sentiments entre les Généraux des Alliés.

Les Généraux des Alliés étoient très peu d'accord entre eux, & la convention qu'ils avoient faite de commander alternativement chacun une semaine, étoit un moyen presque infaillible de ne réussir dans aucune grande opération. Quand un Général forme un plan, il réunit sous un même point de vue tous les moyens qui peuvent lui en faciliter l'exécution, & c'est de cette uniformité que dépend presque toujours la réussite. Au contraire, si un autre Général lui succède, ou il fait des changements à ce premier plan, ou il ne le saisit pas dans toute son étendue ; ce qui fait ordinairement échouer l'entreprise. Dans le Conseil que tinrent ces différents Chefs pour régler la suite des opérations, les uns furent d'avis d'aller faire le siège d'Alcantara, ville riche & très peuplée sur les bords du Tage, & qui n'étoit pas

en état de faire une longue résistance : 1705. d'autres, particulièrement les Anglois, vouloient qu'on attaquât Ayamonta, ville peu éloignée de la mer, à l'embouchure du Guadiana. La prise de cette place les auroit mis à portée de faire des courses jusques dans le centre de l'Andalousie : mais comme il falloit pour y arriver, traverser une partie des Algarves, par des chemins montueux & très difficiles, les Portugais, ennemis de la fatigue, s'y opposèrent. Un troisième parti vouloit faire le siège de Badajox, dont on étoit peu éloigné, & se fondoit sur ce que cette ville étant considérable, & la Capitale de l'Estramadure, sa prise entraîneroit nécessairement celle d'Albuquerque & des autres petites places voisines. Dans cette diversité d'opinions, on résolut de s'en rapporter à la Cour de Lisbonne : mais le Roi de Portugal étoit peu en état de décider : il avoit eu une attaque d'apoplexie au mois de Janvier, & depuis ce temps, il étoit tombé dans une mélancolie qui le mettoit presque hors d'état de tenir les rênes du gouvernement. Il voyoit avec chagrin les Anglois & les Hollandois armés dans son Royaume, quoique ce fût lui-même

qui les y eût appellés : craignoit autant
es alliés que ses ennemis, & ne vouloit 1705.
pas exposer la vie de ses troupes, qu'il
regardoit comme son unique défense
contre les uns & les autres. Il falloit
cependant prendre un parti : les déli-
bérations furent très longues : la froi-
deur se mit entre Dom Pedre & l'Ar-
chiduc ; & quand on se décida pour
le siège de Badajox, les Généraux des
deux Couronnes avoient eu le temps
de jetter du secours dans cette place,
ainsi que dans Alcantara & dans Ciu-
dad-Rodrigo ; ce qui empêcha les Al-
liés d'exécuter aucun de leurs projets
de ce côté.

XV. Le Maréchal de Tessé commande l'armée des deux Couronnes.

Le Maréchal de Tessé avoit ras-
semblé l'armée des deux Couronnes à
Moralejeta : il passa le Tage le 17 de
Mai avec vingt-deux escadrons, pour
joindre le Marquis de Bay qui en avoit
dix-huit. L'infanterie resta de l'autre
côté avec quelques corps de cavale-
rie Espagnole, aux ordres du Mar-
quis de Thoy, pour observer le Mar-
quis das Minas qui étoit du même côté.
La Guadiana séparoit l'armée des Al-
liés & celle du Maréchal de Tessé. Mi-
lord Gallowai & le Général Fagel
étoient d'avis d'engager une bataille

aussitôt qu'on en trouveroit l'occasion

1705. favorable ; mais le Géneral Portugais avoit ordre de l'éviter, pour ne pas exposer les troupes du Royaume : & il ne répondit pas à l'ardeur que marquoient ses Collègues ; ce qui les obligea de demeurer dans l'inaction.

XVI. On met les troupes de part & d'autre en quartier de rafraîchissement.

Tout le mois de Juin se passa en diverses marches que firent le Marechal de Tessé d'un côté, & les troupes alliées de l'autre, sans autre événement que quelques légères escarmouches. Les deux armées étoient à peu près égales en cavalerie : mais l'Infanterie des ennemis étoit beaucoup plus nombreuse, parce que le Maréchal avoit laissé, comme nous venons de le dire, presque toute la sienne de l'autre côté du Tage. Au commencement de Juillet, les chaleurs devenant excessives, le Géneral Portugais déclara qu'il ne falloit plus songer à faire le siège de Badajox, d'autant que la mortalité commençoit à se mettre dans les troupes : qu'on n'avoit pas assez de grosse artillerie : que la place étoit en état de se bien défendre par le secours que le Maréchal de Tessé y avoit jetté, & qu'il y avoit à craindre qu'il ne leur coupât la retraite du côté du Portugal. Gal-

lowai

lowai & Fagel, opposoient des raisons très fortes à ces objections : mais le Portugais persista dans son sentiment, & les chaleurs augmentant de plus en plus, ils mirent leurs troupes en quartier de rafraîchissement aux environs du Tage & de la Guadiana. M. de Tessé en fit de même, & cantonna les siennes dans Badajox & aux environs. 1705.

XVII. La Reine Anne envoie du secours à l'Archiduc.

Outre la désunion qui retardoit les opérations des Alliés, ils n'avoient pas un nombre suffisant de troupes pour exécuter de grandes entreprises ; mais la Reine Anne, qui dès le commencement de son regne avoit pris très vivement les intérêts de l'Archiduc, résolut de faire de nouveaux efforts en sa faveur : Elle fit partir des ports d'Angleterre l'Amiral Shovel avec une flotte de cent trente voiles, chargée de quinze mille hommes de débarquement, commandés par le Comte de Peterborough. Cette flotte entra le 9 de Juin dans la rivière de Lisbonne, où étoient déja arrivées les Escadres de l'Amiral Hollandois Allemonde & du Chevalier Jean Leake. Ce puissant secours qui ranimoit les espérances de l'Archiduc, augmentoit peut-être les craintes du Roi de Portugal. Il envoya

1705. des ordres aux Généraux de l'armée des Alliés, de se rendre sans perdre de temps à Lisbonne, pour assister à un grand Conseil qui y fut tenu en présence du Monarque, de la Reine Catherine, de l'Archiduc, du Prince du Brésil, du Prince de Darmstadt, du Prince de Lichtenstein, de l'Amirante de Castille & du Comte de la Corzana.

XVIII. On tient un Conseil à Lisbonne. Avis du comte de Gallowai.

Les avis y furent aussi partagés qu'ils l'avoient été à la tête des armées. Milord Gallowai, qui, suivant les principes de la politique Angloise, songeoit plus à diminuer la puissance du Monarque François, qu'à attaquer vivement son petit-fils, prétendit qu'il falloit porter la guerre dans le Languedoc, où les révoltés étoient disposés à reprendre les armes en grand nombre, aussi-tôt qu'ils y verroient arriver les secours qu'on leur avoit promis. Il dit qu'ils s'empareroient aisément de Montpellier, de Nîmes, d'Agde, de Lunel & de Pésenas : qu'ils feroient des courses jusqu'à Narbonne : que les Protestants du Béarn, du pays de Foix, de la Bigorre & de la Guyenne ne manqueroient pas de se joindre à eux, de même que ceux de Bordeaux & de Bayonne ; ce qui les rendroit bien-tôt maîtres d'Orange,

de Mérindol & enſuite d'Avignon. Le Comte ne s'en tenoit pas à ces projets, quelque chimériques qu'ils puſſent être : il ajouta qu'il ſe formeroit des conjurations à la Rochelle, & en Normandie : que l'argent ne manqueroit pas pour les favoriſer, puiſque les Juifs de Hollande fourniroient tout celui dont on auroit beſoin ; que le Duc de Savoie attaqueroit le Dauphiné, & qu'on ſe rendroit facilement maître de toute la partie de la France que baigne la Méditerranée. Enfin, rien n'arrêtant le fougueux réfugié, il voyoit déja le Monarque François forcé de rappeller d'Eſpagne le Roi Philippe, & d'accorder la liberté de conſcience dans ſes Etats ; ce qui devoit y former, diſoit-il, une ſource éternelle de diviſions, qui abattroient entièrement ſa puiſſance, & rempliroient l'objet qu'on s'étoit propoſé en prenant les armes. Cet avis étoit moins d'un politique éclairé, que d'un enthouſiaſte qui ne voit que des ſuccès ſans prévoir de difficultés : cependant il trouva des partiſans. Les Anglois, les Hollandois, la Reine Catherine & quelques Miniſtres Portugais l'embraſſèrent ; les uns par zèle pour leur Religion ou par leur animoſité contre

1705.

1705. la France; les autres par le desir d'éloigner de leur pays des Alliés trop formidables.

XIX. Avis du Prince de Darmstadt.

Le Prince de Darmstadt, toujours porté pour tout ce qui pouvoit le conduire à Barcelone, soutint qu'on devoit faire le siège de cette place : il dit que les partisans de Charles l'y attendoient avec la plus grande impatience : que ce Prince y trouveroit une conjuration formée entre la noblesse & les principaux citoyens, soutenus par les puissantes Maisons de Centellas & Pinos : que les Catalans, portés à la révolte, s'y livreroient par leur caractere naturellement remuant & opiniâtre : que le Vice-Roi étoit détesté : que le Comte de Cifuentes répondoit du soulevement des Royaumes de Valence & d'Arragon, aussi-tôt que Charles y paroîtroit avec des troupes suffisantes : que tous les Prêtres & les Moines, à l'exception des Jésuites, étoient attachés à la Maison d'Autriche : que plusieurs Confesseurs refusoient l'absolution à ceux qui ne détestoient pas la domination de la Maison de Bourbon : que cette conquête ouvroit le chemin à celle du reste de l'Espagne, où l'on ne trouvoit de ce côté presque aucune place forte : que Philippe étoit environné de traîtres qu'il croyoit attachés à sa personne : qu'on ne devoit pas

être découragé par le peu de succès de la première expédition, où l'on avoit manqué de troupes de débarquement, & où Charles n'avoit point paru sur la côte. Enfin Darmstadt ajoute qu'il répondoit sur sa tête du succès de l'entreprise, aussi-tôt que ce Prince paroîtroit. Cet avis, appuyé sur des raisons aussi spécieuses, fut embrassé par l'Archiduc & par tous les Allemands, qui savoient que l'Empereur étoit du même sentiment.

1705.

XX. Avis de l'Amirante de Castille.

L'Amirante, mieux instruit que tous les autres membres de ce Conseil, de la situation intérieure du Royaume, & de la disposition du peuple, soutint qu'il falloit attaquer l'Espagne par l'Andalousie. Il dit que les fiers Castillans n'obéiroient jamais à un Prince qui entreroit chez eux par l'Arragon, au lieu que si l'on commençoit par soumettre la Castille, cette Province, la première & la plus puissante de la Monarchie, entraîneroit bien-tôt toutes les autres, où il y avoit déja un grand nombre de sujets bien disposés en faveur de Charles : qu'on ne devoit pas compter sur les promesses du Comte de Cifuentes, qui n'avoit que très peu de crédit, & qui formoit ses intrigues avec des gens du plus bas état : qu'on ne devoit pas

ſe fier aux Catalans, nation volage
1705. & perfide : que la France ſeroit à portée d'y envoyer de puiſſants ſecours, ſi l'on commençoit à porter la guerre de ce côté : qu'on ne devoit pas s'attendre à conquérir & à conſerver tant de places qu'on ſe le propoſoit, avec douze mille hommes qu'on y vouloit envoyer. Il ajouta qu'en ſe rendant au contraire maîtres de Séville & de Cadix, on ôteroit à Philippe le ſecours ſi néceſſaire des richeſſes qu'il en tiroit, & celui des chevaux que fourniſſoit l'Andalouſie, & qui ſeroit d'un grand ſervice aux Alliés : que le Portugal pourroit faire en même temps une puiſſante diverſion, ſoit en attaquant Ayamonte, ſoit en entrant par l'Eſtramadure : enfin, que dans le cas d'un mauvais ſuccès, on auroit toujours une retraite ſure dans ce Royaume ; au lieu que l'armée ſeroit totalement perdue, ſi ce malheur arrivoit dans la Catalogne. Le Roi de Portugal & le plus grand nombre de ſes Miniſtres ſentirent la juſteſſe de ce raiſonnement, qui fut appuyé par le Comte de la Corzana, & il eſt vraiſemblable que l'Archiduc l'eût embraſſé, ſi le Prince de Lichtenſtein ne l'eût entraîné à celui du Prince de Darmſtadt.

On tint un fecond Confeil après le débarquement de l'Amiral Shovel, & l'on se décida pour le fiége de Barcelone, mais fans abandonner la guerre de l'Estramadure.

1705.

*St. Philippe Memoire de la Torre.*

XXI. Mort de l'Amirante.

L'Amirante qui avoit penfé qu'après la défection du parti de Philippe, l'Archiduc, le Roi de Portugal & tous les partifans de la Maifon d'Autriche ne fe conduiroient que par fes impreffions, vit avec le chagrin le plus fenfible, qu'on ne faifoit prefque aucune attention à fes avis, & qu'il n'avoit qu'un crédit très foible fur l'efprit de celui à qui il avoit facrifié fon honneur, fes dignités & fa fortune. Son intention n'étant pas de fuivre l'Archiduc en Catalogne, il réfolut de fe rendre à l'armée d'Eftramadure qu'on affembloit à Eftremos, & il fit partir fes équipages pour cette ville. Charles qui en fut informé, s'oppofa à ce deffein, & donna même des ordres pour le faire revenir : mais l'Amirante à force d'importunités, obtint la permiffion de s'y rendre, en difant que fon honneur ne lui permettoit pas de prendre d'autre parti. L'Archiduc ne la lui donna qu'en lui marquant le plus grand mécontentement ; & l'Amirante outré de douleur,

1705. St. Philipe.

fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui le mit au tombeau le 29 de Juin, peu de jours après son arrivée à Estramos.

XXII. Conspiration découverte à Grenade.

Pendant qu'on se préparoit de part & d'autre à rentrer bien-tôt en campagne, on découvrit plusieurs conjurations qui furent toutes dispersées dans l'espace d'un mois. La première fut tramée à Grenade, par un Moine & par un Médecin, qui avoient, dit-on, formé le projet avec leurs complices de massacrer les soldats de la garnison le jour de la Fête du Saint Sacrement, & de profiter de l'affluence du peuple que cette solemnité attiroit dans les rues, pour faire proclamer l'Archiduc. Ils eurent des indices qu'on avoit découvert leur déteſtable complot ; & avant qu'on eût eu le temps de les arrêter, ils évitèrent par la fuite, le juste châtiment de leur perfidie.

XXIII. On en découvre une autre à Barcelone.

La seconde conjuration avoit pour chefs plusieurs Officiers, & quelques-uns des principaux habitants de Barcelonne, qui entretenoient correspondance avec le Prince de Darmstadt, & avec l'Amirante, lequel vivoit encore quand elle fut découverte. Les Barcelonois envoyoient des barques, qui

ſortoient du port ſous le prétexe d'aller à la pêche : elles rencontroient en mer d'autres barques du Prince de Darmſtadt, & les Patrons faiſoient un échange réciproque de leurs lettres. Les François eurent quelques ſoupçons ; ſuivirent deux de ces barques ; & voyant qu'elles étoient jointes par une troiſième, ils firent force de rames, & réuſſirent à s'en emparer : mais avant qu'ils en fuſſent les maîtres, ils remarquèrent que l'un des Patrons avoit jetté quelque choſe dans la mer. Les François avoient avec eux de bons plongeurs ; ils retirèrent de l'eau un fuſil, & l'on trouva dans le canon des lettres qui mirent au fait de toute la conſpiration. L'un des principaux coupables, étoit Major du régiment de Valence ; il promettoit de livrer le fort de Saint-Sébaſtien quand il y ſeroit de garde, & indiquoit un ſignal pour ſe faire reconnoître. Les conſpirateurs ne purent ſortir de la ville, mais ils eurent le temps de ſe réfugier dans une Egliſe : ils en furent tirés par ordre du Conſeil d'Etat, & nos mémoires ne nous apprennent pas quelle fut la punition de leur crime.

1705.

La troiſième conjuration formée à

1705. Badajox, eut si peu d'éclat qu'elle ne mérite pas que nous nous y arrêtions.

XXIV. On arrête le Marquis de Leganez. Il est conduit en France.

La quatrième, dont fut chargé le Marquis de Léganez, n'a jamais bien été éclaircie. On a prétendu que ce Marquis avoit formé le complot de massacrer à Madrid, le même jour de la Fête-Dieu, tous les François qui y étoient : d'enlever le Roi & la Reine pour les conduire en Portugal; & l'on ajoûte même, que la vie de Leurs Majestés n'eût pas été épargnée, si l'on eût trouvé de la résistance. Dautres prétendent (& le Marquis de Saint-Philippe est du nombre) que ce Seigneur n'avoit d'autre crime que beaucoup d'indiscrétion dans ses discours, & trop d'attachement aux anciennes coutumes des Espagnols : qu'il s'étoit opposé avec force au projet de mettre garnison Françoise dans plusieurs places, gardées jusqu'alors par des troupes de la Nation; & qu'il avoit dit dans une conversation particulière, » que c'étoit une terrible chose de » vouloir qu'il tirât l'épée contre la » maison d'Autriche, à laquelle la » sienne étoit redevable de tant de » bienfaits. » Quoi qu'il en soit, il paroît qu'il avoit fort peu d'attachement

pour le Monaque, qui le fit arrêter par le Prince de Sterclaës, comme il 1705. sortoit de l'appartement de Sa Majesté. On le conduisit en grande diligence à Pampelune, d'où il fut amené au château de Vincennes. Il y demeura plusieurs années sans être excessivement gêné, & y mourut en 1711. On lui accordoit même assez souvent la permission d'aller à la chasse dans le bois avec des Gardes; ce qui peut faire juger qu'il n'avoit pas formé des projets aussi détestables que ceux qui lui furent attribués. Le Roi garda toujours le silence sur les causes de sa détention; mais les ennemis du Marquis, & quelques Ecrivains qui veulent paroître ne rien ignorer de ce qui se passe de plus secret, ont imaginé ces causes, dont ils n'ont produit aucune preuve. On arrêta en même temps le Secrétaire du Marquis, & l'on saisit tous ses papiers. Ceux qui prétendent qu'il y avoit réellement une conspiration, disent qu'on remit à Philippe des lettres qui lui en auroient fait connoître les complices, mais qu'il eut la prudence de les brûler sans les lire, crainte d'être forcé de punir des coupables qui pouvoient tenir aux

1705. plus grandes familles du Royaume. Il eſt certain que perſonne ne fut arrêté, autre que le Marquis; mais le Roi prit la ſage précaution de ne plus ſortir ſans être accompagné d'une garde de Gentilshommes Wallons, nouveauté qui déplut beaucoup aux Eſpagnols.

*St. Philipe. Otttieri. San Vitali.*

XXV. Le Roi d'Eſpagne forme un régiment de Napolitains.

Ce mécontentement fut ſuivi d'un autre : la ſureté des places frontières importoit également au Roi de France & à la Monarchie Eſpagnole: on n'avoit que trop lieu de ſoupçonner la fidélité d'un aſſez grand nombre de ſujets de la nation, & l'on mit des garniſons Françoiſes dans les villes de Pampelune, Fontarabie & Saint-Sébaſtien. Le Maréchal de Teſſé retira auſſi le Gouverneur Caſtillan de Ciudad-Rodrigo, ville importante ſur la frontière de Portugal, & en donna le commandement à un François, ſans écouter les plaintes de l'Officier qu'il déplaçoit. Outre ces changements, Philippe fit venir en Eſpagne, par le conſeil de M. Orry, un régiment de deux mille hommes levés dans le Royaume de Naples, avec des Officiers, qui preſque tous étoient des cadets des meilleurs familles Napolitaines. Cette pré-

caution avoit plusieurs objets également importants : on savoit que la ville 1705.
de Naples, quoiqu'on lui donnât le titre de Très-Fidelle, nourrissoit un grand nombre de mécontents, même dans les familles les plus illustres, & tous les Officiers de ce régiment pouvoient être regardés comme autant d'ôtages de la bonne conduite de leurs compatriotes. On jugeoit aussi qu'il y avoit plus de sureté à leur confier la garde du Roi, qu'à laisser sa Personne, pour ainsi dire, à la merci des Espagnols. Ces derniers pouvoient être liés par le sang avec des mécontents, & le devenir eux-mêmes, si l'on étoit quelquefois obligé d'agir avec rigueur contre leurs plus proches parents, & de les punir presque sous leurs yeux. Cet inconvénient étoit beaucoup moins à craindre avec des sujets dont les parents habitoient un autre pays, & qui ne paroissoient pas disposés à former de grandes liaisons avec les Espagnols. Le Roi comptoit aussi faire un grand usage de ce nouveau régiment en campagne, & l'expérience fit voir qu'on ne s'étoit pas trompé dans l'opinion favorable qu'on en avoit conçue. Ottieri.

1705.

XXVI. On fait des levées dans le Royaume.

Outre ces troupes étrangères, on leva un assez grand nombre de soldats dans l'intérieur du Royaume, & quelques Provinces donnèrent une preuve bien sensible de leur attachement au Monarque, en faisant ces levées à leurs frais. Celle de Galice, qui se trouvoit la plus proche du Portugal, & la plus exposée aux incursions des Alliés, leva un corps de quatre mille hommes, & leur fournit à ses propre dépens, les armes & les habits. Cependant la guerre ne se fit pas cette année de leur côté, & on la porta dans l'Estramadure, comme nous allons le voir, avant de parler de la campagne de Catalogne, qui fut la plus importante.

XXVII. Le Roi de Portugal ordonne de faire le siège de Badajox.

Les grandes chaleurs qui avoient obligé de mettre de part & d'autre les troupes en quartier de rafraîchissement, ayant duré avec la même ardeur pendant les mois d'Août & de Septembre, les Alliés ne purent assembler leur armée qu'au commencement d'Octobre. On tint à Lisbonne plusieurs Conseils en présence du Roi, où assistèrent le Marquis das Minas & les trois Généraux Gallowai, la Corzana & Fagel. Le Monarque voulut,

contre l'avis des meilleurs Officiers, qu'on ſe déterminât pour le ſiège de 1705. Badajox : le Général Hollandois qui prévoyoit le peu de réuſſite de ce ſiège, fit les répréſentations les plus fortes pour détourner le Roi de l'entreprendre; & comme il avoit obtenu des Etats-Généraux la permiſſion de retourner dans ſa patrie, il voulut en effet ſe retirer : mais Dom Pedre lui fit tant d'inſtances, qu'il l'engagea à achever la campagne. L'armée des Alliés étoit compoſée de trente bataillons Portugais, cinq Anglois & quatre Hollandois, avec cinq mille hommes de cavalerie; au lieu que le Maréchal de Teſſé, qui avoit été obligé d'envoyer des garniſons dans les places frontières, ne pouvoit mettre en campagne qu'une armée de douze bataillons, & de treize eſcadrons François, avec trente eſcadrons Epagnols en très mauvais état. Ce fut avec des forces ſi inférieures à celles des ennemis, qu'il entreprit la défenſe de l'Eſtramadure : mais comme il ſut temporiſer à propos, & prendre des poſtes avantageux, où ſans paroître éviter la bataille, il mettoit les ennemis dans une eſpèce d'impoſſibilité de l'attaquer avec eſpé-

rance de ſuccès, il leur fit conſommer
1705. ſans aucun fruit tout le reſte de cette campagne. Il eſt vrai qu'il avoit un grand avantage dans la ſubordination des Officiers & des troupes qui agiſſoient ſous ſes ordres, au lieu que les Alliés, dont les Chefs étoient de différentes nations, ne purent jamais être d'accord, ni entretenir le bon ordre dans
Ottieri. leur armée; ce qui fit manquer totalement leur entrepriſe.

XXVIII. Deſcription de cette place.

Badajox eſt une ville Epiſcopale, ſituée ſur une éminence au bord méridional de la Guadiana : elle a ſur cette rivière un très beau pont de trente arches, ouvrage des Romains, & la tête en eſt défendue par un fort nommé de Saint-Chriſtophe. Les fortifications étoient en mauvais état, & la place n'avoit d'autre dehors qu'un mauvais chemin couvert; mais la citadelle, conſtruite à la moderne, formoit une aſſez bonne défenſe. La ville a beaucoup d'étendue, ce qui étoit une des raiſons alléguées par le Général Fagel pour diſſuader d'en faire le ſiège, parce qu'il ſoutenoit, comme il étoit évident, que malgré la ſupériorité des Alliés, leur armée n'étoit pas aſſez nombreuſe pour environner entière-

ment la place, & empêcher qu'on n'y introduisît du secours. Elle avoit pour 1705
Gouverneur, Dom Antonio Pacheto Villegas, Meſtre-de-Camp & bon Officier, qui ſe fit un honneur infini par ſa belle défenſe.

XXIX
Les Alliés entreprennent le ſiège.

Les Alliés paſſèrent la Guadiana, & inveſtirent la place le 3 d'Octobre, mais ſeulement du côté du couchant; ils formèrent deux camps, le plus grand au Midi de la rivière, & le plus petit du côté du Nord, avec un pont de communication; & ils placèrent quelques corps détachés entre la ville & Talavera, où étoient campées les troupes des deux Couronnes. Les ennemis ouvrirent la tranchée la nuit du 5 au 6; élevèrent enſuite pluſieurs batteries, & commencèrent le 11 à battre en brêche avec vingt-cinq pièces de canon, & à jetter une grande quantité de bombes dans la ville. Le Géneral Fagel vouloit, ſuivant les règles de la guerre, profiter de la ſupériorité que les Alliés avoient ſur le Maréchal de Teſſé, pour l'attaquer dans ſon camp, & le forcer à s'éloigner; ce qui auroit été ſuivi, s'ils avoient pu réuſſir, de la priſe de Badajox. Les Portugais, qu'une longue

paix avoit amollis, n'étoient nullement disposés à se battre, & Fagel fut obligé de renoncer à ce projet, qui pouvoit seul faire réussir leur entreprise. Voyant qu'il n'étoit pas écouté, il se contenta de recommander fortement au Général de la cavalerie Portugaise d'envoyer fréquemment à la découverte pour prévenir les surprises; mais ce Général n'ayant pas plus d'expérience que les autres officiers de sa nation, fit peu d'attention à un avis aussi sage, & ne prit aucune précaution pour s'opposer aux desseins du Maréchal de Tessé.

1705.

XXX. Milord Gallowai a un bras emporté.

Ce Maréchal avoit fait entrer dans la place M. de Villars avec deux autres Ingénieurs François, qui firent un grand usage de leur artillerie, & endommagèrent beaucoup celle des ennemis. Le même jour 11 d'Octobre, une bombe jettée de la ville, tomba sur une batterie Portugaise, mit le feu à quelques barrils de poudre, qui tuèrent plusieurs canonniers, & détruisit une partie de la plate-forme. Milord Gallowai & le Général Fagel accoururent à cette batterie pour faire reparer le désordre : mais dans le temps que le premier allongeoit le bras droit pour

encourager les travailleurs à rétablir promptement la plate-forme, un boulet de canon tiré de la place, lui emporta l'avant-bras, & passa si près du Général Hollandois, que sa manche en fut brûlée. Il falloit nécessairement couper le reste du bras de Gallowai, & dans le camp des Alliés, où l'on manquoit des choses les plus nécessaires, il n'y avoit pas un bon Chirurgien en état de faire cette opération. On fut donc obligé de demander un passeport pour le transporter dans une ville de Portugal, & Fagel demeura chargé en chef des opérations du siège. 1705.

XXXI. M. de Tessé fait entrer du secours dans la place.

M. de Tessé, qui connoissoit l'activité de ce Général, craignit, que malgré la vigoureuse résistance de la garnison & la bonne conduite des Ingénieurs qu'il y avoit fait entrer, le fruit de ses soins ne fût perdu par un assaut. La supériorité des ennemis pouvoit aisément surmonter tous les obstacles, & il y avoit d'autant plus lieu de craindre qu'ils ne prissent ce parti, que la brêche paroissoit déja praticable. Il jugea que pour prévenir le Général Fagel, il devoit marcher en personne au secours de Badajox : se débarrassa du bagage qu'il en-

voya à Mérida : prit des vivres pour
1705. cinq jours; fit avancer sa cavalerie sur deux colonnes, la nuit du 13 au 14, au nombre de quatre mille hommes, avec l'artillerie à leur suite d'un côté, & l'infanterie de l'autre, composée de six mille François, de six cents Gentilshommes du pays, & de quelques Milices; enfin mit plusieurs escadrons à l'arrière-garde. Il s'avança en cet ordre par un assez long détour, pour mieux surprendre les Portugais; traversa la Guadiana à deux gués voisins de Talavera; traversa de même une autre petite rivière qui y tombe un peu au-dessous de Badajox, & parut au point du jour à la vue des ennemis qui ne soupçonnoient nullement sa marche. Ils n'avoient de ce côté, comme nous l'avons déja remarqué, qu'un petit camp fortifié de quelques retranchements où commandoit le Comte de San-Giovani. Le Général Fagel, qui étoit de l'autre côté de la Guadiana fit traverser cette rivière à une partie de ses troupes, pendant que l'armée de M. Tessé passoit un ruisseau voisin du petit camp. Le Général François fit une si bonne contenance, qu'après quelques légères escarmouches, où les Alliés eurent du désavantage, ils

abandonnèrent ce camp, & le Maréchal ne trouvant plus d'obstacles pour entrer dans la ville, y introduisit par le fort Saint-Christophe & par le pont assez de troupes pour n'avoir plus à redouter l'assaut. 1705.

XXXII. Levée du siège. Le Général Fagel retourne en Hollande.

Les ennemis voyant qu'il ne leur restoit aucune espérance de se rendre maîtres de Badajox, résolurent de lever le siège, & commencèrent le soir même à retirer leur artillerie des tranchées & des batteries. Ils continuèrent les deux jours suivants, & se mirent en marche le 17 pour entrer en Portugal. Le Général François n'avoit pas des forces suffisantes pour les poursuivre, & il envoya seulement quelques troupes légères à leur arrière-garde. Ils jettèrent plusieurs pièces de canon dans la Guadiana, pour que les François ne pussent en profiter, & laisserent dans leur camp une assez grande quantité de boulets, de bombes & de munitions de guerre. Ce siège leur couta environ douze cents hommes; mais le peu d'union de leurs chefs fut le salut de la place, à laquelle ils auroient pu donner l'assaut avant que la Maréchal marchât pour la secourir. Ils manquèrent aussi à lui livrer bataille quand il traversa

la petite riviere ou ruisseau d'Ebora
1705. mais on ne doit pas rejetter ces fautes sur le Général Fagel, qui ne les auroit pas commises s'il eût eu plus d'autorité & s'il eût pu compter sur les Portugais. Ce Général mécontent refusa absolument de continuer à servir en Portugal. Il mit les troupes en quartier d'hiver après la levée de ce siège & abandonna une Cour, où l'on ne faisoit aucun cas de ses sages avis, & retourna en Hollande.



# CHAPITRE III.

§. I. *L'Archiduc Charles s'embarque pour la Catalogne.* §. II. *Dénia & Vico reçoivent les troupes de ce Prince.* §. III. *Précautions prises par la Cour d'Espagne pour garantir le Royaume de Valence.* §. IV. *Préparatifs du Roi de France.* §. V. *On agite dans le Conseil du Prince si l'on fera le siege de Barcelone.* §. VI. *Description de Barcelone.* §. VII. *Le Vice-Roi assemble les principaux habitants, qui renouvellent leur serment de fidèlité.* §. VIII. *Le Comte de Peterborough consent de faire le siège, malgré sa répugnance.* §. IX. *Résultat du Conseil-de-Guerre pour faire rembarquer les troupes.* §. X. *On investit la place. Un grand nombre de rebelles se joignent aux troupes de Charles.* §. XI. *Débarquement de l'Archiduc.* §. XII. *Manifeste de l'Archiduc.* §. XIII. *Manifeste de la Reine Anne.* §. XIV. *Défection de Figueiras & de quelques autres villes.* §. XV. *Excès commis par les partisans de l'Archiduc.*

XXXII. *Réflexion sur un passage du Marquis de Saint-Philippe.* §. XXXIII. *Manifeste qu'on répand en Espagne en faveur de l'Archiduc.*

---

1705.

I. L'Archiduc Charles s'embarque pour la Catalogne.

LA campagne d'Estramadure & le siège de Badajox n'avoient été entrepris par les Alliés qu'avec une médiocre espérance de succès, & plutôt pour former une diversion, que dans l'attente de faire des conquêtes de ce côté. Toutes leurs vues étoient tournées vers la Catalogne, suivant le conseil du Prince de Darmstadt; & quoiqu'ils ne pussent y conduire qu'une armée peu nombreuse, ce Prince qui connoissoit la disposition du pays, ne craignit pas d'exposer l'Archiduc à aucun danger en le faisant monter sur la flotte. Elle étoit commandée par l'Amiral Shovel, Anglois, & par l'Amiral Allemonde, Hollandois; & outre les troupes de terre qu'on y avoit embarquées, elle portoit une quantité prodigieuse de provisions de guerre & de bouche, ainsi que de toutes sortes d'armes, pour en fournir aux habitants qu'on trouveroit disposés à la révolte. Le Comte de Peterborough commandoit les troupes de débarquement, & le

Prince de Darmſtadt monta ſur la
1705. même flotte avec l'Archiduc, eſpérant
que ſa préſence détermineroit plus aiſément le peuple, dont il étoit aimé, à ſe déclarer en faveur de ce jeune Prince. Les troupes de terre n'étoient qu'au nombre de dix ſept bataillons & de deux régiments de dragons; mais on comptoit qu'il s'y joindroit un grand nombre d'habitants; & dès le 17 de Juillet on eut avis à Lisbonne qu'au centre de la Catalogne, dans le canton de Vich plusieurs milliers d'hommes avoient déja pris les armes en faveur des Autrichiens. L'Archiduc s'embarqua le 23, mais la flotte ne put ſortir qu'à la fin du mois de la rivière de Lisbonne. Quand on fut à la vue de Cadix, on jetta la ſonde vers l'iſle de Leon, comme ſi l'on eût eu deſſein d'attaquer cette place; mais elle étoit trop bien pourvue pour avoir rien à redouter. Le 5 d'Août toute la flotte arriva à Gibraltar, où le Prince de Darmſtadt l'avoit dévancée de quelques jours. L'Archiduc viſita la ville pendant qu'on débarquoit les ſoldats de nouvelle levée pour les laiſſer dans la place, & qu'on embarquoit les vieilles troupes agueries de la garniſon qui étoient plus en état de rendre

ſervice dans l'entrepriſe projettée. On remit à la voile le même jour pour paſſer le détroit; & le vent étant très-favorable, on fut le 9 à la vue d'Alicante. La flotte ſe mit en panne devant cette place, & le Prince de Darmſtadt y envoya des députés avec des lettres adreſſées au Gouverneur & aux Magiſtrats de la ville, pour les engager à reconnoître l'Archiduc Charles pour leur Roi. Ils répondirent comme ils le devoient, & le Prince n'ayant pas intention de s'arrêter devant cette place, continua ſa route juſqu'à Denia; on débarqua dans le voiſinage un homme du pays, nommé Baſſet, qui avoit ſervi quelques années dans les armées de l'Empereur, & qui donna de ſi grandes eſpérances de faire ſoulever les habitants, que malgré ſon peu de naiſſance l'Archiduc le revêtit d'une patente de Vice-roi & de Gouverneur des armes, *Governador de las armas*, dans le Royaume de Valence.

1705.

*Ottieri. St. Philippe.*

II. Dénia & Vich reçoivent les troupes de ce Prince.

Les promeſſes de Baſſet ne furent pas vaines; il commença par ſéduire trois hommes, nommés Gil-Cabezas, Vincent Ramos & Pierre d'Avila, qui avoient le plus grand crédit parmi le peuple, & qui répandirent dans tout

1705. ce Royaume des espèces de patentes pour décharger les habitans de tous impôts. Les paysans s'attroupèrent aussi-tôt; on leur fournit des armes; ils environnèrent la ville & le château de Dénia, où il n'y avoit pas de provisions; l'un & l'autre se rendirent sans qu'il y eût de sang répandu, & l'Archiduc y fut proclamé. Tous les gens sans aveu, & ceux que leurs crimes rendoient fugitifs, se joignirent bientôt à Basset, qui se trouva à la tête d'une troupe nombreuse de gens déterminés, mais sans aucune discipline. Vich suivit l'exemple de Dénia : quoique ce fût une ville peu considérable, sa situation entre Gironne & Barcelone la rendoit un poste important, & ce commencement de défection en entraîna beaucoup d'autres par la suite. Le nom d'impôt fut entiérement aboli dans tout le pays qui se soumit à Charles; mais les habitans payèrent sous le nom de taxe volontaire encore plus qu'ils n'avoient coutume, Basset leur faisant entendre qu'ils ne pouvoient se dispenser de soutenir le Roi qu'ils venoient de reconnoître.

III. Précautions prises par la

Ces commencemens de révolte eussent été facilement réprimés, si deux

mille Anglois qu'on débarqua, ne se fussent joints aux rebelles; ce qui donna lieu de craindre qu'ils ne s'emparassent en peu de jours de tout le Royaume de Valence. La Cour d'Espagne les prévint : Dom Louis de Zuniga & Dom Joseph de Salazar avec un détachement des gardes à cheval arrêtèrent leurs progrès. On assembla à Oliva, petite ville voisine de Dénia, vingt compagnies d'infanterie & huit de cavalerie. Le Duc de Gandia qui avoit beaucoup d'autorité dans la province, s'y rendit sans perdre de temps, & le Marquis de Villagarcia, Vice-roi de Valence, fit agir tout ce que sa droiture & sa probité pouvoient lui donner de crédit auprès du peuple pour le contenir dans le devoir. » C'étoit, dit le Marquis de Saint » Philippe, un homme illustre, droit, » sage & politique, qui avoit été En» voyé à Gênes, & Ambassadeur à Ve» nise; mais dont la guerre n'étoit pas » la profession : il employoit tout ce » que l'éloquence peut avoir de plus » persuasif pour retenir dans le devoir » la Noblesse, dont une grande partie » étoit très chancelante; mais il auroit » fallu des armes, & non pas des pa» roles.

1705.

Cour d'Espagne pour garantir le Royaume de Valence.

*St. Philippe. San-Vitali.*

1705. IV. Préparatifs du Roi de France.

Le Monarque François, incertain du lieu où les Alliés vouloient porter leurs premiers coups, craignit que leur projet ne fût de faire une descente sur les côtes de la Provence pour favoriser quelque nouvelle révolte dans les Cevennes, & il envoya le Comte de Toulouse & le Maréchal de Cœuvres sur les côtes de la Méditerranée, afin de se tenir en état de défense. On forma plusieurs bataillons des meilleurs soldats de marine ; on garnit d'artillerie les endroits où il paroissoit le plus aisé à faire une descente, & l'on fit un camp-volant de dix mille hommes, dont une partie furent tirés du blocus de Nice, pour se porter où le besoin le demanderoit.

V. On agite dans le Conseil du Prince si l'on fera le siège de Barcelone.

Ces préparatifs furent inutiles ; le 16 les Alliés étant à la vue de Barcelone, tinrent un conseil de guerre, où présida l'Archiduc qui montoit le vaisseau la Britannia, & il y fut agité si l'on feroit le siège de cette place. L'avis unanime des Généraux fut de ne le pas entreprendre, & ils l'appuyerent sur ce qu'il y avoit dans la ville une garnison de six mille hommes, & qu'on n'en avoit que sept mille de débarquement. Cette raison paroissoit sans repli-

que, & le Comte de Peterborough qui désiroit ardemment qu'on allât au secours du Duc de Savoie, insistoit pour qu'on ne s'attachât pas à une entreprise qu'il croyoit impraticable. En effet, elle ne pouvoit réussir qu'à l'aide de la trahison; mais l'Archiduc qui comptoit beaucoup sur les intelligences que le Prince de Darmstadt avoit dans la place, répondit à toutes ces objections. Il dit, que » dans l'état où étoient les » affaires, on ne pouvoit rien proposer » qui ne fût douteux & accompagné » d'un grand nombre de difficultés; » qu'il falloit nécessairement donner » beaucoup au hazard, & que le parti » du siège étoit le moins dangereux de » tous ceux qu'on avoit proposés; que » plusieurs de *ceux qu'il appelloit* ses » sujets, étoient venus se déclarer en » sa faveur; qu'il étoit de son honneur » de leur montrer qu'il ne refusoit pas » de courir avec eux une même for» tune, & que si les ordres de ceux » qui étoient d'un avis contraire, les » obligeoient à l'abandonner, il ne pou» voit lui-même abandonner ses pro» pres sujets. « Les Généraux, malgré leur répugnance furent entraînés, par ce discours; on se décida pour le dé- 1705.

barquement; & si l'on en croit le Docteur Burnet, il fut avantageux à plus d'un égard qu'on eût pris ce parti, d'autant que les Miquelets & les Catalans qui s'étoient joints aux Alliés qu'on avoit débarqués à Dénia, étoient résolus de les égorger tous, pour obtenir leur pardon de Philippe, s'ils les avoient vus disposés à remonter sur leurs vaisseaux.

1705.

*Burnet.*

VI. Description de Barcelone.

Barcelone, située sur la Méditerranée entre les deux petites rivières de Besos & Lobregat, est la capitale de la Catalogne. Cette ville est très peuplée, riche, marchande, & a trois à quatre milles de circuit. La figure en est irrégulière, & elle s'étend beaucoup plus en longueur sur le bord de la mer, qu'elle ne s'enfonce dans les terres. Elle est composée de deux parties qu'on nomme l'ancienne & la nouvelle ville, qui, outre leurs enceintes particulières, sont environnées d'un second mur avec des fossés d'une profondeur médiocre, de bons remparts, plusieurs tours & quelques bastions. Il n'y a aucun ouvrage extérieur, mais seulement un chemin couvert; le port est très sûr & très commode. Il est défendu d'un côté par un môle, qui le met à l'abri du vent,

& de l'autre par le Mont-Jouy, sur equel est une Citadelle qui peut con- 1705.
enir quatre cents hommes, & qui a
uelques ouvrages avancés. Les maisons de Barcelone sont bien bâties, les difices publics superbes; on y trouve le magnifiques Eglises & des Couvents e toutes sortes d'Ordres Religieux avec es jardins délicieux, plantés d'oranes, de limoniers & de diverses sortes 'arbres fruitiers, qui sont aussi très ommuns tant dans la plaine que sur s hauteurs voisines. Le pays est abonant, & l'on y vit dans la splendeur; s habitants sont très jaloux de leurs riviléges, & implacables dans leur engeance. Le Gouverneur Dom Franois de Velasco étoit résolu de se ien défendre; mais le plus grand nomre des Barcelonois qui aimoient le rince de Darmstadt entretenoient avec ui des intelligences, ce qui les avoit lisposés à se déclarer pour l'Archiduc, & c'étoit sur cette assurance que ce Prince insistoit si fortement à faire une lescente. Il vouloit garder le secret à eux qui trahissoient le parti du Roi Philippe; mais il engagea Charles à donner ses ordres pour qu'on assiégeât la place pendant dix-huit jours, &

1705. *Ottieri.* ajouta que si l'entreprise ne pouvoit réussir pendant ce temps, on iroit ensuite en Italie porter du secours au Duc de Savoie.

VII. Le Vice-Roi assemble les principaux habitants qui renouvellent leur serment de fidélité.

Le Vice-Roi connoissoit une partie des mécontents; mais il se trouvoit dans une de ces circonstances fâcheuses, où l'on est obligé de dissimuler, crainte d'une révolte générale. Il fit une assemblée de la Noblesse, des principaux Bourgeois & même des premiers artisans; leur parla avec autant de douceur que de force sur la fidélité que les Catalans avoient toujours marquée pour leur Souverain; leur dit, que comme il étoit cependant difficile qu'il ne se trouvât pas dans une aussi grande ville un nombre de mécontents, il exhortoit & prioit tous ceux qui pouvoient avoir formé des liaisons avec le Prince de Darmstadt en faveur de la Maison d'Autriche, de se déclarer au plutôt; ajouta, qu'il leur engageoit sa foi & son honneur de leur donner tous les passeports & toutes les sûretés nécessaires pour aller joindre le Prince; & leur protesta en même temps que si après leur avoir accordé cette facilité, il découvroit quelque trahison, il feroit pendre ceux qui

en feroient coupables, fans avoir égard à leur qualité de Nobles, de Prêtres ou de Religieux. Tous proteftèrent de leur fidélité, & renouvellèrent leurs ferments de demeurer attachés au Roi Philippe V; ferments que la plupart étoient bien réfolus de violer auffi-tôt qu'ils en trouveroient l'occafion favorable.

1705.

St. Philippe.

VIII. Le Comte de Peterborough confent à faire le fiège malgré fa répugnance.

Pendant qu'on étoit occupé dans la ville à remplir eette formalité, les Alliés débarquoient fur la côte fans rencontrer aucun obftacle. Vélafco ne manquoit pas de troupes à pouvoir leur oppofer; mais il craignoit qu'une partie ne l'abandonnaffent en campagne, & fe croyoit beaucoup plus en état de les contenir quand ils feroient renfermés dans leurs murs, & retenus par la terreur d'une punition fubite. L'Archiduc & le Prince de Darmftadt, qui croyoient trouver une armée de mécontents fur la côte, virent avec chagrin qu'il ne fe préfentoit à leur débarquement que des vivandiers & des payfans qui apportoient leurs denrées à vendre, & qui prétendoient encore avoir droit à des récompenfes. Toutes ces circonftances réunies donnoient lieu à des confeils-de-guerre très fréquents. Le Comte de Peterborough,

1705. qui avoit toujours paru opposé au siège, fut d'avis, au contraire, dans celui qu'on assembla le 22, d'attaquer vigoureusement la place. Les raisons qu'il en donna, furent, 1°. Que sachant l'amitié particulière de la Reine d'Angleterre pour le Prince qu'il qualifioit Roi d'Espagne, il croyoit de son devoir de lui complaire en tout ce qui seroit possible. 2°. Parce que ce Prince pensoit que si l'on faisoit brêche à la place, elle ne tarderoit pas à se rendre. 3°. Parce qu'à moins d'une défense expresse de la Reine, rien n'empêchoit d'obéir aux ordres du Prince. Les autres membres du conseil déférèrent à cet avis; mais dans un autre qui fut tenu le 28, ils revinrent à leur premier sentiment qu'ils exposèrent dans un résultat conçu en ces termes.

*Lamberty.*

IX. Résultat du Conseil-de-guerre pour faire rembarquer les troupes.

» Après avoir soumis avec beaucoup » de répugnance notre jugement, énoncé dans trois conseils-de-guerre, & » appuyé sur des raisons invincibles, » au bon plaisir de Sa Majesté, & au » penchant de notre Général, nous » n'avons rien vu jusques-ici de ce » qu'on nous avoit fait attendre. Cependant le Vice-Amiral Wasnaer » nous a informé du temps auquel il

» doit partir avec ses vaisseaux, & le » Général Hollandois nous assure qu'il » y embarquera ses troupes. D'ailleurs » huit Députés des Catalans ont dé- » claré au Comte de Peterborough » qu'ils ne pouvoient pas s'engager » à lui fournir aucun nombre d'hom- » mes, pour s'exposer au feu, quel- » que part qu'on les mît; & nous avons » témoigné un extrême chagrin de ce » qu'on nous empêcheroit de rendre » aucun service considérable, pour » nous amuser à une tentative inutile. » Tout ceci bien pesé, l'avis unanime » de ce conseil-de-guerre, est qu'on » ne sauroit faire l'attaque de Barce- » lone pendant dix-huit jours; mais » qu'on doit rembarquer les troupes » pour aller au secours du Duc de » Savoie, où il y a plus d'apparence » de réussir. «

1705.

*Lamberty.*

X. On investi la place. Un grand nombre de rebel les se joignent aux troupes de l'Archiduc.

Malgré ce résultat, on avoit investi la place, & formé une espèce de blocus; mais les opérations se faisoient avec peu d'activité, parce que l'on comptoit plus dans l'armée des Alliés sur la révolte des habitans, que sur les forces qu'on y pouvoit employer. Le Duc de Popoli, qui s'étoit si bien conduit à Naples dans le temps de la conspiration,

1705. se trouvoit alors par hazard à Barcelone avec la compagnie des Gardes Napolitaines qu'il amenoit dans ce Royaume, & il y trouva les Marquis d'Aytona & de Risbourg, qui firent tous leurs efforts pour seconder le Vice-Roi. Malgré leurs soins, les Généraux ennemis étoient continuellement avertis de ce qui se passoit dans la ville par les déserteurs qui se rendoient en foule au camp des Alliés, & même par des Nobles qui s'échappoient furtivement pour faire soulever le pays. Ils eurent bientôt rassemblé un corps d'environ six mille hommes, presque tous scélérats & gens déterminés, qui se joignirent aux ennemis pour resserrer la ville & empêcher qu'il n'y entrât des vivres. Le feu de la place étoit très foible, parce que la plus grande partie des canoniers avoient déserté, & que ceux qui restoient tiroient presque tous sans boulets.

XI. Débarquement de l'Archiduc.

L'Archiduc qui avoit espéré qu'on emporteroit Barcelone d'emblée, voulut animer ses partisans par sa présence. Il débarqua le 29, & donna audience en qualité de Roi aux Ambassadeurs de l'Empereur, de la Reine Anne & du Roi de Portugal, qu'il avoit amenés

avec lui. Il nomma à différentes places, espérant augmenter le nombre de ses partisans par les honneurs & les dignités qu'il leur prodiguoit; & d'un autre côté le Comte de Cifuentes faisoit répandre de toutes parts des manifestes en sa faveur. Ceux des habitans qui étoient demeurés dans la ville, feignoient toujours d'être fideles au Roi, & par une espèce de dérision ils allèrent en corps demander des armes au Vice-Roi, quoiqu'ils sussent bien qu'il en manquoit, & qu'ils fussent également assurés qu'il ne leur en auroit pas confié, quand même il en auroit eu en abondance. Le Duc de Medina-Cœli possédoit beaucoup de terres en Catalogne, & il écrivit à tous ses vassaux, par ordre du Monarque, pour qu'ils persistassent dans la fidelité qu'ils lui devoient; il offrit même de se transporter dans cette Province; mais Philippe qui prévoyoit sa défection future, trouva des prétextes pour le faire demeurer près de sa personne. 1705.

XII. Manifeste de l'Archiduc.

Dans les manifestes que le Comte de Cifuentes fit répandre en Catalogne & dans le Royaume de Valence, il y en avoit un de l'Archiduc Charles, & un autre de la Reine Anne d'Angle-

terre. Dans le premier, ce Prince donnoit avis aux Espagnols qu'il étoit arrivé avec un grand nombre de troupes de débarquement sur la flotte Angloise & Hollandoise; leur promettoit, comme on avoit déja fait sur les frontières de Portugal, de leur ôter les lourds impôts dont les avoit chargés celui qui avoit, disoit-on, usurpé les Etats du Roi Charles; de les rétablir dans leurs anciens privilèges & dans leurs anciens usages, & d'accorder un pardon général à tous ceux qui s'étoient déclarés jusqu'alors pour Philippe, Duc d'Anjou; pourvu qu'à l'avenir ils prétassent soumission & obéissance au Prince qui dans ce manifeste se qualifioit de légitime successeur du Roi Charles II.

1705.

XIII. Manifeste de la Reine Anne.

Le manifeste que le Général Anglois publia au nom de sa Souveraine, portoit en substance, que la Reine de la Grande-Bretagne avoit uni ses armes à celles des Etats Généraux pour soutenir les droits de la Maison d'Autriche sur la Monarchie d'Espagne; que Sa Majesté Britannique protestoit qu'elle ne vouloit s'approprier aucune partie de ces Etats; mais que son intention étoit de les laisser & de les maintenir

:omme ils étoient précédemment, tant 1705.
par rapport à l'ancienne religion, que
par rapport aux habitans, pourvu qu'ils
e soumissent à l'obéissance de Charles
II. leur légitime Souverain. A la fin
le ce manifeste elle prenoit Dieu à
émoin, que toutes les hostilités, les
lisgraces & les malheurs qui pourroient
rriver dans le cours de cette guerre,
:roient à la charge des Espagnols, en
as qu'ils ne donnassent pas les mains
: ne prêtassent pas leur secours à se-
onder les bonnes intentions de la
eine & du Roi Charles, qu'ils en de-
endroient coupables & seroient obli-
s de rendre un compte très rigou- *Ottieri. Lamberty.*
ux, comme étant ennemis de la patrie
perturbateurs du repos public.

XIV. Défection de Figueiras & de quelques autres villes.

Les Alliés faisoient des courses dans
us le pays. La ville de Figueiras &
ısieurs autres se rendirent aussi-tôt
ı'il parut des troupes devant leurs
ırailles; mais le Gouverneur de Ro-
s sut conserver cette place dans l'obéis-
ıce, par les soins qu'il apporta pour
ouffer dans son commencement une
lition qui étoit prête à éclater. Toute
Province n'étoit remplie que des hor-
ırs qui sont la suite ordinaire des
erres civiles. Pour en donner une

1705. idée, nous allons rapporter les propres termes d'un auteur Espagnol, également distingué par sa naissance & par sa sincérité.

XV. Excès commis par les partisans de l'Archiduc.

» Déja toute la Province en armes, » dit le Marquis de Saint Philippe dans » le sixième livre de l'original Espa» gnol, s'acharnoit avec fureur con» tre elle-même. Les scélérats de toute » espèce trouvant l'occasion favora» ble, remplirent le pays de sacrilè» ges, de viols, d'adultères, de lar» cins & de meurtres. Quand ils ren» controient par hazard quelque par» tisan de la Maison de Bourbon, ils » croyoient le traiter avec humanité » s'ils lui donnoient la mort sur-le» champ. La licence parvint à un tel » point de fureur, qu'elle fouloit tout » aux pieds. Les Catholiques eux-mê» mes profanoient les Eglises; cher» choient ceux des habitans qui avoient » la réputation d'être riches, & à force » de tourments ils vouloient en tirer » plus que ces malheureux ne possé» doient. Attaché à un arbre, le père » voyoit violer sa fille, & le mari étoit » témoin de l'adultère forcé de sa fem» me. On douteroit de la vérité si nous » rapportions toutes les choses comme

» elles se passoient. La méchanceté la » plus ingénieuse ne pouroit inventer » des crimes & des atrocités sembla- » bles à ceux que commirent les Ca- » talans contre leurs propres compa- » triotes. « 1705.

» Les Anglois, non contents de la » profanation des Eglises, faisoient » des autels sacrés le théatre des im- » pudicités les plus abominables; les » tableaux & les images étoient les » objets de leurs railleries, & ces si- » mulacres insensibles devenoient le » jouet de leur impiété. Le Dieu vi- » vant, qui réside dans la sainte Eu- » charistie, fut foulé sous des pieds sa- » crilèges; & quelques hérétiques le » traitèrent avec une indignité que » nous ne pourrions rapporter sans » frémir d'horreur. Les Eglises deve- » noient des lieux publics de débau- » che, où les autels servoient de lits, » & quelques-unes furent changées en » écuries. Enfin cette guerre, plus fu- » rieuse que régulière, enflammant les » Catalans les uns contre les autres, » ces scélérats ne cherchoient à se » distinguer que par l'énormité des » crimes. Plusieurs Prêtres & Reli- » gieux, dont nous supprimons les

1705. » noms & ceux de leurs Ordres, par
» respect pour leurs saints Instituts,
» quittèrent leurs habillements sacrés,
» prirent des bandoulières, se chargè-
» rent d'armes, & il n'y eut pas d'atro-
» cités, de sacrilèges & d'impudicités
» qu'ils ne commissent. Quelques-uns
» aidoient les hérétiques dans leurs
» violences exécrables, sous prétexte
» de la cause commune & de leur
» amour pour Charles, faisant servir
» le nom d'un Prince très pieux &
» très religieux à couvrir leurs ini-
» quités. «

St. Philippe.

XVI. Attaque & prise du Fort Montjouy. Le Prince de Darmstadt est tué

Le Prince de Darmstadt connoissoit parfaitement les endroits foibles de la ville de Barcelone, & il savoit qu'elle ne tiendroit pas long-temps, si les Alliés pouvoient se rendre maîtres du Fort de Montjouy. Il avoit des intelligences avec le Major qui y commandoit; mais le Vice-Roi Velasco qui en eut connoissance, fit pendre ce traître, & changea la garnison de ce Fort, où il mit tous ceux qui étoient connus pour les plus fidèles au Roi, particuliérement des Italiens sous la conduite du Marquis de Caraccioli. Le Prince Allemand qui vouloit épargner le sang du peu de troupes que l'Archiduc avoit

ɔour conquérir la Catalogne, résolut
ɯtant qu'il lui seroit possible, d'em- 1705.
ployer la surprise préférablement à la
force ouverte. Il connoissoit un sen-
tier qui conduisoit aux ouvrages exté-
rieurs du Fort, mais qui ne paroissoit
praticable qu'aux seuls bergers du pays.
Il se mit en marche la nuit du 13 au
14 de Septembre avec le Comte de
Peterborough & un détachement de
nille grenadiers, choisis parmi ceux qui
ivoient défendu avec tant de courage
a ville de Gibraltar. Ils grimpèrent
plutôt qu'ils ne marchèrent par ce sen-
ier, où les hommes ne pouvoient paſ-
er qu'un à un, & arrivèrent au point-
lu-jour près de l'ouvrage qu'ils vou-
oient attaquer. Instruit par un déser-
eur du mot qu'on avoit donné pour
ette nuit, le Prince s'approche de la
ɔorte, fit dire le mot, & crier, *vive le
Roi Philippe*, dans l'espérance que cette
use lui feroit ouvrir la herse; mais
quelques-uns de ses gens ayant en
nême-temps crié, *vive le Roi Charles*,
les assiégés reconnurent que c'étoient les
ennemis, & commencèrent un grand
feu de leur artillerie & de leur mouſ-
queterie. Les deux Généraux furent
les premiers à se jetter sur les paliſ-

ſades pour forcer cet ouvrage, où
1705. la garde étoit peu nombreuſe. Caraccioli amena en toute diligence du ſecours du fort, & fit avec ſes Napolitains tout ce qu'on devoit attendre d'un brave Commandant pour la défenſe de ce poſte. Les ennemis furent repouſſés juſqu'à trois fois, & à la dernière, le Prince de Darmſtadt reçut à la cuiſſe un coup de feu qui rompit l'artère & cauſa une hémorrhagie conſidérable. On l'emporta à quelque diſtance; mais pendant qu'un Chirurgien travailloit à arrêter le ſang, un éclat de bombe atteignit le Prince à l'épaule, & acheva de lui ôter la vie. Peterborough demeurant ſeul chargé du commandement, fit un nouvel effort, tant avec les premières troupes qu'avec de nouveaux détachements qui marchoient pour le ſoutenir, & il ſe rendit le même jour maître de ce dehors, après y avoir perdu beaucoup de ſoldats tués ou bleſſés, & près de trois cents qu'on lui fit priſonniers & qui furent emmenés dans la ville. La priſe de cet ouvrage ne découragea pas les aſſiégés; ils continuèrent les deux jours ſuivants à faire le plus grand feu du Fort Montjouy, & peut-être que leur réſiſtance eût en-

fin forcé le Général Anglois à renoncer à cette entreprise, si une bombe ne fût tombée le 17 dans le magasin à poudre du fort, où elle en fit sauter environ soixante barrils. Le Marquis Caraccioli, plusieurs autres Officiers & cinquante soldats furent écrasés sous les ruines ; une partie des fortifications fut renversée, & le reste des défenseurs, au nombre de trois cents hommes, n'eurent d'autre ressource que de se rendre prisonniers de guerre.

1705.

San-Vitali.

XVII. Diversité de sentimens sur la conduite du Comte de Petersborough

Si l'on en croit le Marquis de Saint Philippe, le Comte de Peterborough n'étoit pas à cette attaque avec le Prince de Darmstadt. Il dit que le Général Anglois, jaloux de la gloire du Prince, ne cherchoit qu'à le perdre, & que dans le temps où il étoit le plus acharné à l'attaque du fort, Peterborough donnoit les ordres pour faire rembarquer l'artillerie & toutes les provisions; mais que lorsqu'il apprit la mort de ce Prince, il changea tout-à-coup de sentiments, voyant qu'il auroit seul la conduite du siège & la gloire de se rendre maître de la place; qu'il fit redoubler les attaques, & s'empara le lendemain du fort par l'accident que nous venons de rap-

1705. porter. Ce récit eſt contre toute vraiſemblance; toutes les relations du ſiège s'accordent à dire que Peterborough accompagna le Prince à l'attaque du fort ; Le Vice-Amiral Hollandois Allemonde l'écrivit au Greffier Fagel des Etats Généraux, dans une lettre qui fut rendue publique en Hollande, & l'on doit plutôt ajouter foi au récit d'un homme préſent, qu'à celui du Marquis de Saint-Philippe qui n'a écrit l'hiſtoire de ce ſiège que ſur des rapports ſouvent infidèles. Il y avoit certainement de la jalouſie entre les deux Généraux, comme il y en a toujours entre des chefs de différentes nations; mais Peterborough, qui ſuivant les inſtructions qu'il avoit reçues de la Reine Anne, obéiſſoit exactement à l'Archiduc, n'auroit pas donné des ordres pour le rembarquement ſans avoir le réſultat d'un conſeil de guerre, & ſans l'aveu du jeune Prince qui ſe conduiſoit totalement par les impreſſions de celui de Darmſtadt. Peterborough avoit toujours été oppoſé au ſiège, & le Marquis Ottieri dit même que la conteſtation entre les deux Généraux avoit été ſi vive, que le Milord avoit eu la préſomption de propoſer un duel au Prince,

Prince, ce qui ne paroît pas encore vraisemblable ; mais ce qu'il ajoute nous paroît plus conforme à la vérité. Le Général Anglois, suivant cet Auteur, insistant fortement pour qu'on fît rembarquer les troupes, le Prince de Darmstadt demanda qu'on retardât seulement d'un jour pour lui donner le temps d'attaquer le fort de Montjouy avec les mille grenadiers & les Miquelets qui se joindroient à eux ; que Peterborough y consentit, & que pour faire voir que s'il s'opposoit à la continuation du siège, ce n'étoit pas faute de courage, mais par prudence & par circonspection ; il voulut se trouver à cette attaque sans aucun commandement, & seulement en qualité de volontaire, ce qu'il exécuta jusqu'à ce que la mort du Prince l'obligeât de reprendre sa qualité de Général pour continuer l'attaque. 1705.

XVIII. On ouvre la tranchée devant Barcelone.

La prise du fort Montjouy devoit nécessairement entraîner dans peu la perte de Barcelone. La tranchée fut ouverte le 19, & l'on environna la place autant qu'on pouvoit le faire avec le peu de troupes que la flotte avoit amenées, & avec les Miquelets & autres gens du pays qui étoient venus se ran-

ger sous les drapeaux de l'Archiduc.
1705. Le Général Anglois obtint du conseil de guerre qu'on débarqueroit des hommes de marine & des charpentiers pour le service des batteries de terre; qu'on feroit avancer cinq vaisseaux de guerre de sa nation, trois Hollandois & toutes les galiotes à bombes pour battre la ville du côté de la mer, pendant qu'il feroit ses attaques du côté de terre. Le même jour 19 une frégate Angloise & deux galères Espagnoles, au service de Charles, emportèrent au pied de Montjouy un petit ouvrage où l'on fit trente-trois Espagnols prisonniers. On éleva une batterie de huit pièces de canon, qui fut bientôt secondée par une de vingt-quatre, & cette artillerie, après avoir éteint le feu de la place du côté de l'attaque, battit en brêche avec tant de vivacité, que le 3 d'Octobre on jugea qu'on pouvoit donner l'assaut. Les premiers succès augmentèrent considérablement le nombre des hommes dans le camp des Alliés, & depuis la prise du fort jusqu'au jour dont nous parlons, près de quatorze mille Catalans prirent les armes en faveur de l'Archiduc.

Quoique la brêche fût praticable,

le Vice-Roi étoit résolu de se défendre
jusqu'à la dernière extrémité, & il avoit 1705.
formé des retranchements qui pou- XIX.
voient faire périr un grand nombre
des assaillants avant qu'ils se rendissent
maîtres de la place; au[illegible]épondit-il
à la sommation qui lui fut faite comme
on le devoit attendre de son attache-
ment à son devoir & à son Roi. S'il
eût été secondé, les François auroient
eu le temps de venir à son secours, &
l'Archiduc eût certainement échoué
dans cette entreprise; mais la fermen-
tation étoit si grande dans la ville, &
même parmi les troupes de la garnison,
qu'il avoit à craindre une révolte gé-
nérale. Les soldats se joignoient en
foule aux mécontents, ou passoient
du côté des ennemis, ce qui détermina
Velasco à faire battre la chamade le 4.
On disputa plusieurs jours sur les arti-
cles de la capitulation, & elle ne fut
signée que le 9. Le Vice-Roi & la gar-
nison obtinrent les honneurs de la
guerre, & de sortir par la brêche tam-
bours battants & enseignes déployées.
On accorda la liberté de quitter le pays
à tous les bourgeois qui voulurent sui-
vre le parti du Roi Philippe, & l'on
convint que le Vice-Roi sortiroit le

Le Vice-Roi est obligé de capituler.

1705. 14 pour être conduit soit à Tortoze si la ville n'étoit pas encore au pouvoir des Alliés, soit à Gironne, ou enfin dans une autre ville soumise à l'obéissance du Monarque.

XX. Le Général Anglois empêche le pillage de la ville, & sauve le Vice-Roi de la fureur du peuple.

Une des portes avoit été livrée aux ennemis, & l'on ne retardoit la sortie de la garnison que pour attendre le retour du courier qu'on avoit envoyé savoir si Tortose étoit encore au pouvoir de Philippe. Pendant cet intervalle, des gens mal-intentionnés firent courir le bruit que Velasco devoit emmener les citoyens qu'il avoit fait mettre précédemment en prison dans la crainte d'une révolte ; & quoique ce bruit n'eût aucun fondement, il excita une telle rumeur parmi le peuple, qu'il s'assembla tumultuairement au son du tocsin ; força les prisons, mit en fuite les soldats qui étoient restés attachés au Vice-Roi, courut au palais de ce Seigneur pour le mettre à mort, égorgea plusieurs des partisans de la Maison de Bourbon, enfonça la premiere porte du Palais & mit le feu aux autres. Peterborough, au bruit de ce soulevement, entra dans la ville avec deux mille hommes pour l'appaiser, craignant une révolte générale, & que

toutes les maiſons ne fuſſent miſes au pillage. Il marcha au palais du Vice-Roi, 1705.
& quoique les mutins inſultaſſent les troupes Angloiſes, & même fiſſent feu ſur elles, le Comte eut tant d'autorité ſur ſes ſoldats, qu'il n'y en eut pas un ſeul qui s'écartât, quelque grande que fût la tentation pour des gens de guerre d'entrer dans les magaſins remplis des plus riches marchandiſes, & dans les boutiques des orfèvres, où il leur eût été facile de faire un butin conſidérable. Peterborough délivra le Marquis de la fureur des révoltés, le traita ainſi que les autres Officiers, avec la grandeur militaire; & pour les ſouſtraire aux inſultes de leurs propres compatriotes, il les fit conduire au camp avec une forte eſcorte. Il permit enſuite aux ſoldats qui voulurent ſuivre leurs Chefs, de prendre la même route, & il y en eut environ mille qui demeurèrent fidèles; tout le reſte prit parti dans les troupes au ſervice de l'Archiduc. On remarqua cependant que parmi les gardes Napolitaines que commandoit le Duc de Popoli, il n'y eut pas un ſeul homme qui manquât à la fidélité qu'il devoit à ſon Roi. Le Marquis fut embarqué, & le Comte de Peterborough donna

1705. des passeports à tous ceux qui voulurent se retirer à Madrid, entre lesquels on compte les Chefs des principales maisons de la Catalogne, plusieurs Ecclésiastiques, deux Inquisiteurs, des Jésuites & des Bénédictins. Charles entra en triomphe dans Barcelone, dont il confirma tous les privilèges; mais ils furent presque aussitôt enfreints par les grosses contributions qu'il fit payer aux habitans. Il donna le titre de Grands aux Comtes de Cifuentes, de Centellas, de Zaballa & de Pinos, & accorda diverses graces & titres d'honneurs à ceux qui s'étoient déclarés pour lui. Ensuite, voulant récompenser les Anglois & les Hollandois qui avoient contribué à le rendre maître de Barcelone, il leur accorda des temples pour l'exercice public de leur religion.

XXI. Lérida se soumet à l'Archiduc.

Pendant qu'on faisoit le siège de la capitale, plusieurs détachements joints aux Miquelets qui avoient embrassé le parti de l'Archiduc s'emparèrent de plusieurs places qui ne demandoient que la présence des troupes de ce Prince pour avoir un prétexte qui couvrît leur trahison. » On fit contre » Lérida ( dit le Marquis de Saint Phi-

» lippe, ) une expédition qui étoit une
» espèce d'injure. Il se présenta devant 1705.
» la place trois cents hommes d'infan-
» terie du pays avec des armes anti-
» ques, des épées rouillées, [illegible] mauvai-
» ses armes à feu toutes [illegible] désordre,
» des bâtons & des lances. Cinq cents
» autres, équipés à peu près de même,
» suivoient les premiers en guise de
» cavalerie, montés sur des mulets &
» sur des ânes couverts de leurs bâts.
» Telle fut l'armée formidable qui fit
» le siège de Lérida, en menaçant les
» habitants de ruiner leurs jardins &
» leurs vergers. Le peuple déja pré-
» venu par quelques émissaires alla de-
» mander en tumulte au Magistrat
» qu'il fît ouvrir les portes. L'Arche-
» vêque Dom François de Solis, Re-
» ligieux de l'Ordre de la Merci, hom-
» me de bien, sage, & qui connois-
» soit ses devoirs, s'y opposa avec
» force. Il assembla le Clergé & of-
» frit de défendre la ville; mais le
» peuple déja gagné par les promesses
» qu'on lui avoit faites, ferma l'oreille
» à ses discours; proclama Charles
» pour Roi; ouvrit les portes, &
» tourna ses armes contre ceux qui
» paroissoient n'être pas de même avis.

1705. » Un de ceux-ci, nommé Dom Antonio Cabderilo, fut pourſuivi par la multitude, & obligé de ſe cacher dans une cave. L'Evêque prit la fuite à pied avec deux domeſtiques, n'emportant que ſon bréviaire, & ſe retira à Fraga. Le Gouverneur avec vingt-quatre hommes, qui compoſoient toute la garniſon, ſe retira dans le château d'où ils déſertèrent enſuite. Il ne demeura que ſix malades qui ouvrirent les portes ſans lui en donner connoiſſance. Ainſi ſe perdit Lérida. Tortoſe fut pris à peu-près de la même manière, & dans tout le reſte de la Catalogne, la ſédition ſe répandit comme un feu qui embraſe les campagnes arides dans le temps de la moiſſon, tant les eſprits des Catalans étoient diſpoſés à la rébellion. »

XXII. Tarragone & Gironne ſuivent le même exemple.

La ville de Tarragone ſuivit bientôt ce pernicieux exemple : à l'approche d'un détachement d'Anglois que le Comte de Peterborough y envoya, les habitants ſe ſoulevèrent contre Dom Pédro Vico qui commandoit la garniſon, compoſée d'un ſeul régiment, & ils ouvrirent les portes aux ennemis. Preſque toute la Catalogne ſe ſouleva

en même temps, & il ne resta de fi- 1705.
delles au Roi que les villes de Roses & de Palamos. Le Général Anglois fit tous ses efforts pour séduire le Gouverneur de la première; mais ce brave Officier ne voulut écouter aucune des propositions qui lui furent faites contre son devoir, & il tint un si bon ordre dans la place, que les mécontents qu'il pouvoit y avoir ne purent ou n'osèrent se montrer à découvert. Gironne se rendit sans résistance; le Comte en fit rétablir les fortifications, & l'on y éleva un nouveau bastion, auquel il donna le nom de la Reine-Anne. Les Amiraux Anglois & Hollandois, après cette expédition, reprirent la route de leurs postes; mais ils laissèrent à Barcelone deux escadres aux ordres du Chevalier Jean Leake & du Contre-Amiral Wassenaer. Les autres bâtiments, avant de se remettre en mer, débarquèrent pour le service de l'Archiduc tous les vivres & toutes les munitions dont ils purent se passer, ne se réservant que ce qui étoit absolument nécessaire pour leur retour.

XXIII. L'Archid demande secours à Reine Anr

Aussi-tôt que l'Archiduc fut maître de Barcelone, il écrivit à la Reine d'Angleterre, pour lui faire part de

ses succès & pour lui demander de
1705. nouveaux secours. Il jugeoit bien que les deux Monarques de la Maison de Bourbon ne le laisseroient pas tranquille possesseur d'un pays qui lui ouvroit l'entrée dans toutes les parties de l'Espagne; & quelque bonne volonté que lui marquassent les Catalans, il ne pouvoit compter que médiocrement sur leur attachement à ses intérêts. Il est vrai qu'ils levèrent à leurs propres frais deux régiments, mais ce ne pouvoit être que des troupes très mal disciplinées, & plus propres pour le pillage que pour aucune expédition régulière. On ne pouvoit douter que si Louis XIV eût eu le temps d'envoyer du secours à Barcelone, la prise de cette place eût été impossible, & il y avoit tout lieu de penser qu'il feroit passer au printemps une armée pour remettre son petit-fils en possession d'un pays, que la trahison des habitants lui avoit fait perdre, plutôt que les armes de ceux qui en avoient fait la conquête.

XXIV. Les habitants du Royaume de Valence & Aragon

D'un autre côté les circonstances devenoient très critiques pour le Roi Philippe; non-seulement la Catalogne, mais encore l'Aragon & le Royaume

de Valence paroissoient prêts à passer sous la puissance de son Compétiteur, à qui il ne manquoit que des troupes pour étendre ses conquêtes dans toutes les parties de l'Espagne. Le fanatisme se joignit aux autres moyens que firent agir ses ennemis pour soulever contre lui une populace ignorante. Des tremblements de terre arrivés dans l'isle de Teneriffe, & le feu de quelques volcans qui éclatèrent cette année, peut-être avec un peu plus de force que les précédentes, fournirent à des Moines livrés à la Maison d'Autriche, des raisons pour jetter l'effroi dans les esprits crédules. Quelque éloignés que fussent ces fléaux; quelque peu de rapport qu'il y eût entre ces événements toujours terribles, mais naturels, & les Princes qui se disputoient la couronne, ces Moines publièrent qu'ils étoient des signes de la colère de Dieu contre les Espagnols, pour l'injustice qu'ils faisoient à Charles en faveur de Philippe, qu'ils ne nommoient que Duc d'Anjou. Des discours aussi séditieux eussent mérité les châtimens les plus sévères; mais autant il est utile d'employer la rigueur quand le nombre des mécontents est

1705.

sont disposés à se révolter.

1705. peu conſidérable, autant eſt-il dangereux d'agir avec trop de ſévérité quand on peut craindre un ſoulevement général. Le miniſtère d'Eſpagne vouloit cependant faire quelques exemples; mais il trouva de l'oppoſition dans le Nonce du Pape, qui ſous le prétexte, trop accrédité dans ce pays, des immunités Eccléſiaſtiques, entreprit de ſouſtraire ces Moines à la juſte punition qu'ils méritoient. Dans un temps de tranquillité les François qui étoient à la tête du gouvernement auroient mépriſé les vaines clameurs du Prélat, & châtié ces enthouſiaſtes; mais l'intérêt qu'on avoit alors à ménager le Souverain Pontife, obligeoit de ſe conduire avec la plus grande circonſpection envers ſon Miniſtre. On prit le parti de ſe concilier avec lui; & ſans employer les voies de rigueur, on réuſſit à impoſer ſilence à ces déclamateurs.

XXV. Embarras du Roi d'Eſpagne. Il envoie en France un Seigneur de ſa Cour.

Si l'Archiduc avoit beſoin de puiſſants ſecours pour conquérir la Monarchie d'Eſpagne, il n'en falloit pas moins au Roi Philippe pour y maintenir ſa domination. Après la perte de Barcelone, ce Monarque envoya en France le Comte d'Aguilar, pour re-

présenter à Louis XIV l'état fâcheux
où il se trouvoit réduit par la foi- 1705.
blesse de l'Espagne, par la division qui
regnoit entre les différents ordres de
l'Etat, par le manque de troupes suffisantes pour réprimer les rebelles & pour contenir dans l'obéissance ceux qui avoient du penchant à le devenir; enfin par la disette d'argent & par la difficulté d'en lever sur des sujets à qui son compétiteur ne cessoit de promettre l'abolition des impôts. Le Comte étoit chargé de solliciter fortement pour que le Roi de France fît passer en Catalogne une armée en état de faire rentrer cette Province dans son devoir, & pour qu'il mît en mer des forces capables d'empêcher les secours que les Puissances maritimes ne manqueroient pas d'envoyer au Prince qu'elles soutenoient. Ce Seigneur fut chargé d'une lettre du jeune Roi, qui supplioit son aïeul, dans les termes les plus touchants, de ne pas souffrir qu'après l'avoir élevé au trône avec tant de soins & de dépenses, le sceptre lui fût, pour ainsi dire, arraché des mains, & qu'il se vît forcé de repasser en France, ce qui feroit une tache éternelle pour son

illustre famille. Louis XIV. aimoit ten-
1705. drement ses enfants, & M. le Dauphin joignant ses instances à celles de Philippe, le Monarque résolut de faire les plus grands efforts en sa faveur, malgré les frais immenses que lui coutoit l'entretien des armées qu'il avoit en Flandre, sur le Rhin & en Italie. Il répondit au jeune Roi, & assura le Comte d'Aguilar qu'il prendroit les mesures les plus efficaces pour le soutenir. Les effets suivirent de près les promesses, comme nous le verrons, en rapportant les événements de l'année suivante.

XXVI. Progrès de la révolte en Espagne.

Les révoltés de Catalogne ne se contentèrent pas de songer à se soutenir dans leur Province, & ils commencèrent sous le commandement du Comte de Cifuentes à faire des courses dans l'Aragon & dans le Royaume de Valence. Le Comte s'empara sans peine d'Alcagüiras & de Caspé; & la plus grande partie du peuple se révolta en faveur de l'Archiduc; ce qui s'étendit même dans le Royaume de Murcie. L'Archevêque de Saragosse secondé de la principale Noblesse d'Aragon, fit ses efforts pour maintenir ce Royaume dans le devoir; plusieurs Seigneurs levè-

des troupes à leurs frais, & l'on
t à former un corps de douze 1705.
hommes, à la tête duquel se mit
ince de Sterclaës. Dom Joseph
ar, avec les Gardes à cheval, con-
it de faire tête à Basset dans le
ume de Valence. Mais on lui or-
a de se joindre au Prince qui com-
oit en Aragon, ce qui fût une
très considérable, d'autant que
on éloignement tout le Royaume
alence demeura en proie aux ré-
s, & que le petit nombre de su-
ideles au Roi n'osèrent se décla-
n'étant pas soutenus. Le Prince de
laës reprit sans peine Alcaguiras
essaya d'attirer les ennemis à
bataille; mais les Anglois qui
nt les plus expérimentés eurent
urs l'adresse de l'éviter. Le Com-
Gormas avec un corps de trou-
oyales, s'avança jusqu'à Lérida,
l'espérance de reprendre cette
d'emblée; mais le prince Henri
armstadt qui y commandoit, en
fait si bien réparer les fortifica-
, qu'il auroit fallu en faire le siége
les formes, & Gormas man-
de tout ce qui étoit nécessaire
cette entreprise.

1705.

XXVII.

Trahison du Colonel Nebot qui passe du côté des ennemis.

La révolte de l'Aragon étoit d'autant plus difficile à réprimer que les rébelles avoient le voisinage des montagnes de Murcie, où ils se retiroient à l'approche des troupes du Monarque, & que les auxiliaires de l'Archiduc trouvoient abondamment dans les riches plaines d'Aragon la subsistance pour les hommes, & le fourrage pour les chevaux. Le parti de ce Prince augmentoit de jour en jour aux dépens de celui de Philippe, tant dans ce royaume que dans celui de Valence. A Oliva, le Colonel Nébot, dont le régiment étoit presque tout composé de Catalans, passa tout-à-coup du côté des ennemis, trompant ses gens par un ordre supposé. La plus grande partie parurent satisfaits de combattre sous les drapeaux de Charles; mais quelques Officiers plus fideles marquèrent leur indignation de cette trahison, & furent arrêtés prisonniers. Ce Colonel joignit Basset à Dénia, & il y fut encore joint par cent cinquante soldats qui suivirent son exemple, ce qui augmenta la confiance de Basset, & lui donna lieu d'étendre les conquêtes de l'Archiduc dans ce pays. Il se rendit maître de Xabea après une foi-

ble résistance; n'en trouva aucune dans Oliva, & alla se présenter devant Gandia où commandoit le Duc de même nom. Ce Seigneur savoit que les murailles n'étoient pas en état de résister aux ennemis, & il avoit trop peu de forces pour s'opposer à leurs progrès, ce qui lui fit prendre le parti de se retiter à Valence. Aussi-tôt Gandia ouvrit ses portes; Aleira en fit de même, & le Duc jugeant que la capitale du Royaume suivroit bientôt cet exemple, se retira dans la Castille. 1705.

XXVIII. Il se présente avec Basset devant Valence.

Il y avoit à Valence un assez grand nombre de Nobles attachés au Roi; mais le parti de l'Archiduc y étoit beaucoup plus fort, & le Comte de Cardone qui avoit un grand crédit parmi le peuple, étoit à la tête des mécontents. L'Archevêque faisoit ses efforts pour maintenir le peuple dans la fidélité, & secondoit de tout son pouvoir les soins que se donnoit le Vice-Roi; mais l'un & l'autre avoient trop peu d'autorité pour contenir une populace mutinée, que les ennemis flattoient de l'espérance d'une suppression totale des impôts. Basset & Né-

bot firent avancer leurs troupes en
1705. bon ordre devant la ville sur un très grand front pour marquer plus d'apparence, & intimider les partisans de Philippe; ensuite ils envoyèrent un trompette, non au Vice-Roi, mais aux Magistrats & au peuple, pour leur dire que le temps étoit venu où ils pouvoient avec sureté sécouer le joug des François, & se soumettre à un Prince de la Maison d'Autriche, légitime successeur de leur Roi Charles II; que pour les engager à suivre le parti que Nébot leur conseilloit pour le bien de la ville & pour celui des particuliers, il avoit conduit devant leurs murs l'armée victorieuse de ce Prince; qu'elle ne venoit pas pour faire aucune insulte, ni pour commettre d'outrages dans le pays, puisqu'ils étoient tous nés sous le même ciel d'Espagne; mais pour les inviter à se déclarer en faveur de Charles III, tant pour satisfaire à l'obligation qu'ils avoient contractée en naissant, que pour ne pas être exposés à la licence militaire, qui pouvoit se porter aux plus grands excès, si l'on faisoit un siège dans les formes.

Ottieri.

Le Vice-Roi étoit bien résolu de se 1705.
éfendre; mais les Magistrats & le peu- XXIX.
le firent répondre aux Commandants Les habi-
es troupes de Charles qu'ils étoient tants aident
isposés à se rendre & à les recevoir les ennemis
ans la ville. Ils envoyèrent même des à renverser
ıtages, & le Vice-Roi après leur avoir les portes
iit toutes les représentations & tous de la ville;
:s reproches que méritoit leur perfi- & se soumet-
ie, se retira dans son palais. Alors Né- tent à l'Ar-
ot tenant son épée d'une main, & le chiduc.
ortrait de l'Archiduc de l'autre, s'a-
ança vers une des portes de la ville,
n criant avec tous ses gens, *vive le*
*Roi Charles III.* Les habitants répétant
:s mêmes cris, joignirent leurs efforts
u-dedans de la place à ceux des sol-
ats qui étoient au-dehors; les portes
ırent renversées, & les troupes de
Archiduc entrèrent dans la ville sans
encontrer aucun obstacle & sans com-
ıettre aucun autre désordre. Elles in-
estirent le palais du Vice-Roi, qui se-
›n Ottieri, fut obligé de se rendre
risonnier de guerre, & selon Saint-
hilippe se retira hors de la ville. L'Ar-
nevêque & les Seigneurs attachés au
Ionarque eurent la liberté d'aller join-
re ce Prince; mais le Prélat ne per-

sista pas dans sa fidélité; il se déclara
1705. quelque temps après pour Charles, qui le fit par la suite Président du Conseil d'Italie.

XXX. Fanatisme d'un Prédicateur.

Basset & Nébot étant ainsi entrés dans la ville de Valence, le premier abdiqua son titre de Vice-Roi & le remit au Comte de Cardonne, ce que Charles confirma. La mère de Basset fut décorée de la qualité de Marquise, quoique née dans l'état le plus abject; & le fanatisme continuant à se joindre à la rebellion, quelques Prédicateurs poussèrent l'impiété jusqu'à lui appliquer les paroles du texte sacré, *beatus venter, &c.* comme si son fils eût été le sauveur de l'Espagne. Xativa, ville très florissante avant sa rébellion, ouvrit également ses portes au vainqueur, ce qui lui soumit tout le Royaume de Valence, à l'exception des villes d'Alicante & de Penscola, qui persistèrent dans leur fidélité. Le Prince de Sterclaës, le Comte de Salazar & celui de Las-Torres avoient assez de troupes pour réprimer la rébellion & pour attaquer les Anglois avec avantage, s'ils eussent pu compter sur leurs soldats; mais ils leur parurent trop

ants pour oser entreprendre au-
ɩération importante, jusqu'à ce 1705.
fussent soutenus par un corps
:ux de troupes Françoises. Ce-
t le Comte de Las-Torres en-
ın détachement aux ordres de
Antonio d'Amezaga, qui enve- St.Philippe.
ans une embuscade environ huit
évoltés & deux cents Anglois
u bourg de San-Matheo. Ils
mis en déroute & presque tous
au fil de l'épée.

XXXI. Embarras de la Cour d'Espagne.

t aisé de juger de l'embarras où
ıyoit la Cour d'Espagne après
: pertes & des inquiétudes que
avoir le Monarque sur les évé-
ts à venir. Il voyoit que la plus
partie de la nation, qui l'avoit
d reçu avec tant de démonstra-
e joie, paroissoit prête à l'aban-
r. Il prit l'unique parti qui pou-
fermir dans leur fidélité ceux qui
neuroient attachés, & empêcher
olte de ceux qui balançoient en-
& son concurrent. Ce fut de dé-
qu'il se mettroit à la tête de ses
s; résolution d'autant plus néces-
ıue la Cour même étoit dans une
de fermentation, dont il falloit



1705. prévenir les suites par quelque coup d'éclat qui fixât les yeux des mécontens sur d'autres objets que sur l'intérieur du gouvernement. Le Duc de Montellano, toujours attaché au Roi, mais zélé pour les usages & pour l'honneur de sa nation, s'étoit opposé fortement à ce que la garde des principales villes de la Navarre fût confiée aux François à l'exclusion des Espagnols. Le Roi qui aimoit ce Seigneur & qui étoit convaincu de son affection, lui laissoit la liberté de dire son avis avec une franchise, qui, à la Cour, peut passer pour un phénomène. La Reine l'estimoit également, quoique la Princesse des Ursins sa favorite fît tout ce qui étoit en son pouvoir pour le perdre dans l'esprit de leurs Majestés. Elle étoit ou paroissoit être entièrement dévouée à la France, & agissoit contre les plus illustres Espagnols, dans la vue de se ménager la protection de cette puissance qui croyoit qu'on devoit abaisser leur orgueil. » Il y en » avoit (dit le Marquis de Saint-Philip- » pe) beaucoup de méchants; mais » la Princesse traitoit les bons avec » autant d'infléxibilité, & ne ména-



oit qu'un petit nombre de flatteurs
ui paroissoient de ses amis. Le plus 1705.
and malheur que souffrit alors l'Es-
gne fut, qu'ayant un Roi pieux, très
ste & ami de la vérité, on ne pou-
oit la faire paroître, parce qu'elle
ffensoit les François. Ils vendoient
hèrement les secours qu'ils don-
oient; & plus ils paroissoient pren-
re d'intérêt à l'Espagne, qu'ils
herchoient à dominer, plus les An-
lois & les Hollandois s'affermis-
oient dans le systême inhumain de
oursuivre la guerre, qui n'auroit
mais été si opiniâtre ou qui n'au-
oit jamais été entreprise, si l'Espa-
ne eût conservé son indépen-
ance. »

XXXII. Réflexion sur un passage du Marquis de St. Philippe.

l est aisé de voir que la partialité
onale emporte ici cet Auteur,
lleurs si judicieux & si modéré.
oit-il donc que l'Espagne demeurât
ée à elle-même, sans être soutenue
la France? On peut assurer, sans
ndre de se tromper, que n'ayant ni
upes ni Commandants, l'Archiduc
it trouvé aucune résistance, quel-
bonne volonté que les Grands &
euple eussent marquée pour le Mo-

narque. De plus, quand les Puiſſances
1705. maritimes entreprirent de placer Charles sur le trône, on ignoroit encore ſi ce ſeroient les François ou les Eſpagnols qui domineroient dans le Conſeil, puiſqu'à l'arrivée de Philippe il n'amena avec lui de ſes compatriotes, que l'Ambaſſadeur qui devoit réſider à ſa Cour. On ne peut diſconvenir qu'après les changements qui y arrivèrent, les Grands ne furent pas aſſez ménagés, & que le nouveau Conſeil ſe conduiſit avec trop d'infléxibilité; mais il ne paroît pas que cela ait influé en rien pour attirer les Anglois & les Hollandois dans le Royaume. Il eſt vrai que les ſujets de mécontentement qui éclatoient en Eſpagne fourniſſoient aux Ecrivains de l'Archiduc des motifs pour porter les peuples au ſoulèvement, ce qui étoit réellement un grand mal. Ces motifs ſont tous expoſés dans un manifeſte que fit répandre le Comte de Peterborough après la priſe de Barcelone, & qu'on trouve en entier dans Lamberty. Les faits y ſont exagérés, comme il eſt d'uſage dans ces ſortes de pièces; & nous allons en rapporter ſeulement

quelques

ielques phrafes pour raffembler fous 1705.
i même coup d'œil tous les griefs
l'on reprochoit au nouveau Gouvernement.

XXXIII. Manifeste qu'on répand en Espagne en faveur de l'Archiduc.

« Les Efpagnols auffi bien que les autres nations qui compofent leur Monarchie, dit l'auteur du manifefte, auroient-ils perdu en fi peu de temps, le fouvenir de la douceur du règne des Princes de la Maifon d'Autriche, pour ne pas reffentir plus vivement qu'ils ne font, les rigueurs infouffrables de la France, qui les tient exclus du miniftère qu'elle confie à des étrangers, dépendants de la Cour de Verfailles; qui leur arrache le plus beau & le plus grand commerce du monde, pour fe l'approprier à elle-même; qui tranfporte hors de leurs Royaumes dans le fien tous leurs tréfors; qui renverfe toutes leurs loix & privilèges; qui foule aux pieds les difpofitions des légitimes Rois qu'ils ont eu ci-devant; qui a fait une ceffion abfolue des Pays-Bas Efpagnols, dès le commencement que le Duc d'Anjou entra chez eux; qui enlève les Grands fans formalité ni raifon; qui a pris poffeffion

» de leurs frontières, mettant ses pro-
1705. » pres troupes dans Fontarabie, St.
» Sébaſtien, Pampelune, & ailleurs;
» qui n'a aucun reſpect pour les Ec-
» cléſiaſtiques, point d'égard pour les
» Grands, ni pitié pour la généralité,
» & qui enfin par une infinité d'in-
» juſtices a pris le chemin de les ré-
» duire au plus malheureux état de
» tous ceux qui habitent l'univers. «



# IAPITRE IV.

*énéraux nommés pour comman-
ırmée Françoise.* §. II. *M. de
's commande sur la Moselle.
's des ennemis.* §. III. *M. de
's va reconnoître les postes des
r.* §. IV. *Les pluies l'obligent
nettre ses troupes en quartier.
. Il prend une position qui dé-
te les projets des ennemis.* §.
*Lenteur du Prince de Bade.* §.
*Les Alliés passent la Sare.* §.
*Milord Marlborough est obligé
retirer.* §. IX. *Il conduit son
en Flandre.* §. X. *M. de Vil-
ioint ses troupes à l'armée du
, dont il prend le commandement.
. Campagne sur le Rhin.* §. XII.
*e Villars s'empare des lignes de
embourg & les fait détruire.* §.
*. Les François s'emparent d'Hom-
.* §. XIV. *Les Hollandois en-
: une députation au Prince de
pour le presser d'agir.* §. XV.
*ıse de ce Prince.* §. XVI. *Mou-
ts de M. de Villars. Occasion*

*manquée par le Prince de Bade.* §. XVII. *M. de Villars revient sur la Mottern* §. XVIII. *Précaution du Prince de Bade.* §. XIX. *Les Alliés reçoivent de nouveaux renforts.* §. XX. *M. de Péry entreprend de défendre Haguenau.* XXI. *Projet de M. de Villars sur les lignes de Stolhoffen.* §. XXII. *Les Alliés s'emparent de Drusenheim.* §. XXIII. *M. de Péry réussit à faire sortir la garnison d'Haguenau.* §. XXIV. *Fin de la campagne sur le Rhin.*

---

1705.

I. Généraux nommés pour commander les armées Françoises.

LE Monarque François, attaqué de tous côtés par des ennemis que leur grand nombre rendoit redoutables, faisoit des efforts prodigieux pour conserver ses anciennes conquêtes & pour renverser tous leurs projets. M. de Villars fut rappellé des Cevennes pour commander une armée sur la Moselle, où les Alliés se disposoient à porter les plus grands coups. M. de Villeroi fut chargé du commandement de celle de Flandre sous les ordres de l'Electeur de Bavière, & le Maréchal de Marsin eut ordre d'agir sur le Rhin. Nous allons commencer par rapporter les opérations de l'armée de M.

de Villars, avant de paſſer aux deux autres. 1705.

II. M. de Villars commande ſur la Moſelle. Projets des ennemis.

Louis XIV. qui connoiſſoit tout le mérite de ce Général, l'éleva au rang de Duc le 21 de Janvier, avec promeſſe de lui ériger une terre en Duché, ce qui fut exécuté le 29 Août ſuivant. L'armée dont on lui donna le commandement ne fut compoſée que de ſoixante & quinze bataillons & de cent dix eſcadrons; mais celles de Flandre & du Rhin eurent ordre de lui fournir des détachements à meſure que les ennemis en enverroient à Milord Marlborough, qui s'étoit chargé du commandement des Alliés dans cette partie, & qui paroiſſoit diſpoſé à entrer en France du côté de la Lorraine. Cet habile Général avoit mis la plus grande partie de ſes troupes en quartier d'hiver aux environs de Trèves, pour être à portée d'entrer de bonne heure en campagne & de ſeconder les opérations du Prince de Bade. Ce Prince devoit faire le ſiège de Sar-Louis avec l'armée du Rhin, compoſée des troupes de l'Empereur & de l'Empire, pour s'ouvrir une entrée en France, pendant que le Général Awerkerk avec une autre ar-

mée de Hollandois & d'Allemands à
1705. la solde de la République, occuperoit les François du côté de la Flandre.

III. M. de Villars va reconnoître les postes des Alliés.

Le projet étoit bien conçu; mais le peu d'intelligence qui règnoit entre ces trois Généraux, & les précautions que prit M. de Villars, le firent totalement échouer. Soit que le Maréchal fût instruit par quelque voie secrète des projets des Alliés, soit que son expérience dans l'art de la guerre lui fît pénétrer leurs desseins, il sut les déconcerter pendant tout le cours de la campagne. Il se porta dès le mois de Février sur la Moselle & sur la Sare pour reconnoître par lui-même la situation des lieux, & former le plan de ses opérations après avoir bien examiné ce qu'il pouvoit avoir à craindre des ennemis. Il revint ensuite à Versailles, & rendit compte au Roi de ses observations, ce qui détermina le Monarque & son Conseil à décider qu'on se porteroit du côté de Trèves pour essayer de s'emparer de cette ville, où commandoit le Comte de Noyelles, brave Officier à la solde de la Hollande. Ce Gouverneur pénétra les desseins de la France, & fit abattre de tous côtés dans les bois voisins de cette ville une

té prodigieuſe de grands arbres
n empêcher l'accès. Cette ſage pré- 1705.
n jointe aux autres moyens de
e employés par le Comte, obli-
. de Villars de renoncer pour
cette entrepriſe.

ſi-tot qu'il fut retourné ſur les IV.
de la Moſelle, il ſe hâta de ſe Les pluſes
le premier en campagne; aſ- l'obligent de
ſes troupes en toute diligence, remettre ſes
verſa la Sare le 20 d'Avril près troupes en
âteau Saint-Jean, quatre lieues quartier.
ſus de Sar-Louis. Son intention
de s'emparer d'Hombourg, pe-
lle ſituée à deux lieues de celle de
Ponts; il la fit inveſtir & ſommer
ıverneur de ſe rendre; mais cet
ır, réſolu de tenir dans la place,
de toute ſon artillerie & de toute
ıſqueterie ſur les François, ce
ɔnna le temps aux troupes qui
t en quartier dans les différents
voiſins de ſe raſſembler en nom-
ffiſant pour faire tête au Maré-
Celles qui étoient au-delà de la
rent moins de diligence, parce-
ette rivière, débordée par les
, leur ſervoit de retranchement.
Villars réſolut de les attaquer;
l ne ſe trouva aucun endroit où

l'on pût la traverser à gué; le pont
1705. étoit rompu, & les ennemis y avoient construit de leur côté une redoute avec quelques fortifications. Ces difficultés n'arrêtèrent pas les François; un nombre de grenadiers passèrent la rivière dans quelques bateaux; attaquèrent la redoute, la forcèrent, & y firent trente prisonniers. On raccommoda ensuite le pont; & les ennemis voyant qu'ils ne pouvoient défendre leurs quartiers, les abandonnèrent précipitamment. On leur prit une assez grande quantité de bagages qu'ils n'avoient pu emporter, & l'on fit quelques prisonniers; mais la continuation des pluies rendant les chemins absolument impraticables, M. de Villars ne put retirer aucun avantage de sa diligence, & il repassa la Sare, en attendant que la saison devint plus favorable, ce qui donna le temps au Comte de Noyelles de mettre en sûreté tous les détachemens qui couroient risque d'être enlevés par les François.

V. Il prend une position qui déconcerte les ennemis.

Le Prince de Bade étant tombé malade à Radstat, le Duc de Marlborough se rendit près de lui pour concerter ensemble sur les opérations de la campagne. Le Milord passa ensuite à Trè-

ves, & donna ses ordres pour que le 18 de Mai toutes les troupes qu'il devoit commander fussent rassemblées & prêtes à marcher. Elles allèrent camper le 31 à Coutz sur la Sare; mais le Maréchal de Villars qui savoit toutes les difficultés qu'elles trouveroient dans ce pays pour les fourrages, s'étoit encore attaché à les augmenter en faisant le dégat dans tous les endroits d'où ils en pouvoient tirer, jusqu'aux portes de Luxembourg, & particuliérement dans les environs de Sar-Louis. Il établit ensuite près de cette ville un camp qu'il mit sous les ordres de M. de Streiff, & rassembla vers Thionville toutes les troupes qui devoient composer son armée. Son principal objet étoit d'empêcher les ennemis de faire le siège soit de Luxembourg, soit de Thionville, soit de Sar-Louis; & pour être à portée de se jetter du côté où il seroit nécessaire, il établit son camp à Sirk dans une situation si avantageuse qu'on ne pouvoit l'attaquer que de front où il étoit garanti par un ruisseau qu'il fit retrancher. Ces précautions étoient d'autant plus importantes, que quoiqu'il eût déja reçu plusieurs renforts de l'armée de

1705.

1705. Flandre, il étoit encore beaucoup inférieur en nombre d'hommes aux ennemis. Il avoit un bois à la droite, la Moselle à la gauche & un torrent derrière son camp. Dans cette position, il tiroit aisément des vivres de Metz, mettoit également à couvert les trois villes que nous venons de nommer, & garantissoit aussi la Lorraine, par où Marlborough avoit dessein d'entrer en France,

VI. Lenteur du Prince de Bade.

Ce Général, dans son entrevue avec le Prince de Bade, avoit tiré parôle de ce Prince qu'il le joindoit le 5 de Juin avec l'armée qu'il commandoit, pour agir conjointement contre celle de M. de Villars; mais soit qu'il jugeât que l'entreprise de la Moselle étoit impraticable, soit qu'il fût retardé par la lenteur des troupes Allemandes qui devoient le joindre, soit qu'il préférât de demeurer sur le Rhin & de tenter le siége d'Haguenau, afin de tenir en respect la garnison du Fort-Louis, d'où l'on pouvoit faire des courses continuelles dans ses Etats; soit enfin qu'il eût de la répugnance à paroître avec le peu de troupes qu'il commandoit dans un camp où le Général Anglois en avoit trois fois autant sous

ses ordres, il est certain qu'il agit avec une lenteur qui fit manquer toute l'entreprise. Il commença par faire faire un long détour à ses troupes, qui étoient au nombre de onze mille hommes d'infanterie & de cinq mille de cavalerie ; ensuite sous prétexte que sa santé n'étoit pas bien rétablie & qu'il souffroit beaucoup d'incommodité de ses anciennes blessures, il remit le commandement au Comte de Frise, & quitta l'armée pour aller aux eaux de Flangenberg. Le Duc de Marlborough ne cessoit de presser l'arrivée de ces troupes, & il envoya M. de Cadogan pour les faire avancer ; mais il ne reçut que des excuses, & reconnut enfin qu'il ne devoit nullement compter sur ce renfort. 1705.

VII. Les Alliés passent la Sare.

En attendant cette jonction tant desirée, le Général Anglois n'étoit pas demeuré dans l'inaction. Le 3 de Juin toute son armée passa la Sare à Consarbrick & alla camper aux villages de Bourg & de Faux, qui ne sont éloignés que de deux petites lieues de Sirk, où étoient campés les François. Il eut beaucoup desiré les attirer à une bataille, pour profiter de la supériorité que le nombre lui donnoit sur eux ;

1705. mais M. de Villars se tint ferme dans le poste qu'il occupoit, & il s'étendit seulement un peu sur la droite pour couvrir la rivière de Nide. Les deux armées étoient presque en présence; & la cavalerie ennemie s'avança jusques sur la hauteur d'Anspach, où elle demeura en bataille pendant que M. de Villars qui s'étoit rendu dans le village du même nom, la passoit pour ainsi dire en revue. Malgré cette proximité, le Milord n'osa faire aucun mouvement pour attaquer les François dans l'espèce de fer à cheval où ils étoient si bien retranchés. Il auroit voulu passer la Nide, & il envoya des travailleurs pour applanir les chemins qui y conduisoient: M. de Villars parut n'y faire aucune attention, & il fit travailler de son côté à ouvrir les chemins comme s'il eût voulu se mettre en marche, soit qu'il eût dessein de tromper les ennemis, soit qu'il prévît qu'ils ne pourroient pas subsister longtemps dans le lieu qu'ils occupoient.

VIII. Milord Marlborough est obligé de se retirer.

Il arrivoit fréquemment de nouveaux renforts aux Alliés, & leur armée s'étant accrue jusqu'à plus de cent mille hommes, les François s'attendoient à chaque instant à être at-

taqués Le Maréchal demeuroit toujours également intrépide, & par quelques mouvements qu'il fit faire à ses troupes, il mit encore plus en sûreté les bords de la Nide qu'il falloit que les ennemis traversassent s'ils vouloient faire le siège de Thionville, comme ils l'avoient publié. Cette fermeté déconcerta tous les projets de Marlborough, qui avoit résolu, si les autres Généraux eussent été de son avis, d'attaquer M. de Villars dans son camp, pour s'ouvrir la route de Metz, où il auroit trouvé des vivres en abondance, ce qui l'auroit conduit à faire le siege de Luxembourg. Les Généraux Allemands, auxquels il communiqua ce projet, le jugèrent impraticable, d'autant que les fourrages manquoient absolument dans leur armée, qui ne subsistoit que de ce qu'elle pouvoit faire venir de très loin, dans un pays stérile, montueux, rempli de bois, & resserré entre deux rivières. Le Général Anglois demandoit depuis longtemps aux Princes d'Allemagne des chevaux pour conduire l'artillerie, sans en pouvoir obtenir; enfin voyant qu'il n'avoit que deux partis à prendre, ou celui d'attaquer les François, 1705.

1705. ce qu'il ne pouvoit faire sans l'aveu du Conseil de guerre qui s'y opposoit, ou celui de se retirer, il fut forcé de s'en tenir au dernier, quelque contraire qu'il fût à son génie entreprenant. Avant que de se mettre en marche, il voulut faire connoitre à M. de Villars les raisons de son départ, comme s'il eût craint que cette retraite ne diminuât l'estime qu'il vouloit que ce Général eût pour lui. Il lui marqua donc » que le Prince de Bade lui avoit » donné rendez-vous pour exécuter » le dessein qu'ils avoient de l'attaquer, & de se saisir s'ils pouvoient » des trois Evêchés; mais que ce » Prince n'étant point arrivé, il partoit sans ruse de guerre, plein d'estime pour lui, & très faché contre le » Prince de Bade. «

*Abrégé Chronologique. Mémoire de Villars.*

IX. Il conduit son armée en Flandre.

En même temps que le Duc de Marlborough écrivoit cette lettre, il faisoit défiler son armée, qui se mit en marche la nuit du 16 au 17, avec un si grand silence, que lorsque M. de Villars en fut informé, il n'étoit plus temps de la poursuivre. Il envoya cependant quelques escadrons pour la harceler dans sa retraite; mais ils ne purent la joindre, & Marlbo-

rough alla repasser la Sare à Consarbrick. Sa droite repassa en même temps la Moselle, & toutes ses troupes s'étant rassemblées sous Trèves, reprirent la route de la Flandre, où les Hollandois rappelloient le Milord pour défendre leur pays, attaqué vivement par l'Electeur de Baviere & le Maréchal de Villeroi. Le prétexte fut favorable à Marlborough pour abandonner une entreprise qu'il avoit annoncée avec le plus grand éclat, & pour laquelle les Alliés avoient fait des magasins immenses, qui ne furent d'aucun usage. A peine eut-il quitté Trèves que le Général qu'il y avoit laissé avec les troupes Palatines, brûla ou détruisit tous ces magasins, ainsi que le pont de bateaux; fit sauter en l'air les fortifications, & abandonna la place, avant même que les François eussent eu le temps de s'y rendre.

1705.

*Quincy.*

X. M. de Villars joint ses troupes à l'armée du Rhin, dont il prend le commandement.

La belle conduite du Maréchal de Villars ayant fait échouer les grands projets du Général ennemi, les François s'emparèrent de Trèves & de Sarbourg que les troupes Palatines avoient également abandonné. Le Maréchal mit de très fortes garnisons tant à Sar-Louis qu'à Sarbruck, & fit par-

tir du camp de Sirk trente-cinq ba-
1705. taillons, cinquante escadrons de cavalerie & treize de Dragons pour aller en Flandre se joindre à l'armée de l'Electeur de Baviere. Il laissa seulement sur la Moselle quinze bataillons & vingt escadrons pour la garde du pays, avec ordre de joindre l'armée de Flandre, s'ils voyoient que les ennemis se portassent entiérement de ce côté. Ensuite il se mit en marche de Sar Louis pour joindre l'armée du Maréchal de Marsin, & arriva le 3 de Juillet à Wert, où ce Général vint au-devant de lui. Les deux armées se réunirent le lendemain pour ne plus en faire qu'une pendant tout le reste de la campagne. Nous allons jetter un coup d'œil sur ce qui s'étoit passé à l'armée de M. de Marsin avant l'arrivée de M. de Villars, & nous suivrons ses opérations jusqu'au temps où il mit ses troupes en quartier d'hiver ; après quoi nous rapporterons de suite ce qui se passa dans la Flandre & dans le Braban pendant le cours de cette année.

XI. Campagne sur le Rhin.

Au commencement de la campagne, l'armée commandée par M. de Marsin, étoit composée de quarante

bataillons & de soixante escadrons; mais elle fut affoiblie à plusieurs fois par les nombreux détachements qu'il envoya à M. de Villars, à mesure que les ennemis augmentoient leurs forces sur la Moselle. On avoit commencé dès l'année précédente à former des lignes sur la Mottern, rivière d'Alsace, qui tombe dans le Rhin près de Drusenheim. On travailla tout l'hiver à les perfectionner, & M. de Marsin commença à établir un pont sur le Rhin vis-à-vis de cette ville, pour profiter des fourages abondants qui étoient de l'autre côté de ce fleuve; mais les détachements qu'il envoya à l'armée de Villars, ayant diminué la sienne de quinze bataillons & de trente-deux escadrons, elle devint trop foible pour qu'il osât traverser le Rhin, & pour qu'il fût en état de rien entreprendre contre les lignes de Weissembourg que gardoit le Général Thungen, avec dix-huit mille hommes d'infanterie & trois mille de cavalerie. 1705.

XII. M. de Villars s'empare des lignes de Weissembourg & les fait détruire.

Après la jonction des deux armées, M. de Villars se trouvant à la tête de soixante bataillons & de deux cents escadrons, résolut de forcer ces lignes à les ennemis entreprenoient de les

défendre; mais le Général Thungen, instruit de son dessein, se retira à Lauterbourg, & ne laissa que cinq régiments pour observer les François. Ces régiments furent aisément mis en fuite, on leur tua cent vingt hommes & on leur fit cinquante prisonniers. Le Maréchal établit son quartier-général à Weissembourg, & donna ses ordres pour détruire les lignes. Ensuite il se mit en marche pour aller reconnoître Lauterbourg, dans l'espérance d'en chasser le Genéral Thungen, avant que le Prince de Bade y eut amené les troupes qu'il devoit y conduire. Quand les deux Généraux François furent devant cette place, ils reconnurent que la position des ennemis étoit si avantageuse, qu'il seroit très difficile de les y forcer. Leur gauche étoit appuyée à la ville de Lauterbourg, & leur droite étoit couverte par un grand bois qui s'étendoit aussi sur une partie de leur front, où l'on ne pouvoit les joindre que par un sentier très étroit qu'ils avoient muni de bons retranchements. Le Rhin leur donnoit communication par derrière avec les troupes qui gardoient les lignes de Stolhoffen, & facilitoit l'accès de tous

les renforts qui pouvoient leur venir d'Allemagne. M. de la Fréfelière & M. de Quincy commandés pour reconnoître le terrein & pour examiner où l'on pourroit élever une batterie, jugèrent qu'il étoit aifé d'en placer une de cinquante pièces de canon vers la droite des ennemis. Elles les eut beaucoup incommodés fi l'on eût réuffi à l'établir; mais ceux qui furent chargés de la conduite des détachements deftinés à s'emparer de ce terrein, allèrent trop avant, ce qui les fit découvrir au clair de la lune. Les ennemis firent alors un fi grand feu que les grenadiers furent renverfés, ce qui retarda beaucoup le travail qu'on s'étoit propofé d'avancer cette nuit, & le lendemain M. de Villars ayant reconnu par lui-même, jugea qu'il falloit fe contenter d'élever une batterie de huit piéces. Son deffein étoit d'obliger les ennemis à faire quelque mouvement qui donnât jour à les pouvoir attaquer; mais comme il vit que malgré le feu de cette batterie, ils demeuroient inébranlables, il en fit retirer le canon dès le lendemain, & fe contenta d'envoyer M. de Silly s'emparer de la tour de Saltz & des châ-

1705.

*Quincy.*

teaux de Rodem & de Hatten, où
1705 l'on fit quatre cents prisonniers.

XIII. Les François s'emparent d'Hombourg.

Les premiers jours de Juillet s'étant passés à se canonner réciproquement & à quelques légères escarmouches, M. de Villars jugea que ce seroit exposer inutilement la vie d'un grand nombre de soldats, s'il entreprenoit de forcer le Général Thungen dans une situation où il étoit comme enterré au milieu des bois & des abattis qu'il faisoit continuellement augmenter. Le Maréchal voyant aussi que les fourrages devenoient très rares & très périlleux aux environs de Lauterbourg, prit le sage parti de s'éloigner de ce poste, & il ramena le 10 son armée à Weissembourg. Le reste du mois de Juillet se passa à faire des fourrages, sans aucune entreprise importante de ce côté; mais pour ne pas laisser inutiles les troupes qui étoient demeurées sur la Moselle, au nombre de quinze bataillons, & de quinze escadrons, le Général François chargea le Marquis du Refuge de s'en servir pour faire le siège d'Hombourg, qui fut pris en trois jours par capitulation.

XIV. Les Hollandois en-

Le Général Thungen avoit reçu un renfort considérable des troupes enne-

mies qui avoient quitté les bords de la Moselle, & d'autres corps venus d'Allemagne, ce qui le rendoit supérieur aux François; cependant il ne voulut former aucune entreprise avant le retour du Prince de Bade qui étoit toujours aux eaux à cause d'une ancienne blessure à la jambe, qui s'étoit rouverte. Ce Prince arriva enfin à Radstat le 30, ce qui augmenta encore les forces de l'armée ennemie, au-lieu que celles les François diminuoient assez considérablement, M. de Villars ayant été obligé par ordre de la Cour d'envoyer un renfort de six cents chevaux en Flandre, où passa aussi M. de Marsin, & de faire partir d'autres détachemens pour l'Italie. Si les ennemis voient la supériorité en nombre d'hommes, leurs troupes étoient bien éloignées de marquer l'ardeur & la confiance qu'on trouvoit dans celles de M. de Villars. Le Prince de Bade abattu par la foiblesse que lui avoit laissé sa blessure, & par les chaleurs de l'été, étoit peu propre à retirer les Allemands de l'espèce d'engourdissement où il les trouva plongés dans leurs lignes de Lauterbourg. Il reçut une députation des Etats Généraux

1705.

voyent une Députation au Prince de Bade pour le presser d'agir.

pour le prier de ne pas laisser dans
1705. l'inaction une armée aussi nombreuse; le Baron d'Aurelo, chargé de cette commission lui représenta qu'avec de telles troupes il étoit en état de former de grandes entreprises du côté du Rhin, & ajouta que s'il ne vouloit pas faire une guerre offensive, il devoit au moins permettre que ces troupes agissent d'un autre côté où elles seroient plus utiles.

*San-Vitali.*

XV. Réponse de ce Prince.

Le Prince répondit que sa supériorité en nombre d'hommes n'étoit pas aussi grande qu'on le publioit, & qu'il ne se croyoit pas en état d'entreprendre ce siège ; mais peut-être d'attaquer les François & de les obliger d'en venir à une bataille. Il pria le député, qui alloit à Vienne, d'assurer Sa Majesté Impériale ainsi que les Seigneurs des Etats Généraux, qu'il étoit disposé à remplir tous les devoirs que lui prescrivoit sa place de Général d'armée; qu'il forceroit le Maréchal de Villars à combattre, ou au moins à abandonner ses retranchements, quand il trouveroit l'occasion de l'entreprendre avec espérance de succès, & qu'il ne négligeroit certainement aucune de celles qui pourroient être

avantageuses à la cause commune. Il ajouta qu'aussi-tôt que ses forces seroient un peu rétablies, il se mettroit à la tête de son armée, & employeroit tous les moyens possibles, soit pour livrer bataille, soit pour endommager l'arrière-garde de son adversaire s'il prenoit le parti de la retraite.

1705.

*Ibid.*

XVI. Mouvements de M. de Villars. Occasion manquée par le Prince de Bade.

M. de Villars avoit pris la résolution de se conduire comme on avoit fait avec tant de succès dans la guerre précédente, en amusant les ennemis quand on leur étoit inférieur, & en leur faisant consommer le temps le plus précieux de l'année en marches & en contre-marches. Il quitta son camp de Weissembourg, passa la Mottern à Haguenau & aux environs, & fit avancer son armée pour traverser le Rhin, partie au fort de Kell & partie à l'isle de Gansheim, où il avoit établi un pont. Il ne rencontra aucun obstacle, passa le fleuve, alla camper le 10 à Bischen, & deux jours après, il marcha en personne pour reconnoître les lignes de Stolhoffen, où le Général Thungen avoit passé aussi-tôt qu'il avoit été instruit de la marche de M. de Villars au-delà du Rhin. Le Géné-

1705. ral François fut alors obligé de fair partir de son camp un nouveau détachement pour l'Italie, mais beaucou moins fort qu'on ne le lui avoit d'abor prescrit, la Cour de France ayant e égard aux représentations qu'il lui avoi faites sur la supériorité des ennemis Le Prince de Bade étoit à Stolhoffen il crut que le Maréchal avoit détach une partie considérable de son armée, & il sortit de ses lignes dans le des sein de l'attaquer. M. de Villars qu ne vouloit faire autre chose que d passer & repasser le Rhin pour teni les ennemis en suspens, étoit en mar che pour regagner le Fort de Kell quand il apprit que le Prince venoi à lui. Il retourna aussi-tôt se mettre la tête de son avant-garde, qui étoi encore à Wilstet, & fit si bonne con tenance que les Impériaux n'oseren l'attaquer comme ils auroient pu l faire, une partie de ses troupes étan déja de l'autre côté du fleuve, ce qu leur eût donné vraisemblablement un victoire complette sur celles qui res toient.

XXVII. M. de Villars revient sur la Mottern.

Cette occasion manquée ne se re trouva plus dans tout le reste de l campagne; M. de Villars ayant fait re passe

passer le Rhin à toutes ses troupes, les ennemis en firent de même, & tout le mois d'Août fut employé en mouvements que fit le Maréchal aux environs de la Mottern & du Fort-Louis, pour être à portée de s'opposer à tout ce que le Prince voudroit entreprendre. Nous ne nous arrêterons pas à suivre tous ces mouvements; on peut les voir dans le Marquis de Quincy, qui étoit à cette armée, & qui les a décrits dans le plus grand détail. Le 28, M. de Villars fut informé que les ennemis marchoient en forces du côté de Pfaffenhoffen, comme s'ils eussent voulu attaquer les lignes de la Mottern; mais il sut ensuite par un Officier déserteur, que le Prince de Bade n'avoit de ce côté qu'une partie de son armée; qu'il avoit fait prendre poste à huit mille hommes à Suzbourg, & qu'il en avoit mis cinq mille sur la hauteur de Benheim, afin d'être en état, ou de s'étendre dans la plaine du Fort-Louis pour faire le siège de cette place si les François portoient leurs forces vers Pfaffenhoffen, ou d'entrer dans les lignes de ce côté, s'ils s'attachoient par préférence à couvrir le Fort-Louis. M. de Villars

1705.

1705. voyant l'impoſſibilité de défendre dans toutes leurs parties des lignes qui avoient ſept lieues d'étendue, établit ſon camp entre Bitchwiller & Haguenau, laiſſant ſeulement à Pfaffenhoffen quelques troupes commandées par M. de Coigny, qui eut ordre de les faire retirer s'il voyoit que les ennemis vouluſſent réellement les attaquer. En même temps, pour inquiéter le Prince, il fit deſcendre des bateaux de Straſbourg, comme s'il eût eu deſſein de repaſſer le Rhin & de marcher à Stolhoffen.

XVIII. Précaution du Prince de Bade.

Le Général ennemi ne fut pas trompé par cette feinte, & il continua de s'avancer vers Pfaffenhoffen, que le Marquis de Coigny abandonna auſſitôt qu'il le vit en diſpoſition d'entreprendre de l'y forcer. Le Prince après s'en être emparé & avoir fait paſſer la Mottern à ſes troupes, fit demeurer pendant toute la nuit ſon armée rangée en bataille. Le Comte de Merci lui repréſenta » qu'il n'avoit rien à » craindre, étant dans un bon poſte, » & d'ailleurs ſupérieur en troupes à » l'armée de France, qui n'oſeroit le » venir attaquer, & qu'il convenoit » de laiſſer repoſer l'armée qui étoit

» en sûreté. « Le Prince lui répondit : » vos raisons sont bonnes ; mais vous ne connoissez pas Villars comme » moi ; je ne saurois prendre trop de » précautions jusqu'à ce que j'en aie » des nouvelles, & que je sache le » parti qu'il a pris. «

1705.

*Mémoire de Villars.*

XIX. Les Alliés reçoivent de nouveaux renforts.

M. de Villars avoit demandé la permission de combattre les ennemis, s'il en trouvoit l'occasion favorable : quoiqu'il y eût à Versailles beaucoup de jalousie contre cet habile Général, on ne put refuser de se rendre à la force de ses raisons, & le 4 de Septembre il reçut un courier qui lui apportoit cette permission. Il étoit d'autant plus résolu d'attaquer les Alliés, qu'ils devoient être joints dans peu par dix bataillons & vingt escadrons des troupes Palatines & du Brandebourg, à la solde de la Hollande, & qu'il ne vouloit pas attendre que leur armée, déja si supérieure à la sienne, eût reçu ce renfort avant qu'il engageât une bataille. Il rassembla tous ses détachements, & se mit en marche le 5 à sept heures du soir pour aller aux ennemis ; mais il les trouva si bien retranchés dans leur camp, qu'il jugea le projet de les attaquer impratica-

ble ; & après avoir fait tirer quelques
1705. volées de canon, il retourna dans le sien, emmenant seulement quelques prisonniers. Le renfort que les ennemis attendoient arriva peu de jours après, & M. de Villars fut obligé de continuer à agir comme il avoit fait dès le commencement de la campagne, en se retirant à propos, & en s'attachant à n'occuper que des postes où les ennemis ne pussent profiter de leur supériorité pour le forcer à combattre à son désavantage.

XX. M. de Péry entreprend de défendre Haguenau.

L'armée du Prince de Bade étant au moins de moitié plus forte que celle de France, après cette jonction, pouvoit tout entreprendre, & l'eût fait avec succès si elle eût été commandée par le Prince Eugène, ou par Milord Marlborough; mais ces deux grands Généraux étoient occupés en d'autres parties, & le Prince de Bade, comme nous l'avons déja dit, ne marquoit cette année aucune activité. Cependant M. de Villars, qui craignoit de perdre inutilement des troupes, s'il s'opiniâtroit à vouloir garder des postes dont il jugeoit que l'importance n'exigeoit pas un si grand sacrifice, proposa au Conseil-de-guerre d'aban-

lonner les villes d'Haguenau & de Drusenheim. Le plus grand nombre 1705.
les Officiers-Généraux étoient d'avis le prendre ce parti, dans la pensée que les troupes qu'on laisseroit dans ces places, seroient immanquablement faites prisonnières de guerre; mais M. de Péry, qui commandoit dans la première, assura qu'il s'y défendroit, & ne se rendroit qu'avec une capitulation honorable. Ses raisons furent examinées, & il les soutint avec tant de force, qu'on lui donna deux mille hommes qu'il demandoit pour joindre à trois bataillons qui étoient déja dans la place, ainsi que huit pièces de canon d'augmentation, & une assez grande quantité de munitions; ce qui le mit en état d'attendre tranquillement les attaques des ennemis. Cette entreprise n'eût pas été confiée à un Officier ordinaire; mais M. de Villars qui connoissoit ce Maréchal-de-camp, eut en lui toute la confiance qu'il méritoit, & ne fut pas trompé dans son attente. On envoya aussi dans Drusenheim quatre cents hommes aux ordres de M. de Conches, seulement pour amuser les ennemis, la place n'étant pas en état de faire une longue résistance.

1705. XXI. Projet de M. de Villars sur les lignes de Stolhoffen.

Le Général François ne perdoit pas de vue les lignes de Stolhoffen, & il fit ses dispositions pour passer le Rhin avec tant de diligence qu'il pût les surprendre avant que le Prince de Bade eût le temps de les secourir; mais la marche étoit si longue, & il y avoit tant de petits bras du Rhin à traverser, que quoiqu'il eût passé la riviere d'Ill, & établi un pont sur le Rhin, son artillerie arriva trop tard pour espérer de réussir dans une surprise. Elle étoit d'autant plus difficile, que le Prince de Bade pouvoit retourner dans ces lignes avant que M. de Villars eût mis ses troupes en état de les attaquer; ce qui l'obligea d'abandonner encore ce projet pour cette année.

XXII. Les Alliés s'emparent de Drusenheim.

Il étoit temps que le Prince de Bade commençât à agir; le 19 de Septembre il envoya le Comte de Frise investir Drusenheim, & la tranchée fut ouverte la nuit suivante. Cette place n'avoit que de mauvaises fortifications de terre, & dès le 24 elles furent ébranlées de façon à pouvoir y donner l'assaut; ce qui détermina le Commandant à se rendre avec sa petite garnison, qui fut faite prisonnière de

guerre, au nombre de deux cents quatre-vingt-six hommes. On n'avoit pas espéré pouvoir conserver cette place; mais la prise en étoit avantageuse aux ennemis, d'autant que l'endroit étoit très commode pour établir un pont sur le Rhin. Ils en profitèrent aussitôt, & ce fort servit à en assurer la tête du côté de l'Alsace.

1705.

XXIII. M. de Péry réussit à faire sortir la garnison d'Haguenau.

M. de Péry étoit disposé à se mieux défendre dans Haguenau, place bien fortifiée & où il y avoit assez de troupes & de munitions pour arrêter plus long-temps les ennemis. Le Prince de Bade en fit faire l'investissement le 28 par le Général Thungen, & la tranchée fut ouverte la nuit du 29 au 30. Le Commandant fit un si grand feu, que dès le 5 d'Octobre les ennemis furent obligés d'en venir à la sape, afin de moins exposer leurs troupes. M. de Péry se voyant en danger d'être emporté d'assaut, proposa de se rendre avec les honneurs militaires, s'il n'étoit secouru dans trois jours; mais le Général Thungen répondit qu'il ne le recevroit que prisonnier de guerre avec sa garnison. Le Commandant, qui avoit déja pris son parti, assembla ses Officiers, & leur commu-

niqua le deſſein qu'il avoit formé de
1705. ſe faire jour du côté où il jugeoit pouvoir pénétrer plus aiſément, & d'emmener ſa garniſon hors de la place. Il exécuta ſon projet avec ſuccès; fit faire le plus grand feu du côté des attaques par où il feignoit de vouloir faire une ſortie ; & pendant que les ennemis ſe diſpoſoient à le bien recevoir de ce côté, il ſe mit en marche avec tout ſon monde du côté oppoſé; renverſa deux gardes de cavalerie qui ſe trouvèrent ſur ſon paſſage; gagna Saverne ſans obſtacle, & fut ſuivi peu d'heures après par un Capitaine qu'il avoit laiſſé avec quatre cents hommes pour amuſer les ennemis. Le Général Thungen averti par les bourgeois lorſqu'il n'étoit plus temps de pourſuivre le Commandant, entra dans la place, où il ne trouva de reſte de la garniſon qu'environ cent malades ou bleſſés, qui n'avoient pu ſuivre les autres. Cette évaſion fit beaucoup d'honneur à M. de Péry, qui en fut récompenſé par un brévet de Lieutenant-Général des armées du Roi; mais on blâma le Général Thun-
*San-Vitali.* gen, qui avoit manqué d'enceindre la
*Quincy.* place du côté des montagnes, le ſeul

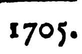
par où la garnison pouvoit lui échapper.

1705.

XXIV. Fin de la campagne sur le Rhin.

Il restoit encore assez de temps aux ennemis pour faire de nouvelles entreprises, & les circonstances leur étoient d'autant plus favorables, qu'une maladie furieuse avoit fait périr la plus grande partie des chevaux de l'armée Françoise. Il fut agité dans leur conseil s'ils attaqueroient M. de Villars, ou s'ils feroient le siège de quelque place importante. L'Electeur Palatin insistoit pour qu'on reprît Hombourg, parce que les courses fréquentes des François qui sortoient de cette place, incommodoient beaucoup son Electorat; d'autres furent d'un avis contraire; le temps se passa en contestations, & il n'y eut rien de conclu. Le Prince de Bade, content de s'être emparé d'Haguenau, jugea que cette place le mettroit en état de s'emparer du Fort-Louis, en coupant les vivres de toutes parts à la garnison, sans être obligé d'en venir à un siège régulier. Dans cette vue, il augmenta considérablement les ouvrages qui défendoient les bords de la Mottern; mit en bon état les postes de Bitchwillers, de l'Abbaye de Neubourg

& de Pfaffenhoffen; s'empara d'une
1705. isle sur le Rhin, qui lui servit à couper toute communication avec le Fort-Louis par ce fleuve, & détruisit avec son artillerie tous les moulins de la place. Ensuite il mit ses troupes en quartier d'hiver, la plus grande partie dans l'Alsace, & demeura à Radstat pour être à portée d'agir quand il en trouveroit l'occasion favorable; mais toutes ses précautions furent infructueuses, comme nous le dirons par la suite. Le Maréchal de Villars voyant que les ennemis ne pouvoient plus former aucune entreprise cette année, mit aussi ses troupes en quartier dans l'Alsace au mois de Février, & se rendit ensuite à Versailles. Louis XIV lui fit la réception la plus gracieuse, & lui dit avec l'air de majesté qui accompagnoit toujours ce Monarque : » M. » le Maréchal, je vous revois avec » un nouveau plaisir. Vous venez de » faire une campagne qui vous fait » honneur : avec une armée inférieure » à celle du Prince de Bade, vous » avez fait echouer la plupart de ses » desseins, & vous avez le secret de » faire qu'un homme en vaut deux » quand il sert sous vous. « Le Ma-


réchal lui répondit : » Sire, un ſeul
» de vos ſujets en vaut quatre par 1705.
» l'ardeur & le zèle qu'ils ont pour
» le ſervice de Votre Majeſté ; quant
» à moi, le bonheur de plaire à Vo-
» tre Majeſté eſt la ſeule gloire que
» j'ambitionne en exécutant ſes or-
» dres. «



# CHAPITRE V.

§. I. *Ouverture de la campagne en Flandre.* §. II. *M. de Gacé prend la ville de Huy.* §. III. *L'Electeur de Bavière entre dans Liège. Il l'abandonne.* §. IV. *Les Alliés reprennent Huy.* §. V. *Milord Marlborough projette d'attaquer les lignes du Brabant.* §. VI. *Les Généraux des deux Couronnes se préparent à les bien défendre.* §. VII. *Ruse du Duc de Marlborough. Ses troupes forcent les lignes.* §. VIII. *La cavalerie de l'Electeur de Bavière est mise en déroute. Belle manœuvre de M. de Caraman.* §. IX. *Réflexion sur la perte des lignes.* §. X. *L'armée des deux Couronnes se retire sous Louvain.* §. XI. *Dispositions des Généraux pour la défense du pays.* §. XII. *On répand des bruits désavantageux à Milord Marlborough.* §. XIII. *Ses troupes sont repoussées au passage de la Dyle.* §. XIV. *Il réussit à traverser cette rivière.* §. XV. *Le Conseil-de-guerre s'oppose aux projets du Général An-*

*glois.* §. XVI. *Prise de Lœve par les Alliés.* §. XVII. *Fin de la campagne de Flandre.* §. XVIII. *Le Duc de Marlborough retourne en Angleterre.* §. XIX. *Les Alliés entrent dans les lignes de Waës.* §. XX. *L'Electrice de Bavière veut aller joindre son mari à Bruxelles.* §. XXI. *Elle passe en Italie.* §. XXII. *On lui refuse la permission de rentrer dans ses Etats; la Régence lui est ôtée. Ses enfants sont emprisonnés.* §. XXIII. *Soulèvement des Bavarois. Ils sont reprimés.* §. XXIV. *Les Vénitiens proposent de former une ligue avec le Pape.* §. XXV. *Le Pape rejette ce projet.* §. XXVI. *Le Cardinal de Janson essaie de gagner le Saint Père.* §. XXVII. *Réponse du Pape aux instances des François.* §. XXVIII. *Brouilleries & raccommodements entre les Cours de Rome & de Vienne.* §. XXIX *Affaires de Hongrie.* §. XXX. *Suite des troubles des Cevennes.* §. XXXI. *Affaires de Pologne.*

---

1705.

I. Ouverture

LEs Electeurs de Bavière & de Cologne, également dépouillés de leurs Etats, n'avoient d'espérance pour y rentrer que dans les succès du Mo-

1705. narque François. Le premier pouvoit se mettre en perſonne à la tête des armées; mais le ſecond n'avoit d'autre reſſource que de lever les mains au Ciel pour en attirer les faveurs ſur les armes de ſon frère & de ceux qui combattoient pour la même cauſe. Il employoit les ſollicitations les plus preſſantes pour engager Louis XIV. à envoyer une puiſſante armée en Flandre, & à commencer les opérations par s'emparer de la ville de Liège, dont la ſouveraineté étoit attachée à ſon titre d'Evêque; mais qu'il avoit été forcé d'évacuer à l'approche des ennemis. La Cour de Verſailles acquieſça d'autant plus volontiers à ſuivre ce projet, que la priſe de Liège, ſi l'on eût réuſſi à s'en rendre maître, auroit donné la facilité de porter la guerre en Hollande, & auroit beaucoup gêné les Alliés, en les privant de ce paſſage pour envoyer des troupes en Flandre. L'Electeur de Bavière, que le Roi d'Eſpagne avoit nommé Gouverneur des Pays-Bas Eſpagnols, avoit paſſé l'hiver à Bruxelles, & le Maréchal de Villeroi, qui devoit commander ſous lui, l'y joignit au commencement de Mai. L'année

de la campagne en Flandre.

es deux Couronnes, composée de 1705.
inquante bataillons & de soixante &
ouze escadrons, étant rassemblée à
leilissem, se mit en marche le 19 du
iême mois, & M. de Villeroi la con-
uisit dans une plaine voisine de Huy,
ù elle arriva le 22. Elle y séjourna
uatre jours, après lesquels le Maré-
hal établit son camp à Vignamont;
y fut joint par l'Electeur de Bavière,
: ils résolurent d'ouvrir la campagne
ar le siège de Huy, dont il étoit à
ropos de s'emparer avant de passer
Liège.

II. M. de Gacé prend la ville de Huy.

Le Marquis de Gacé, chargè des
pérations de ce siège, passa la Meuse
27; s'empara le même jour d'un
uxbourg de Huy, & le 28 la place
t totalement investie. Le 30 on ou-
rit la tranchée, & les Magistrats ap-
ortèrent les clefs de la ville, sans at-
ndre qu'on eût élevé aucune batte-
e. M. de Crouston qui y comman-
oit, ayant fait retirer la garnison dans
s châteaux & dans cinq forts, nom-
és le Picard, le Rouge, le Joseph,
nogné & Tard-Avisé. Ces forts sont
u considérables, & n'ont été élevés
ue pour occuper les hauteurs voi-
nes qui commandent la place. La

tranchée fut ouverte la nuit suivante
1705. devant les deux premiers, & l'on
commença trois jours après à battre
le château avec trente pièces de canon, qui en éteignirent tellement le feu, que le 8 les assiégés n'avoient plus qu'une seule pièce en état de tirer. Les deux forts furent emportés le 4 après une résistance assez vive; mais M. de Gacé ne crut pas devoir pousser les attaques contre les trois autres, bien convaincu qu'ils ne pourroient tenir, aussi-tôt qu'il auroit forcé le château à capituler. Il étoit difficile qu'il fît une longue résistance; & la brêche étant praticable le 10, on se disposoit à donner l'assaut, quand le Gouverneur battit la chamade. Il demanda les honneurs de la guerre; mais M. de Gacé répondit qu'il étoit trop tard, & qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de se rendre à discrétion avec la garnison des trois forts. Après quelques difficultés, M. de Crouston, pour ne pas exposer ses troupes au risque d'être passées au fil de l'épée, consentit à se rendre prisonnier de guerre avec tous ses gens au nombre de treize cents dix-sept
Quincy. soldats & quatre-vingt-seize Officiers.

furent tous conduits à Namur; on
a deux des forts, & l'on mit gar- 1705.
on dans les autres.

Pendant que les troupes des deux
uronnes étoient occupées à cette
ɔédition, l'armée des Alliés se raf-
ıbloit sur la montagne de Saint-
rre, où elle demeura dans l'inac-
ı jusqu'à l'arrivée de Milord Marl-
'ough. Il s'y rendit le 13 de Juin,
ès que les instances des Hollan-
s & la lenteur du Prince de Bade
rent déterminé à quitter les bords
la Moselle. La conquête de Huy
rant été entreprise que pour fa-
:er celle de Liège, il sembloit
ɔn devoit y marcher sans perdre
temps; cependant on demeura qua-
jours sans faire aucun mouvement,
ce ne fut que le 15 que l'Electeur
établir son quartier général à une
e de cette capitale. Le Chapitre &
Corps-de-Ville envoyèrent aussi-
une députation pour demander à
ituler; on ne put convenir des con-
ons, & l'on demeura encore sans
ı entreprendre jusqu'au 18. Enfin
ecteur en fit enfoncer les portes;
troupes y entrèrent & eurent quel-
:s légères escarmouches avec la gar-

III. L'Electeur de Bavière entre dans Liège. Il l'abandonne.

nison, qui se retira dans la citadelle.
1705. On apprit alors que le Général Anglois revenoit des bords de la Moselle avec une partie de son armée, & l'Electeur rappella aussi-tôt un détachement de dix-huit bataillons & de trois mille hommes de cavalerie qui s'étoient mis en marche pour renforcer l'armée de Villars. Il étoit facile à ce Prince de se rendre maître de la citadelle de Liège; mais au lieu de l'attaquer, il abandonna précipitamment la ville, envoya sa grosse artillerie à Namur, & se retira dans les lignes du Brabant, quoique l'armée des deux Couronnes fût composée de cent dix-neuf bataillons & de cent soixante escadrons. Il paroît que M. de Villeroi avoit des ordres positifs d'éviter une bataille, & de s'attacher uniquement à conserver les lignes, ce qui l'obligea à une retraite qui n'étoit excusable que par un motif d'obéissance.

IV. Les Alliés reprennent Huy.

Les troupes du Duc de Marlborough firent la plus grande diligence; arrivèrent à Mastricht le 30, & joignirent bientôt celles de M. d'Auverkerk qui étoit demeuré campé sur la montagne de Saint-Pierre. Sans confondre les deux armées, elles com-

mencèrent à agir de concert; traversèrent la Meuse le 2 de Juillet, & le 1705.
5 celle de M. d'Auverkerk s'avança du côté de Huy, sans que les François fissent aucun mouvement pour en défendre l'approche aux ennemis. Ils en firent l'investissement le 5 avec douze bataillons & douze escadrons, commandés par le Lieutenant-Général Schut; les François qui avoient détruit une partie des forts, n'étoient pas en état de faire une longue résistance; le Commandant battit la chamade le 12; & se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison composée de cinq cents hommes.

V. Milord Marlborough projette d'attaquer les lignes du Brabant.

La prise de Huy n'étoit qu'une disposition à de plus grandes entreprises, & le Duc de Marlborough vouloit se dédommager de son peu de succès sur la Moselle par quelque action d'éclat dont les Alliés pussent retirer un grand avantage. La retraite de l'armée des deux Couronnes lui fit juger que les Généraux qui la commandoient vouloient éviter une bataille; les forces des deux côtés étoient à peu près égales; mais les Alliés avoient plus d'infanterie, & les François plus de cavalerie. Le Duc n'a-

voit d'autre parti à prendre qu
1705. celui de les attaquer dans leurs lignes
ce qu'il ne pouvoit faire ſans le con-
ſentement des Etats Généraux, &
envoya à la Haye le Général Hom-
peſc pour leur propoſer cette expé-
dition & pour leur en faire connoî-
tre de vive-voix toute l'importance.
Ses repréſentations furent écoutées
favorablement, que leurs Hautes Puiſ-
ſances répondirent, » qu'Elles avoient
» une ſi grande confiance en la bra-
» voure & en l'habileté du Général
» qu'Elles s'en remettroient entière-
» ment à ce qu'il jugeroit à propos
» d'exécuter pour le bien de la cause
» commune. « Auſſi-tôt que Marlbo-
rough eut reçu cette réponſe, il aſ-
ſembla le conſeil-de-guerre, & il pré-
ſenta ſon projet. Les avis furent tel-
lement partagés qu'on ne put rien
décider, & qu'on fut obligé de re-
mettre la diſcuſſion de ce projet à un
ſecond conſeil. L'oppoſition venoit
particuliérement du Général Slange-
bourg & de quelques autres Holla-
dois qu'il avoit attirés dans ſon parti
pour contredire le Duc de Marlbo-
rough; mais le Général Auverkerk
le Comte de Noyelles & le Prin

le Hesse-Cassel soutinrent le sentiment du Général Anglois par de si fortes raisons, que malgré la résistance de ses adversaires, le résultat du conseil fut conforme à son avis. On savoit que ce Général étoit d'un caractère impétueux qui le portoit à former de grandes entreprises, où il envisageoit plus les suites glorieuses du succès que les inconvénients du défaut de réussite ; mais on savoit aussi que s'il les formoit quelquefois avec trop d'ardeur, il mettoit dans l'exécution toute la prudence qui pouvoit les conduire à une heureuse fin ; & comme le bonheur l'avoit toujours accompagné, les Officiers & les soldats qui étoient sous ses ordres agissoient avec cette confiance, qui est presque toujours le gage certain de la victoire. Il fut donc décidé qu'on attaqueroit les lignes, & l'on se remit entièrement à Marlborough sur les moyens d'exécution. 1705. *Ottieri. Lamberty.*

VI. Les Généraux des deux Couronnes se préparent à bien défendre ces lignes.

Quelque nombreuse que fût l'armée des deux Couronnes, les lignes avoient tant d'étendue qu'il étoit impossible de les défendre avec des forces égales dans toutes leurs parties. Elles commençoient vers l'Abbaye de la

Marche-aux-Dames, ſur la rive gau-
1705. che de la Meuſe; alloient traverſer la Mehaigne; gagnoient la petite Ghete qu'elles traverſoient auſſi; ſuivoient cette rivière juſqu'à Lœwe, & le reſte de la Ghete ſervoit de lignes juſqu'à Dieſt. Outre ces lignes, qui par leurs différents détours occupoient un eſpace de plus de douze lieues, l'armée Françoiſe avoit encore à défendre les bords du Demer & de la Dyle depuis Dieſt juſqu'à l'endroit où ces rivières réunies ſe jettent dans l'Eſcaut, ce qui fait un eſpace d'environ dix lieues, enſorte qu'on avoit plus de vingt lieues de lignes ou de rivières à garantir contre les attaques & les ſurpriſes d'un ennemi également fin & entreprenant. L'Electeur de Bavière & M. de Villeroi marquoient autant d'activité pour bien defendre tous ces retranchements, & le Maréchal fut neuf jours entiers ſans quitter ſes habits, pour être toujours en état de ſe porter où il ſeroit néceſſaire. Il avoit établi ſon quartier général à Meldorp; l'infanterie partagée en un grand nombre de petits corps étoit diſtribuée dans les lignes, & la cavalerie, qui occupoit les derrières, fai-

it des mouvements continuels pour jetter du côté où les ennemis paroient vouloir pénétrer. 1705.

VII. Ruse du Duc de Marlborough. Ses troupes forcent les lignes.

Le Général Anglois, qui vouloit ttirer la plus grande partie des forès des deux Couronnes dans un enroit éloigné de celui où il avoit réolu de former sa véritable attaque, it passer la Mehaigne le 17 de Juillet ux troupes du Général Auverkerk, omme s'il eût eu dessein de forcer les ignes entre la Meuse & cette rivière. In même temps il fit marcher une artie de ses propres troupes vis-à-vis e Jandrin, entre la Mehaigne & la Chete, où les lignes paroissoient les lus foibles, ce qui fit croire aux Généraux des deux Couronnes que tous es efforts des ennemis alloient être e ce côté; mais ces mouvements 'étoient qu'une feinte. Le soir du 17 e Comte de Noyelles, à la tête de ingt bataillons, se mit en marche pour agner le pont de Wange, que les rançois auroient dû démolir, & où ls s'étoient contentés de mettre une arrière avec quarante hommes de arde. Ce détachement fut suivi de oute l'armée du Milord, qui partit ussi-tôt après la retraite battue, &

1705. le Général Auverkerk repassa en diligence la Mehaigne, précédé par le Baron de Hompech avec douze escadrons, dont chaque cavalier portoit une botte de fourrage pour s'en servir à combler les lignes. La nuit étoit des plus obscures, & si elle servoit à couvrir la marche des Alliés, elle pouvoit aussi les égarer; ce qui arriva réellement, & les empêcha d'arriver avant le jour, comme ils l'avoient projetté. A quatre heures du matin ils se trouvèrent environ à mille pas des bords de la Mehaigne, & le Comte de Noyelles ayant détaché deux Lieutenants avec soixante grenadiers, ils rompirent sans peine à coups de hache la barrière du pont; mirent en fuite les quarante hommes qui le gardoient, traversèrent la rivière, & s'emparèrent du village d'Heilissem au-delà des lignes. Ils furent bientôt suivis d'autres détachements de grenadiers & de hussards, qui se répandirent de toutes parts dans les marais dont ce canton est rempli. Le Comte de Noyelles fit hâter le passage de ses bataillons, en fit entrer cinq dans un chemin creux au-delà des lignes, & en mit six autres dans un village voisin. Le Général

Schut

Schut ne rencontra pas plus d'obstacle à Noor-Espen, où il fit passer les dix bataillons & les douze escadrons qu'il avoit amenés du siège de Huy, & le Duc de Marlborough, qui suivoit de près avec sa cavalerie eut le temps de a ranger au-delà des lignes où elle attendit les François, ce Général jugeant bien qu'ils ne tarderoient pas à faire leurs efforts pour reprendre ce poste. 1705. San-Vitali. Ottieri. Quincy.

VIII. La cavalerie de l'Electeur de Bavière est mise en déroute. Belle manœuvre de M. de Caraman.

Aussi-tôt que l'Electeur de Bavière apprit que le Général Auverkerk repassoit la Mehaigne, il fit prendre les armes à toutes ses troupes, & donna ordre à la cavalerie d'être prête à monter à cheval. On fit avertir en même-temps tous les Officiers qui avoient leurs postes dans les lignes, de se tenir sur leurs gardes pour ne pas être surpris; mais on ne pouvoit penser que les ennemis feroient leur attaque dans un endroit aussi éloigné de celui où ils s'étoient d'abord possés. M. de Villeroi envoya trois régiments de Dragons pour renforcer M. de Roquelaure, & l'on demeura de toutes parts sur le qui-vive jusqu'au lendemain qu'on apprit ce qui s'étoit passé au pont de Wange. L'Electeur monta à cheval à l'instant même, en-

voya ordre à M. de Caraman, au Ma
1705. quis d'Antin & au Prince de Birke
feld de le fuivre en toute diligence av
vingt & un bataillons qu'ils comma
doient du côté de Non Jouë, & lu
même à la tête de vingt-fept efcadro
de cavalerie, de carabiniers, de gren
diers à cheval & de cuiraffiers, couru
fans perdre un moment, aux ennemi
Il trouva une première ligne de le
cavalerie déja formée, & une aut
qui fe formoit derrière, pendant q
le refte paffoit à toutes brides fur
pont de Wange à la faveur de le
infanterie, qui commença un feu ro
lant fur les efcadrons de l'Electeur. I
de Caraman arriva prefque en mên
temps avec fon corps d'infanteri
qu'il commença à mettre en batai
derrière la cavalerie du Prince; ma
le Général Hompech tomba tout-
coup fur cette cavalerie, & la ro
pit aifément par la fupériorité
nombre. Elle fe rallia devant l'infa
terie Françoife; fut attaquée de no
veau par le Général ennemi, qui
mit totalement en déroute, & l
vingt & un bataillons de M. de C
raman fe trouvèrent feuls, enviro
nés de quatre-vingt efcadrons enn

mis, & exposés à tout le feu de leur infanterie qui couvroit le revers des lignes ainsi que tous les environs. Le Commandant François, dont l'expérience égaloit la valeur, fit sur le champ une évolution qui disposa ce corps de troupes en un seul bataillon quarré; se mit à la tête, & les conduisit avec la plus grande intrépidité jusqu'au défilé de Nondouë, sans que les ennemis les pussent entourer, tenant toujours la cavalerie éloignée par le feu continuel qu'ils firent dans cette belle retraite. Les gardes Françoises & Suisses de la Maison du Roi alloient repasser le même défilé, quand le corps de M. de Caraman y arriva; l'Electeur leur fit faire halte pour favoriser la retraite, & toute l'infanterie passa ensuite au-delà du défilé abandonnant entiérement les lignes aux ennemis.

1705.

*San-Vitali.*

IX. Réflexion sur la perte des lignes.

Nous remarquerons d'après M. de Feuquières, combien ces fatales lignes furent pernicieuses aux François, & nous observerons avec ce judicieux Auteur que toutes celles qui ont une si grande étendue, occasionnent presque toujours la perte des armées chargées de les défendre. M. de Villars avoit évité l'inconvénient de

celles de Weissembourg en les ab
1705. donnant à propos; & si le Géné
qui commandoit dans le Brabant,
eût fait de même, au lieu de sépa
son armée par pelotons, il auroit
prendre une position avantageu
qui auroit tenu les ennemis en
pect. Au contraire, il ne resta d'
tre ressource que de se jetter aud
de la Dyle pour garantir les vil
de Louvain, Lière, Malines & A
vers qui seroient demeuré expos
aux attaques des ennemis sans la b
manœuvre de M. de Caraman,
empêcha que toute l'armée ne
battue en détail. Les François &
Bavarois rejettèrent les uns sur
autres le malheur de cette journ
comme il arrive ordinairement d
les armées composées de deux natio
mais il paroît que les reproches q
se firent étoient également injust
chacun se comporta aussi bien
les circonstances pouvoient le p
mettre, & l'on ne dût s'en pren
qu'à la trop grande étendue des
*Feuquière.* gnes qu'il étoit impossible de gar
avec des forces égales dans to
leurs parties.

Les deux Généraux ne furent p

ibattus par ces revers; ils rassemblé-
ent toute la cavalerie & les dragons 1705.
qui n'avoient pas eu de part à l'affaire
du pont de Wange, & se servirent
de ces troupes pour couvrir le défilé
que toute l'infanterie passa sans que
les ennemis osassent la suivre. Toute
l'armée traversa la grande Ghete à
Judoigne; en forçant de marche,
l'avant-garde fut à huit heures du
soir sous le canon de Louvain, &
on ne donna aucun repos aux trou-
pes jusqu'à ce qu'elles eussent mis
cette rivière entre elles & les enne-
mis. Le lendemain 18 à onze heures
du matin tout étoit déja passé & les
ponts rompus, ce qui marque au
moins une grande activité pour évi-
ter un ennemi qu'on étoit en état de
combattre presque à forces égales, si
les ordres supérieurs n'eussent empê-
ché de profiter de l'ardeur que fai-
soient également paroître les Officiers
& les soldats de l'armée des deux
Couronnes.

X. L'armée des deux Couronnes se retire sous Louvain.

Les ennemis firent dans cette jour-
née environ quinze cents prisonniers,
dont les plus remarquables furent le
Marquis d'Alegre & le Comte de
Horn, trois Brigadiers, cinq Colo-

XI. Disposition des Généraux pour la défense du pays.

nels & soixante & dix autres Offi-
1705. ciers, particulièrement de l'armée de l'Electeur. Le nombre des morts fut peu considérable, & à peu près égal de part & d'autre; M. de Roquelaure & M. de Biron eurent chacun un cheval tué sous eux. Les Alliés prirent dix-huit pièces de canon, neuf étendards, quatre drapeaux & une paire de timbales. Les François établirent leur camp au-delà de la Dyle, la droite à Neer-Ysche appuyée au bois de Soignies, où l'on fit de grands abattis, le front couvert par la Dyle, & la gauche appuyée à Louvain. La garde du bois de Soignies fut confiée au Colonel Pasteur, avec un corps d'infanterie & de dragons; le Marquis de Grimaldi avec cinq mille hommes d'infanterie & douze cents de cavalerie, se chargea de défendre le chemin opposé entre Nivelles & Bruxelles, & les Comtes de Gacé & de la Mothe prirent leurs postes entre Louvain & le Demer pour en défendre l'accès aux ennemis. L'Electeur retira deux bataillons qu'il avoit à Dieft, & les troupes se reposèrent pendant quelques jours en attendant le parti que prendroient les

Alliés, qui célébrèrent cette surprise de lignes comme s'ils eussent remporté une victoire complette sur l'armée des deux Couronnes. Ils s'emparèrent sans résistance des villes de Diest & d'Arcot, dont on avoit retiré les troupes, ces places n'étant pas assez importantes pour y sacrifier des garnisons qui n'auroient pu y tenir long-temps. On avoit laissé dans Tillemont un bataillon, qui fut fait prisonnier de guerre.

1705.

*Quincy.*

XII. On répand des bruits désavantageux au Duc de Marlborough.

Les ennemis s'étant ainsi rendus maîtres des lignes, les comblèrent sans perdre de temps, & en détruisirent toutes les défenses. Milord Marlborough, qui avoit conduit cette entreprise avec tant de succès, eut le chagrin d'apprendre qu'on répandoit de toutes parts, non seulement dans les lettres particulières, mais même dans les Gazettes & dans les autres écrits publics, des bruits désavantageux à sa réputation. On l'accusoit avec autant d'aigreur que d'injustice, d'avoir manqué à couper le chemin aux troupes des deux Couronnes, & de leur avoir laissé gagner le camp du Park, d'où l'on prétendoit qu'il lui auroit été facile de les écarter. Il

eſt vrai que quelques Officiers
1705. raux, particulièrement Slangem
avoient propoſé, auſſi-tôt apı
paſſage des lignes, de ſe porter
Louvain, & de s'emparer de ce
pour empêcher le paſſage de la
aux François; mais cet avis avc
rejetté preſque unanimement, ı
que l'infanterie des Alliés ayar
une marche forcée pour gagn
pont de Wange, étoit trop faı
pour en entreprendre une noı
au riſque d'être attaquée en rou
les François, qui euſſent facil
mis en déroute des troupes déja
ſées. Les Alliés attendirent doı
lendemain à ſe remettre en m
pour s'approcher de Louvain,
l'eſpérance ou de joindre l'armé
deux Couronnes avant qu'elle e
talement paſſé la Dyle, ou de ı
le paſſage de cette rivière. Ils
vèrent que cette armée s'y étoi
retranchée, comme nous venoı
le dire, l'Electeur ayant cho
camp dont il connoiſſoit toute la
pour s'y être déja retiré en 1693
le Roi Guillaume après la batai
Nervinde, dans le temps où il
*San-Vitali.* battoit pour les intérêts de la M
d'Autriche.

Le Général Anglois n'ayant pu empêcher la retraite de l'armée des deux Couronnes, ni entourer le corps de M. de Caraman, résolut de faire de nouveaux efforts, & de profiter de l'abattement où il supposoit les troupes de ses rivaux, pour entreprendre de les forcer dans le camp où elles étoient si bien retranchées. Il se fit informer exactement par les paysans & par les espions, des passages les plus faciles ; & le soir du 29 Juillet, il fit avancer trois détachements, avec lesquels il espéroit traverser les rivières & se mettre à portée d'attaquer cette armée avec succès. Le premier étoit composé de neuf mille hommes d'infanterie & de deux mille de cavalerie, commandés par le Général Heukelom, & précédés d'un grand nombre de pionniers pour applanir les chemins. Le premier détachement avoit ordre de passer la Dyle à Neer-Ysche ; chaque cavalier portoit une botte de paille pour servir à combler les fossés, & il étoit expressément défendu à toutes les troupes de faire aucun feu durant cette nuit. Le second détachement commandé par le Prince de Wirtemberg devoit tenter

1705.

XIII. Ses troupes sont repoussées au passage de la Dyle.

le paſſage à Saint-Joris-Wert; & le
1705. troiſiéme, aux ordres du Comte d'Oxenſtern devoit traverſer la rivière à Corbec. Chacun de ces détachements étoit accompagné de pontons & d'un nombre ſuffiſant de pièces de canon, & Milord Marlborough les ſuivoit avec le reſte de l'armée. Au point-du-jour ils arrivèrent ſur les bords de la Dyle; on éleva quarante pièces de canon en batterie, ſur une hauteur; on travailla en toute diligence à conſtruire des ponts, & le Général Heukelom ne rencontrant aucun obſtacle, traverſa la rivière avec onze bataillons, trois mille grenadiers & mille dragons qui s'emparèrent de deux villages, dont les haies & les jardins furent garnis de leurs troupes. Elles n'y reſtèrent pas long-temps en repos; l'Electeur de Bavière, inſtruit de leur paſſage, ſe mit auſſi-tôt en marche pour arrêter leurs progrès. Son avant-garde, compoſée de ſix cents dragons, attaqua les ennemis avec la plus grande vivacité; mais la ſupériorité du nombre l'emporta, & le Général Heukelom demeura maître des villages juſqu'à l'arrivée des troupes deſtinées à ſoutenir

s dragons. Elles réussirent à en chas-
r les Alliés; & douze pièces de 1705.
non qu'on établit sur le bord de la
vière ayant éclairci les rangs de ceux
ui étoient demeurés sur le rivage op-
sé; l'Electeur, à la tête de ses trou-
s força les premiers à la repasser
écipitamment avec une perte assez
nsidérable. Le Prince de Wirtem-
rg ne fut pas plus heureux; il trouva
s bords de la Dyle couverts de batail-
ns des deux Couronnes, qui lui en
pêchèrent totalement le passage, la
versèrent eux-mêmes, & poursuivi-
nt ses troupes sur le bord où elles
oient pris leur poste, ce qui le força
abandonner cette entreprise. On a
étendu qu'elle auroit pu réussir si
s Anglois se fussent avancés assez di-
gemment pour soutenir les bataillons
u Général Heukelom; mais que
arlborough avoit été trompé par le
pport infidéle de quelques Officiers
énéraux jaloux de sa gloire, qui lui
oient exagéré les forces que l'Electeur
nduisoit contre ce Général, ce qui
voit engagé à le rappeller & à donner
u contre-ordre au Comte d'Oxens-
rn. Quoiqu'il en soit, il paroît qu'il
oit très mécontent des oppositions

1705. continuelles qu'il rencontroit, puisqu'après avoir fait retirer son armée du côté de Tillemont, il envoya encore une fois le Général Hompech à la Haye, porter de nouvelles plaintes aux Etats Généraux, & demander des ordres, en conséquence desquels il pût agir sans opposition, comme il le jugeroit le plus avantageux pour la cause commune.

*San-Vitali. Ottieri.*

XIV. Il réussit à traverser cette rivière.

La réponse des Etats Généraux fut conforme aux desirs du Milord, & il résolut de former une nouvelle entreprise sans prendre l'avis du Conseil-de-guerre. Il fit prendre des vivres pour plusieurs jours à ses troupes, leur fit suivre, en remontant, les bords de la rivière qu'il avoit dessein de traverser, jusque vers l'endroit où les eaux partagées en plusieurs branches, présentent un passage plus facile; & un détachement traversa la Dyle à Corbais & à Saint-Martin, pendant qu'un autre plus considérable en faisoit de même au-dessus de Génap. Il passa ensuite la Llana; alla camper le 16 d'Août la droite à Hulpen, & la gauche à Braine-l'Alleu, ce qui lui donnoit l'accès du bois de Soignies, & le mettoit à portée de

gagner le grand chemin de Hall à Bruxelles, qui passe entre ce bois & la rivière de Senne. L'Electeur de Bavière pour prévenir les desseins du Duc & lui empêcher le passage de la petite rivière d'Ysche, quitta son camp sous Louvain & alla prendre poste sur les bords de cette rivière, la droite appuyée au bois de Soignies près du village de Neer-Ysche. Le même jour le Général Anglois détacha son frère le Général Churchil avec dix mille hommes d'infanterie & deux mille de cavalerie pour s'emparer du poste de Vaterloo, gardé par le Colonel Pasteur. Ce brave Officier n'avoit que cinq cents hommes d'infanterie & son régiment de dragons, ce qui lui fit craindre d'être enveloppé, & l'obligea de se retirer en bon ordre à une demi-lieue plus avant dans le bois, où il fut soutenu par le Marquis de Grimaldi, qui y commandoit dix bataillons & douze escadrons. Les ennemis ne demeurèrent pas long-temps à Vaterloo, & le Colonel y reprit son poste dès le lendemain.

1705.

San-Vitali.

Toute l'armée des Alliés s'étant rassemblée entre la Llana & l'Ysche, le Général se disposoit à attaquer celle

XV. Le Conseil de guerre s'oppose aux

des deux Couronnes; mais les T
1705. tés des Etats Généraux refusère
projets du Général Anglois. solument d'y consentir, à moin
le projet ne fût présenté au Co
de-guerre pour avoir les avis de
néraux de la République. Le
irrité de cet obstacle, répondit
vivacité que le temps étoit trop
cieux pour le perdre en contest
comme il étoit arrivé dans to
Conseils qu'on avoit tenus, &
le plus court délai donneroit la
lité aux troupes des deux Cour
de se fortifier de plus en plus e
vant, comme elles le faisoien
bons retranchements & en cr
de profondes tranchées. Il
qu'on devoit avoir la plus grand
fiance en l'infanterie des Allié
étoit plus nombreuse & plus ag
que celle des deux Couronnes,
posée en grande partie de sold
nouvelles levées, & déja déco
par la perte des lignes. Tout
raisons ne furent pas écouté
Marlborough fut obligé de s'e
porter au Conseil-de-guerre. So
jet fut approuvé par le Con
Noyelles & par le Général A
kerk qui connoissoient toute

due des talents du Duc, & qui mettoient leur gloire à le seconder. Le 1705.
Général Slangenbourg au contraire, excité par la jalousie qu'il avoit conçue contre ce Seigneur, fit agir la cabale qui lui étoit dévouée, pour s'opposer à une entreprise qui pouvoit combler la gloire d'un rival qu'il détestoit. Ce Général & ses partisans parlèrent dans le Conseil avec la plus grande force contre le projet du Milord, & l'on ne peut disconvenir que leurs objections ne fussent assez plausibles; mais il faut remarquer aussi que le projet le mieux combiné présente toujours quelque côté foible par où il est facile de l'attaquer, surtout quand il est formé par un chef aussi entreprenant que l'étoit Milord Marlborough. Ils représentèrent qu'on seroit obligé d'attaquer les troupes des deux Couronnes par quatre endroits différents, ce qui engageroit nécessairement une bataille générale contre une armée dont on connoissoit la bravoure & l'activité; qu'elle étoit environnée de marais, où l'on ne pouvoit aborder que par des chemins très étroits & presque également impraticables à l'infanterie, qui ne pou-

voit y avoir le pied ferme, & à la
1705. lerie qui se trouvoit trop resserrée
y faire les évolutions nécessaires;
que si l'entreprise n'avoit pas un
reux succès on ne trouveroit da
voisinage aucune place amie
faciliter la retraite des troupes &
y transporter les blessés. Les Dé
des Etats Généraux, peu expérin
dans les affaires militaires, & nai
lement timides, parurent frappé
ces raisons, & le Général A
fut obligé de céder à la pluralit
voix, malgré son éloquence nat
& malgré les efforts des Officier
néraux qui lui étoient attachés
caractère étoit trop impétueux
souffrir aisément la contradictio
dans les premiers mouvements d
indignation, il écrivit aux Etat
néraux une lettre très vive, re
de plaintes les plus amères c
leurs Députés, qui, disoit-il
avoient fait perdre l'occasion de
ser l'armée des deux Couronnes à
trémité. Leurs Hautes-Puissances
loient ménager le Duc, tant à
de son mérite personnel que
que la grande alliance avoit le
grand besoin d'être soutenue p

Reine d'Angleterre qui aimoit beaucoup ce Seigneur, & n'agissoit que par ses conseils. On fit une espèce de réprimande aux Députés ; on en nomma d'autres pour l'année suivante, & il fut décidé que Slangenbourg n'auroit plus de commandement dans les armées aux ordres du Milord.

1705.

*Ottieri.*
*San-Vitali.*

XVI.
Prise de Lœve par les Alliés.

Le Général Anglois, voyant qu'il ne lui étoit pas possible de concilier les esprits, renonça pour le reste de cette campagne à former aucune entreprise considérable. Il retourna à Tillemont, qu'il fit démanteler, pour ne pas être obligé d'y entretenir une garnison; occupa ses troupes à détruire entiérement les lignes dont il s'étoit emparé, & en même temps donna ordre au Lieutenant Général Dedem de faire le siège de Lœve, petite place ur la Ghète, que sa situation au mi- ieu des Marais rendoit assez impor- nte. Les maisons n'étant couvertes e de paille, l'Electeur de Bavière oit donné ordre au Gouverneur de la pas exposer à être consumée r le feu, & il se rendit aussi-tôt 'il vit les batteries dressées, quoi- 'il fût en état de se défendre pen- nt quelque temps.

*Quincy.*

1705. Les pluies continuelles qui
rent dans le cours du mois d
XVII. tembre empêchèrent qu'on fit d
Fin de la campagne de Flandre. mouvements que ceux qui étoi
cessaires pour les fourrages. Q
les deux armées continuassent
voisines l'une de l'autre, leur i
laissa le temps au Général Ang
faire un voyage à la Haye,
reçut toute la satisfaction qu'il
voit desirer. De retour au ca
voulut changer de position, &
quelque échec par la vigilance de
teur de Bavière, qui attaqua l
riére-garde & lui tua enviro
quante hommes. Les troupes de
Couronnes s'emparèrent ensu
bourg d'Hérentals, que les e
abandonnèrent précipitamment,
l'on prit onze cents chevaux,
trait que de selle, avec une
quantité de bagage. Les Alli
vengèrent bientôt par la prise d
Uliet; la garnison de cette ville
à la droite de l'Escaut incomm
beaucoup les habitants de la Zé
& les Etats de cette province fa
de vives instances auprès du C
pour qu'il en formât le siège.
chargea le Comte de Noyelle

'en rendit maitre en trois jours ; obli-
;ea la garnifon de fe rendre prifon- 1705.
nière de guerre, & fit fauter les for-
ifications de la place. L'armée des
Alliés s'étoit avancée jufqu'à Weft-
vefel & Klampthout à quelques lieues
le San-Uliet pour en couvrir le fiège,
ce qui les avoit écartés des bords du
Démer. L'Electeur de Bavière profita
de leur éloignement pour reprendre
Dieft, où M. de Simiane fe rendit
maître l'épée à la main d'un ouvrage
qui couvroit une des portes; & M.
d'Artagnan qui étoit chargé en chef
de l'expédition, emporta la place le 25
après un combat très meurtrier. On
y fit prifonniers quinze cents cinquante
deux foldats & cent foixante & quinze
Officiers, ce qui fut fuivi de la red-
dition d'Halen, où l'on prit auffi deux
cents hommes; mais la faifon deve-
nant trop fâcheufe pour tenir plus
long-temps la campagne, on mit les
troupes de part & d'autre en quar- Quincy.
tier d'hiver.

XVIII. Le Duc de Marlborough retourne en Angleterre.

Le Duc de Marlborough, dont la
Reine-Anne connoiffoit les talents
pour la négociation, fut chargé par
cette Princeffe de fe rendre à la Cour
de Vienne, où il remplit diverfes

1705. commiſſions auprès du nouvel Empereur, qui avoit conçu la plus haute eſtime pour ce Seigneur. Il fit enſuite un voyage à la Cour d'Hannover, eut une entrevue avec l'Electeur Palatin & avec celui de Treves; repaſſa par la Hollande & retourna en Angleterre. La Reine lui fit l'accueil le plus favorable, & la Chambre des Communes lui envoya une députation pour le remercier des ſervices qu'il avoit rendus à la Couronne & à la nation Britannique. Il n'en fut pas de même de la Chambre des Pairs, où il s'étoit formé un parti très acharné contre ce Seigneur. On prétendit que dans la campagne de 1705 les événements avoient été mêlés de bien & de mal, & l'on jugea qu'il n'y avoit pas lieu à une députation. Ce fut la première diſgrace que ce Milord éprouva dans ſa patrie, & elles ne firent qu'augmenter par la ſuite juſqu'au temps où la hauteur de ſa femme lui fit perdre entièrement la confiance & l'amitié de ſa Souveraine.

*Ottieri. Lamberty.*

XIX. Les Alliés entrent dans les lignes de Waës.

La priſe des lignes du Brabant ne fut pas le ſeul avantage que remportèrent les Alliés en Flandre dans le cours de cette campagne. Le Comte

la Mothe étoit chargé avec un
mp volant de la garde des lignes du 1705.
iys de Waës, & de celles qui étoient
ifines d'Anvers. Le Baron de Spaar,
ii commandoit un corps de dix à
ouze mille hommes des Alliés, s'em-
ira entre Gand & Bruges de quel-
ues redoutes qui en faisoient la prin-
ipale défense; encloua le canon, &
iina une partie de ces lignes que les
rançois avoient été forcés d'aban-
onner faute de forces suffisantes pour
es défendre; mais le Comte de la
Aothe ayant reçu du secours de
'Electeur de Bavière, se mit en mar-
he dans le dessein de couper la re-
raite au Baron qui repassa en dili-
gence le canal, & regagna Middel-
bourg.

XX. L'Electrice de Bavière veut aller joindre son mari à Bruxelles.

Avant de terminer le récit des évé-
nements de l'année 1705, nous allons
reprendre quelques faits que nous
n'avons pu rapporter dans l'ordre
chronologique pour ne pas interrom-
pre le fil de l'histoire. Nous commen-
cerons par la Bavière, où l'Electrice
Cunegonde Sobieski avoit toujours
paru beaucoup plus attachée aux in-
térêts de la Maison d'Autriche qu'à
ceux que son mari avoit embrassés.

Malgré cette partialité, l'Emp
1705. Léopold avoit exigé qu'elle s'
geât par un des articles du trai
Landau, à ne pouvoir sortir d
Etats sans une permiſſion par éc
Sa Majeſté Impériale. Cette reſtr
déplut beaucoup à l'Electrice, qui
deſſein de ſuivre ſon mari à Brux
ſoit par des raiſons de politique co
quelques-uns l'ont prétendu, ſo
un mouvement de jalouſie contr
dame de cette ville, ſi nous en cro
le Marquis Ottieri. Quoi qu'il en
elle y envoya le Père Smaker, Jé
qui étoit ſon confeſſeur, pour
nir de l'Electeur la permiſſion d
rendre auprès de lui, ſous pré
du deſir ardent qu'elle avoit d
conſoler avec lui de toutes les p
qu'elle avoit éprouvées. Elle de
doit auſſi la permiſſion de faire
la Reine de Pologne, ſa mère
Rome où elle vivoit dans la ret
à Munich pour gouverner la Ba
en ſon abſence. Telles étoien
inſtructions publiques de Sma
mais on prétend qu'il en avo
ſecrètes pour preſſer l'Electeur
détacher des intérêts de la Franc
de reprendre le parti de la M

Autriche. Quoique Maximilien fût ès ferme dans ses sentiments, le 1705.
liniſtère François voulut lui ôter ıſqu'à la tentation de céder aux inſtances de ſa femme. On prit la réſolution de lui donner toujours un laréchal de France, ſous prétexte e commander ſous ſes ordres; mais vec des inſtructions particulières pour eiller ſur toutes ſes actions. Cette récaution étoit ſuperflue, & l'Electeur erſiſta toujours dans ſon attachement la Maiſon de Bourbon Il répondit ſa femme que l'intérêt de ſes Etats emandoit qu'elle ne quittât pas la avière ; mais cette Princeſſe ſuivit ı première réſolution, & pria la eine ſa mère de partir inceſſamment e Rome pour ſe rendre en toute digence à Munich.

XXI. Elle paſſe en Italie.

La Reine demeura quelque temps en ıſpens ; mais entraînée par l'amitié u'elle portoit à ſa fille, par ſa tendreſſe our les enfants de Son Alteſſe Electoale, & encore plus par l'ambition de ouverner, qui étoit ſa paſſion dominante, elle ſe détermina à entreprenre le voyage. Elle en communiqua : projet au Pape Clément XI. qui : combattit fortement, & lui con-

1705. feilla de ne prendre aucun pari
qu'à ce qu'elle fût instruite des
timents de l'Electeur. La Rein
gnit de déférer au conseil de Sa
teté; elle continua cependant à
les préparatifs de son voyage;
elle les couvrit du prétexte de
en Stirie pour négocier la liber
ses enfants, que le Roi Augus
noit prisonniers. Aussi-tôt qu'el
pris cette résolution, elle fit
avec sa réponse le camerier q
avoit envoyé la Princesse sa
mais le Comte de Lamberg, A
sadeur de l'Empereur à Rome,
pénétré le véritable objet du v
de la Reine, & il dépêcha au
missaire Impérial à Trente, un
courier, qui par sa diligence deva
Camerier. On donna aussi-tôt d
dres secrets, & le courier de la
fut arrêté dans le voisinage de
ville par une troupe de gens d
sés & masqués comme s'ils eusse
des voleurs. Pour mieux écarte
soupçon, ils dépouillèrent entièr
le Camerier, & le laissèrent en
mise, ce qui pouvoit faire juge
la perte des lettres dont il étoi
teur, étoit un effet du hazard
h

homme ſe pourvut d'un habit de payſan, pourſuivit ſon voyage, & rendit 170
compte à l'Electrice du malheur qui lui étoit arrivé. Il ne pouvoit lui donner aucune nouvelle poſitive de l'objet de ſa miſſion, & il lui dit ſeulement que la Reine ſe diſpoſoit à partir pour la Stirie : Cunegonde jugea avec raiſon que cette Princeſſe répondoit à ſes deſirs ; & dans l'impatience de la prévenir, elle demanda les paſſeports néceſſaires pour ſortir de ſes Etats. Le Comte de Cronsfeld, Adminiſtrateur de la Bavière pour Sa Majeſté Impériale, ne fit pas de difficulté de lui donner le ſien ; mais il en falloit un autre de l'Empereur en perſonne, & la Cour de Vienne eut la politique de ne le point envoyer ſigné du Monarque. L'Electrice le crut ou feignit de le croire ſuffiſant ; ſe mit en route avec le Père Smaker, & gagna en diligence la Ville de Padoue, où elle trouva la Reine ſa mère, qui s'y étoit rendue de Rome. Les deux Princeſſes marquèrent d'abord la plus grande joie de ſe trouver enſemble ; mais auſſitôt que la Reine ſut que ſa fille agiſſoit ſans le conſentement de l'Electeur, elle en marqua ſon mécontentement au Jé-

suite. Ce Père, qui s'étoit rendu maît
1705. de l'esprit de l'Electrice, essaya inutil
ment de calmer la Reine, en l'assuran
contre la certitude qu'il avoit du co
traire, que Maximilien ne tarderoit p
à envoyer son consentement. La Rein
qui s'étoit attendue à gouverner se
le la Bavière en l'absence de son gend
& de sa fille, jugea qu'elle alloit un
quement être chargée du gouvern
ment de leurs enfants, & son ambitio
n'étant pas satisfaite de cet emploi, el
refusa de continuer son voyage. l
froideur se mit entre les deux Prince
ses, & elle augmenta bien-tôt par l
difficultés qui survinrent sur le cérém
nial, tant à Padoue qu'à Venise,
elles étoient ensemble: enfin, la Rei
retourna très mécontente à Rome,
l'Electrice reprit la route de la Bavièr

XXII. On lui refuse la permission de rentrer dans ses Etats : la Régence lui est ôtée : ses enfants sont emprisonnés.

Son Altesse Electorale poursuivoit
route, en dissimulant le chagrin que l
avoit causé cette démarche précipit
mais elle en reçut un nouveau enco
plus amer à Ponteba, Village qui sép
re la seigneurie de Venise de la Car
thie. On lui signifia en ce lieu un ord
de l'Empereur, qui lui interdisoit
passage sur les terres Impériales :
fut en vain qu'elle montra ses pass

ports : ils furent jugés insuffisants, & quoiqu'elle fit agir tous ses amis à la Cour de Vienne & auprès du Prince Eugène, elle ne put obtenir la révocation de cet ordre rigoureux. Le Ministère Allemand fonda son refus sur deux raisons, ou plutôt sur deux prétextes. L'un étoit le défaut de passe-port, quoique celui qu'elle présentoit fût signé au nom de l'Empereur par le Comte de Cronsfeld ; mais on appuya sur les lettres qu'on avoit surprises, qui prouvoient que le dessein de l'Electrice étoit de joindre son mari en Flandre, ce qu'elle ne pouvoit faire, aux termes du traité, sans le consentement par écrit de Sa Majesté Impériale. L'autre prétexte fut celui d'une conjuration, qu'on dit tramée en Bavière pour en chasser les Impériaux. Quelque frivole qu'il fut, puisqu'on prétend qu'il n'avoit d'autre fondement que le vain récit de quelques faits inventés par le Gazetier de Hollande, on s'en servit pour entamer une procédure criminelle contre l'Electrice. Au défaut de preuves, on jugea sur des soupçons : elle fut déclarée déchue de la Régence de Munich, & les Ministres de l'Empereur s'en emparèrent aussi-tôt après ce jugement. 1705.

Le Général Cronsfeld mit des troupes
1705. Impériales dans les principales Villes de l'Electorat, & en conduisit un corps à Munich. Les habitants refusèrent de les recevoir; mais ils y furent forcés par la crainte du bombardement, dont les menaça Cronsfeld. On désarma ensuite non-seulement le peuple de la Bavière, mais même les Gentilshommes, auxquels on ne laissa qu'une arquebuse & deux pistolets à chacun. Non content de ces actes de despotisme, le Ministère Impérial y mit le comble, en faisant arrêter les enfants de l'Electeur. Ils furent conduits prisonniers d'abord à Clanfust & ensuite à Gratz, capitale de la Stirie, à l'exception du plus jeune, qui n'avoit que quelque mois, & qu'on laissa à Munich. Un des Princes & une des Princesses moururent peu de temps après dans la captivité, & les ennemis de la Maison d'Autriche publièrent que c'étoit les suites du traitement rigoureux qu'on leur avoit fait souffrir, ce que nous sommes très éloignés d'affirmer: les autres restèrent prisonniers jusqu'à la paix de Bade, qui rétablit l'Electeur dans ses Etats. L'Empereur parut mécontent de la conduite trop dure de ses Ministres: il prétendit qu'ils avoient

agi au-delà de ses ordres : mais les Princes n'en demeurèrent pas moins prisonniers ; & dans la crainte que la prétendue conjuration ne fût suivie d'un soulèvement général, il fit démanteler les principales places du pays, dont le canon fut transporté dans les armées Impériales.

1705.

*Ottieri.*

XXIII. Soulévement des Bavarois. Il est réprimé.

Il seroit difficile de décider si les peuples étoient réellement disposés à se soulever contre le nouveau gouvernement ; mais les véxations des Commissaires de l'Empereur les jettèrent bien-tôt dans un désespoir qui les conduisit à la révolte. Non contents de saisir les biens de la principale noblesse sous les prétextes les plus frivoles, ces Commissaires voulurent forcer les habitants à s'enrôler pour les armées de Sa Majesté Impériale. Le Comte de Levestein fit publier un ordre à tous les hommes depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de trente-cinq, de se trouver le 25 de Septembre aux endroits qui furent indiqués, pour qu'on en choisît douze mille destinés à servir moitié en Italie & moitié en Hongrie. Les Bavarois refusèrent d'obéir ; beaucoup quittèrent le pays : les Impériaux en firent arrêter un grand

1705. nombre qu'on mit en priſon les fers aux pieds, ce qui fit prendre les armes à la plus grande partie des payſans, excités vraiſemblablement par la nobleſſe. Leur nombre monta bien-tôt à vingt mille hommes; & dans le mois de Novembre ils ſe rendirent maîtres de quelques petites places. Les Impériaux pendirent quelques-uns des priſonniers qu'ils firent ſur les mécontents; & ceux-ci par repréſailles en firent de même des Impériaux qui tombèrent entre leurs mains, déclarant que la mort de chacun de leurs compatriotes qu'on feroit ainſi périr contre toutes les règles de la juſtice, feroit vengée par celle de trois des ſujets de l'Empereur. Si les Bavarois euſſent pu être ſoutenus par des troupes réglées, la Maiſon de Bourbon eût repris en peu de temps ſon aſcendant dans cette Province; mais l'éloignement des armées de France ne laiſſant aucune eſpérance aux mécontents, ils furent enfin obligés de mettre bas les armes au commencement de l'année ſuivante, après avoir formé contre Munich une entrepriſe qui ne put réuſſir. Les Impériaux rentrèrent dans les places d'où ils avoient été chaſſés: on trancha la tête à deux Con-

eillers de la Capitale, & ce soulève-
ent ne servit qu'à rendre l'Empereur
lus absolu dans toute la Bavière.

1705.
*Quincy.*

XXIV.
Les Vénitiens proposent de former une ligue avec le Pape.

Les Princes d'Italie, particulièrement
s Vénitiens, avoient d'abord résolu
: garder la neutralité, dans l'espérance
ie la guerre ne seroit pas de longue
irée ; mais ils commencèrent à chan-
r d'avis, aussi-tôt qu'ils furent con-
iincus que le retour de la paix étoit
icore très éloigné. La République,
ii souffroit le plus du voisinage des
oupes étrangères, reprit son ancien
ojet de former une ligue entre les
fférentes Puissances pour écarter ces
oupes de leur pays. Leur intérêt de-
andoit qu'ils fussent étroitement unis
'ec le Pape, & ils lui firent représen-
r le peu de succès qu'ils avoient eu
ins leur premier objet, qui étoit de
ittirer l'amitié des Princes qui pré-
ndoient à la succession de Charles II.
: ajoutèrent que l'Etat de Venise &
:tat Ecclésiastique avoient excessive-
ent souffert, tant du séjour des trou-
s Allemandes que de celui des Fran-
is : que la prudence demandoit
l'on se mît en état de réprimer la
ence de ces étrangers : que Sa Sain-
:é ne pouvoit ignorer le méconten-

1705. tement des Impériaux, depuis ce qui étoit arrivé à Figarolo : qu'ils chercheroient l'occasion de s'en venger tôt ou tard : que leur voisinage de Ferrare les mettoit à portée de s'emparer de quelques-unes des places de l'Etat de l'Eglise, ce qui étoit d'autant plus à craindre qu'ils paroissoient très unis avec le Duc de Modène, qui avoit un grand crédit à la Cour de Vienne : & que toutes ces considérations étoient des motifs suffisants pour déterminer Sa Sainteté à prendre avec la République des mesures qui pussent les garantir efficacement des insultes qu'ils avoient également à craindre.

XXV. Le Pape rejette ce projet.

Quoique ces représentations se fissent au nom de toute la République, il y avoit un grand nombre de Sénateurs qui n'étoient nullement d'avis de rompre avec aucune des Puissances belligérantes. Ces esprits pacifiques jugeoient avec assez de raison que les insultes dont on se plaignoit, quelque fâcheuses qu'elles fussent, causeroient encore moins de dommage à la République qu'une guerre ouverte. On manquoit à Venise d'argent, de troupes & de Commandants : le peu d'exactitude qu'on avoit eu à payer les in-

térêts des ſommes empruntées les années précédentes, ne laiſſoit aucune espérance qu'on pût trouver à faire de nouveaux emprunts. Les troupes auxiliaires, & les Capitaines étrangers qu'on auroit pu prendre à la ſolde de la République, étoient regardés par les plus ſages comme une reſſource très dangereuſe, & l'on réſolut d'attendre la déciſion du Pape avant de prendre aucun parti. Le Pontife, inſtruit de la diverſité d'opinions qui régnoit dans le Sénat de Veniſe, aſſembla une Congrégation de Cardinaux, & leur remit la diſcuſſion de cette affaire. Enfin les motifs qui déterminoient les Membres pacifiques du Sénat, étant les mêmes dans l'Etat Eccléſiaſtique, le ſaint Père ſe détermina, ſuivant l'avis de la Congrégation, à perſiſter dans le ſyſtême qu'il avoit commencé à ſuivre, & à attendre que les événements ramenaſſent la tranquillité, qu'on ne pouvoit eſpérer tant que l'Italie continueroit à être le principal théatre de la guerre entre les deux Maiſons rivales. 1705.

XXVI. Le Cardinal de Janſon eſſaye de gagner le ſaint Père.

Le Cardinal de Janſon, qui réſidoit toujours à Rome, voulut profiter de la crainte que la Cour du Pontife avoit

des Allemands, pour engager Clément
1705. XI à entrer dans une ligue avec le Monarque François. Il lui représenta que l'unique moyen de mettre en sûreté l'Etat Ecclésiastique, étoit que Sa Sainteté se tînt étroitement unie avec Louis XIV, & qu'ils fissent une confédération réciproque contre quiconque seroit ennemi de la France ou du saint Siège. Voyant que cette première tentative étoit infructueuse, il s'en tint à lui proposer de faire sortir les troupes étrangères de l'Italie, & déclara au nom de son Souverain, que si le Pape le désiroit, tous les François quitteroient ce pays, & qu'il n'y resteroit que les Espagnols nécessaires pour garder les Etats du Roi Catholique, comme ils l'avoient fait de tout temps. Enfin le saint-Père refusant encore de consentir à cette proposition, le Cardinal demanda que les troupes du Roi servissent seulement à garder Comachio, Ferrare & Bologne, & il assura Sa Sainteté que le Monarque François n'avoit d'autre objet, en faisant cette proposition, que de prouver son affection & son attachement au Pontife, en qualité de Roi Très Chrétien & de fils aîné de l'Eglise, titres qui l'obli-

geoient d'être le défenseur de Sa Sainteté, dont la gloire & la sûreté étoient exposées par le voisinage des troupes Allemandes. 1705.

XXVII. Réponse du Pape aux instances des François.

Le Pape vouloit ménager tous les esprits : étoit naturellement porté à la paix, & jugeoit que les menaces des Impériaux ne seroient suivies d'aucun effet. Il répondit au Cardinal qu'il aimoit mieux s'exposer à souffrir la violence, que de donner lieu de croire qu'il pensoit désavantageusement d'un Prince de la Maison d'Autriche. Louis XIV voulut faire de nouveaux efforts, & il envoya à Rome l'Abbé de Pompone, l'un des esprits les plus insinuants de son siécle. Ce nouveau Ministre se joignit au Cardinal : proposa de nouveau à Clément XI de former une ligue pour faire sortir toutes les troupes étrangères d'Italie : employa les prières, les instances les plus fortes & les promesses les plus flatteuses, mais le Pape demeura infléxible. L'Abbé, malgré toute son éloquence, n'en put tirer d'autre réponse, sinon qu'il étoit le Père commun de tous les fidèles : qu'il ne devoit rien faire qui pût marquer de la partialité pour aucun des Princes contendants, & qu'il

1705. se renfermeroit dans son devoir, qui l'obligeoit à travailler uniquement au rétablissement de la paix & de l'union entre tous les Princes Chrétiens.

XXVIII. Brouilleries & raccommodement entre les Cours de Rome & de Vienne.

Une partie de ces négociations s'étoient passées vers la fin du règne de l'Empereur Léopold : mais après sa mort la France les reprit de nouveau, après même que l'Abbé de Pompone eût quitté la Cour de Rome. L'Empereur Joseph étoit fortement persuadé que Clément, malgré sa neutralité apparente, inclinoit pour la Maison de Bourbon. Le Comte de Lamberg, Ambassadeur de la Cour de Vienne auprès du Pontife, entretenoit le Monarque dans cette pensée, & l'aigrissoit particulièrement contre le Gouverneur de Rome, qui marquoit, disoit-il, la plus grande partialité contre Sa Majesté Impériale, & contre toute la nation Allemande. Ce soupçon n'étoit pas sans fondement, & ce Seigneur, qui fut depuis Cardinal, profitoit de toutes les occasions qu'il pouvoit rencontrer pour faire sa cour à la Maison de Bourbon & pour mortifier ses rivaux. Il survint alors une affaire qui auroit pu occasionner une rupture entre les Cours de Rome & de Vienne.

ſi la prudence du Pape ne l'eût empê-
ché de porter les choſes à l'extrémité. 1705.
Un Gentilhomme Romain, nommé Cavaletti, s'étoit mis au Service de l'Ambaſſadeur Lamberg, & les Sbirres étant entrés dans la maiſon de ſon père, qui étoit pourſuivi pour dettes, Cavaletti les en fit chaſſer à coups de bâton. Le Gouverneur de Rome irrité de cette inſulte, demanda au Pape un ordre, qui lui fut auſſi-tôt expédié, pour mettre le Gentilhomme en priſon. L'Ambaſſadeur regarda cet ordre comme une violation du droit des gens : en porta des plaintes très vives, & dépêcha un Courier à la Cour de Vienne pour engager le Miniſtère Impérial à le ſoutenir dans cette affaire. Ce fut vers le même temps que les troupes Françoiſes entrèrent dans le Ferrarois, ainſi que nous l'avons rapporté ; & cet évènement, joint à l'empriſonnement de Cavaletti, perſuada l'Empereur que Clément XI étoit totalement déclaré contre la Maiſon d'Autriche. Le Nonce à la Cour de Vienne eſſuya des reproches très amers de Sa Majeſté Impériale, & l'Ambaſſadeur Lamberg eut ordre de partir de Rome ſans prendre congé du Pontife. Le Nonce

fut également obligé de sortir de
1705. Vienne, & tout annonçoit une rupture déclarée entre les deux Cours. La circonstance paroissoit des plus favorables pour faire réussir les desseins de celle de France, aussi fut-ce dans ce temps que Louis XIV envoya l'Abbé de Pompone; mais son voyage, bien loin de remplir l'objet que le Monarque se proposoit, contribua à rétablir l'intelligence entre Rome & Vienne. L'Empereur, effrayé du projet de la France, crut qu'il ne devoit rien négliger pour en empêcher l'effet: il rappella le Nonce & lui donna une audience favorable. Le Pape de son côté, qui vouloit éviter la rupture, fit remettre Cavaletti en liberté, & la
*Ottieri.* bonne intelligence fut rétablie au moins pour quelque temps.

XXIX. Affaires de Hongrie.

En Hongrie les troubles continuoient toujours, & quoiqu'on fût convenu d'une suspension d'armes, pour parvenir à un accommodement, on fit des courses de part & d'autre, & l'on prit quelques petites places, ce qui ne servit qu'à éloigner la paix sans donner aucun avantage considérable à l'un des deux partis. Ragotsky persistoit à demander pour préliminai-

res que l'Empereur le reconnût en qualité de Prince souverain de Transylvanie, ce que Sa Majesté Impériale refusa constamment d'accorder. On lui offrit, au lieu de ce titre, le Comté de Burgau, qu'on promettoit d'ériger en Principauté de l'Empire, pour lui & pour ses descendants; mais le Prince ne voulut pas écouter cette proposition, quoique l'Empereur la lui eût fait faire par la Princesse sa femme. Vers la fin de la campagne, les troupes Impériales défirent quelques Régiments Hongrois qui formoient l'arrière-garde des mécontents; & cet avantage, quoique léger, fut célébré comme une victoire complette.

1705.

XXX. Suite des troubles des Cevennes.

Les fanatiques des Cevennes, toujours excités par les Anglois & les Hollandois, qui leur promettoient de puissants secours, recommencèrent à se soulever sous la conduite de Catinat, Ravenel, Villars & Jouquet. M. de Berwick qui succéda à M. de Villars dans le Gouvernement de ce pays, prévint tous les desseins des révoltés, & réussit enfin à se rendre maître de ces quatre chefs. Les deux premiers furent brûlés vifs, & les deux autres furent rompus & jettés vivants dans le

même feu. Ces exécutions rigoureuses
1705. furent jugées nécessaires pour empêcher l'effet d'une conspiration, dont l'objet étoit d'égorger les Gouverneurs de Nismes & de Montpellier, & de mettre le feu dans ces deux villes. Le pays jouit ensuite d'un peu de tranquillité, & M. de Berwick ayant été obligé d'en sortir pour aller faire le siège de Nice, M. de la Lande qui eut le commandement, continua à entretenir les peuples dans le devoir, sans être obligé de recourir à de nouveaux supplices.

XXXI. Affaires de Pologne.

Dans le Nord, le Roi de Suède, Charles XII, continuoit à combattre avec succès le Monarque qu'il avoit entrepris de détrôner. Les Polonois & les Saxons eurent trois mille hommes de tués à Wiardow près de Warsovie, & le 4 d'Octobre Charles fit couronner en sa présence dans cette capitale le Roi Stanislas & la Reine Catherine. Le Roi Auguste se retira près du Czar, & ils prirent ensemble des mesures pour pousser la guerre avec vigueur l'année suivante.



# CHAPITRE VI.

§. I. *Origine des malheurs dont la France fut accablée.* §. II. *Ruse de M. de Vendôme pour surprendre les ennemis.* §. III. *Les ordres du Prince Eugène sont mal exécutés.* §. IV. *Combat de Calcinato. Les ennemis sont mis en déroute.* §. V. *Perte des ennemis dans cette bataille.* §. VI. *M. d'Albergotti est repoussé par les Impériaux.* §. VII. *M. de Vendôme distribue son Armée sur les bords de l'Adige.* §. VIII. *Partialité des Vénitiens pour les Impériaux.* §. IX. *Le Prince Eugène entreprend de porter du secours à Turin.* §. X. *Disposition du Prince Eugène pour le passage de l'Adige.* §. XI. *Il traverse cette rivière, ainsi que le Canal blanc & le Tartaro.* §. XII. *M. de Vendôme est rappellé d'Italie.* §. XIII. *Le Prince Eugène entreprend de passer le Pô.* §. XIV. *Fautes que firent les François.* §. XV. *Le Prince traverse le fleuve à la vue des François.* §. XVI. *M. le Duc d'Orléans prend le commandement de l'Armée d'Italie.* §. XVII. *Abatte-*

*ment des troupes Françoises.* §. XVIII. *Le Duc d'Orléans évite la bataille : le Prince Eugène arrive à Plaisance.* §. XIX. *Le Duc d'Orléans revient devant Turin.* §. XX. *Le Prince Eugène joint le Duc de Savoie.*

---

1706.

I. Origine des malheurs dont la France fut accablée.

L'ANNÉE 1706, dont nous allons rapporter les évènements, mit le comble, dit M. le Président Hénault, aux malheurs de la France. Ces malheurs durent être d'autant plus sensibles aux Princes de la Maison de Bourbon, qu'ils paroissoient moins prévus. Tout sembloit au contraire annoncer les succès les plus heureux. Le gain d'une bataille à l'ouverture de la campagne en Italie : le siège de Turin & celui de Barcelone, entrepris avec des forces auxquelles il sembloit que les ennemis ne pouvoient résister : des troupes aguerries, qui marchoient avec la plus grande confiance sous des Généraux d'une habileté tant de fois éprouvée, devoient procurer une suite de victoires à la Maison de Bourbon ; & cependant on ne vit que disgraces sur disgraces pendant tout le cours de la campagne. Il n'est pas difficile d'en pénétrer les causes. Le Monarque Fran-

çois, presque septuagénaire, n'avoit plus ce coup d'œil si juste, qui dans des temps plus heureux, lui faisoit mettre chaque homme à sa place. Les plus grands guerriers ne sont pas les plus habiles courtisans : les Vendôme & les Villars ne s'occupoient qu'à vaincre les ennemis de leur Maître, en quelqu'endroit qu'on leur envoyât commander ses armées : c'étoit au Ministère à choisir le lieu où l'on pouvoit retirer le plus d'avantage de la supériorité de leurs talents ; mais ce Ministère étoit bien différent de celui qui avoit Colbert & Louvois pour chefs. M. de Chamillard n'avoit pas jugé au-dessus de ses forces d'occuper seul les places de ces deux habiles Ministres, & il n'étoit réellement que l'exécuteur des volontés de Madame de Maintenon. Cette Dame avoit de grandes qualités ; mais elle manquoit de cette élévation que la plus haute fortune ne donne jamais quand on a passé la plus grande partie de sa vie dans un état de médiocrité. Madame la Duchesse de Bourgogne étoit attachée autant par inclination que par devoir à la Maison de Bourbon, qui l'avoit reçue dans son sein ; mais elle étoit fille du Duc de

1706.

Savoie, & les ſentiments de la nature
1706. lui faiſoient envisager avec frayeur la triſte ſituation de ce Prince, prêt à être dépouillé de ſes Etats, ſi le Duc de Vendôme continuoit à commander en Italie. La ſuite des évènements nous fera voir par quelle raiſon ou ſous quel prétexte il en fut retiré après des commencements ſi heureux, que s'il y eût achevé la campagne, il eſt vraiſemblable que la guerre y eût été totalement terminée.

II. Ruſe de M de Vendôme pour ſurprendre les ennemis.

Ce fameux Général s'étant rendu à Verſailles au mois de Janvier 1706, aſſura Louis XIV que ſi on lui donnoit des troupes en nombre ſuffiſant dans la Lombardie, il ſeroit en état de combattre les Impériaux avec un ſuccès preſque certain, ce qui lui faciliteroit les moyens de faire enſuite le ſiège de Turin, qui ſeroit hors d'état de tenir long-temps contre les efforts d'une armée victorieuſe. Le Comte de Médavi avoit des ordres ſecrets pour faire avancer pendant l'hiver les meilleurs troupes aux endroits où les ennemis étoient les plus foibles, & il les exécuta peu-à-peu avec toute la prudence qui pouvoit empêcher de pénétrer les deſſeins du Général Fran-

s. M. de Vendôme arriva par Gê-
, & se rendit à Milan les premiers 1706.
rs du mois d'Avril. Le Général Re-
tlau, qui commandoit les Impé-
ıx en l'absence du Prince Eugène,
tenoit bien retranchés entre Calci-
o & Monte-Chiaro, dans un poste
s avantageux par sa situation & par
ouvrages qu'il y avoit fait faire.
de Vendôme feignit d'être mécon-
t des dispositions de M. de Medavi:
plaignit du peu de soin qu'on avoit
à remplir les magasins, & fit en-
dre que cette négligence l'empê-
roit de pouvoir entrer en campa-
e avant la moitié de Mai. Pour
mper encore mieux les ennemis, il
gnit d'être indisposé; dit qu'il avoit
soin de repos, & donna ordre qu'on
préparât une médecine pour le 19.
s Impériaux instruits de toutes ces
constances par leurs espions, étoient
ns la plus grande sécurité, lorsque
ut-à-coup il monta à cheval le 18,
se rendit dans la nuit à Castiglione,
i il trouva rassemblés cinquante-huit
taillons & soixante-sept escadrons,
nformément aux ordres qu'il avoit
nnés avec le plus grand secret, & *San-Vitali.*
ii avoient été exécutés de même.

1706. III. Les ordres du Prince Eugène sont mal exécutés.

Le Prince Eugène étoit alors dans le Trentin où il faisoit tous les préparatifs nécessaires pour l'ouverture de la campagne. Il connoissoit l'activité de M. de Vendôme, & c'étoit pour le prévenir qu'il avoit donné ordre au Général Reventlau de rassembler toutes les troupes Impériales qui étoient dans le Brescian, & de leur faire prendre poste derrière la Fossa-Seriola, où le Prince avoit lui-même campé à la fin de l'année précédente. Le Comte trouva beaucoup d'obstacles à l'exécution de cet ordre. Plusieurs Officiers au-lieu d'obéir, firent naître des difficultés dont il fallut remettre la décision au Prince. Quelques Régiments ne voulurent pas quitter leurs quartiers, & ce fut avec beaucoup de peine que Reventlau réussit à rassembler onze mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie. L'intention du Prince Eugène étoit que ces troupes occupassent tout l'espace qui est entre Monte-Chiaro & Lonato ; mais soit que le Général n'eût pas bien compris ses ordres, soit qu'il ne crut pas avoir assez de troupes pour garder cet espace en entier, il n'en occupa que la moitié, & demeura découvert du côté

Lonato, qui étoit le plus important, 1706.
isqu'il lui assuroit la communication
ec Gavardo. Le Prince apprennant
e ses ordres n'étoient exécutés qu'en
rtie, se mit en marche pour obliger
Officiers à obéir; mais il arriva
p tard, & ne put empêcher l'échec
e reçurent les troupes Impériales
son absence.

*San-Vitali. Vie du P. Eugène.*

Le Duc de Vendôme ayant reconnu
position des ennemis d'une hauteur
il monta le 18, ne voulut pas leur
ser le temps de réparer leur faute,
d'étendre leur front. Il fit avancer
troupes pendant toute la nuit, &
point du jour elles arrivèrent sur
bords de la Fossa-Sériola du côté
Lonato. Il n'y avoit de ce côté
ur toute garde que quarante cava-
rs Allemands, qui prirent la fuite
annoncèrent au Général Reventlau
e les François traversoient le canal
toute diligence sur différents ponts
'ils y avoient jettés. Ce Général ne
ngea pas à leur en disputer le passage:
se retira sur la montagne de Chiese;
établit plusieurs bataillons, & éten-
sa cavalerie par la gauche jusqu'au
nt de San-Marco pour arrêter les
ançois, pendant qu'avec le reste de

IV. Combat de Calcinato. Les ennemis sont mis en déroute.

ſes troupes il traverſeroit la Chieſe &
1706. gagneroit les montagnes. Il mit auſſi quelques bataillons dans les retranchements de Calcinato, & fit avertir le Comte d'Arac d'abandonner Monte-Chiaro pour le joindre ſur les hauteurs avec la garniſon de cette place. M. de Vendôme, qui vouloit prendre les Impériaux en flanc, pour leur couper la retraite de ce côté, avoit fait avancer ſes troupes vers le pont; & voulant auſſi leur empêcher le paſſage de la Chieſe au-deſſous du même pont, il donna ordre aux Brigades de Piémont, d'Auvergne & de Grancé, de gagner le pied des collines entre Calcinato & le pont, & d'attaquer les bataillons Autrichiens qui y avoient leur poſte. M. de Maulévrier fut chargé d'attaquer de front les retranchements de Calcinato avec la Brigade de la Marine, pendant que celle de Limoſin les prendroit en flanc. Les Allemands reçurent ces attaques avec un grand feu de mouſquetterie, & s'avancèrent en hâte vers la Chieſe dans l'eſpérance de gagner les montagnes du Breſcian. En même-temps le Général Viſconti qui commandoit la cavalerie Impériale au pont de San-Marco,

chargea

chargea la cavalerie Françoise, commandée par MM. de Broglio & de Murcé, renversa quelques escadrons, & fit reculer les autres, qui n'étoient qu'en petit nombre, la difficulté des chemins en ayant retardé la plus grande partie, qui n'arrivèrent qu'après le choc. M. de Vendôme qui observoit également ce qui se passoit de tous les côtés, envoya pour soutenir ces escadrons un nouveau corps de cavalerie, avec deux mille hommes d'infanterie de la brigade du Perche; ce qui obligea le Général Visconti de faire sa retraite en grand désordre dans les montagnes pour gagner Gavardo. Le Général Reventlau qui vouloit en faire de même, donna ordre au détachement qui gardoit le double retranchement de Calcinato, de tenir bon pendant qu'il traverseroit la Chiese avec le gros de son armée. Cet ordre ne fut que trop bien exécuté: le détachement fit des prodiges de valeur: les soldats se laissèrent tuer homme à homme sans abandonner leur poste, & M. de Maulévrier ne put s'en emparer que lorsqu'ils furent entièrement détruits. 1706.

1706. V. Perte des ennemis dans cette bataille.

M. de Vendôme, qui croyoit alors tous les ennemis en déroute, vit avec surprise un nouveau corps de trois mille hommes qui marchoient en bon ordre sur la montagne. Il apprit du Général Falchenstein, qui étoit demeuré prisonnier, que c'étoit le Comte d'Arac avec la garnison de Monte-Chiaro, & il détacha plusieurs escadrons pour les poursuivre ; mais le Comte, par un feu roulant, les tint toujours éloignés, & fit sa retraite avec peu de perte. M. de Feuquières observe que M. de Vendôme auroit dû suivre avec plus de vivacité cette armée qui étoit entièrement en désordre, & porter la sienne au débouché des Alpes, ce qui auroit mis la guerre d'Italie au même état où elle étoit avant son ouverture : qu'au contraire il voulut marcher aux quartiers que les ennemis avoient entre l'Adige & le Pô, mais qu'ils les levèrent avant qu'il pût y être arrivé ; conduite qu'il regarde comme une faute essentielle. Cet habile critique paroît ici s'être trop livré à son penchant naturel, qui le portoit à juger de tout avec sévérité. Il eût sans doute été très avantageux

que M. de Vendôme eût ſuivi les ennemis ; mais étoit-il de la prudence de le faire ? Les troupes Françoiſes étoient très fatiguées de la marche forcée de la nuit précédente, & du combat qu'elles venoient de livrer : M. de Vendôme ſavoit que le Prince Eugène n'étoit pas éloigné ; qu'il avoit une armée de troupes fraîches ; que les François n'avoient eu à combattre que le tiers des ennemis, & qu'il pouvoit être très dangereux de les attaquer de nouveau au milieu des montagnes où l'on avoit tout à craindre des ſurpriſes. On doit juger que ce furent toutes ces raiſons qui déterminèrent le Général à ne pas ſuivre les ennemis, & à attendre le parti que prendroit le Prince Eugène, pour régler ſes opérations ſur la marche de ce Prince. La journée de Calcinato coûta aux Impériaux deux à trois mille hommes tués ſur la place ; un grand nombre de bleſſés, & environ trois mille priſonniers. On leur prit une très grande quantité de bagage, mille chevaux, ſix pièces de canon, vingt-cinq drapeaux & douze étendards. Les François eurent trois cents hommes tués, & cinq cents bleſſés.

1706.

*Ottieri. Quincy.*

1706.

VI.
M. d'Albergotti est repoussé par les Impériaux.

Le Prince Eugène en arrivant à Roveredo, reçut un grand nombre de fuyards qui lui apprirent ce qui s'étoit passé à Calcinato. Il s'avança en toute diligence jusqu'à Gavardo pour recevoir les débris de l'armée du Général Reventlau, & pour s'opposer aux desseins du Duc de Vendôme, qui paroissoit disposé à vouloir couper aux Impériaux la communication avec le Trentin. Le Prince établit d'abord son camp sur les hauteurs entre Salo & Gavardo; mais il résolut ensuite d'abandonner la Province stérile du Brescian, pour porter la guerre sur les bords de l'Adige, dans les campagnes fertiles du Véronois. Il étoit déja en marche pour exécuter ce projet, quand les François, conduits par M. d'Albergotti, arrivèrent à la vue de Salo. Les Généraux Reventlau & Zumingen étoient encore dans ce poste avec une partie de l'infanterie Impériale, pendant que le Prince en personne conduisoit le reste le long de la Chiese, & que sa cavalerie défiloit par Rocca-d'Anfo. M. d'Albergotti, à la tête des grenadiers François, attaqua les deux Généraux Allemands : l'escarmouche fut très vive, les François & les Impé-

iaux n'étant séparés que par un ravin. 1706.
)n se battit avec opiniâtreté depuis
inq heures du soir jusqu'à huit, que
I. d'Albergotti n'ayant pu entamer les
nnemis, ni traverser le ravin, se reti-
a après avoir perdu un Colonel, &
lus de cent grenadiers. Enfin M. de
'endôme, voyant qu'il ne pouvoit ar-
êter les Impériaux dans leur marche,
: contenta de les y avoir troublés :
empara de Salo, de Gavardo, de
Ioscolino, & des autres postes qu'ils
voient abandonnés : y laissa M. de
Iédavi, & gagna le bas du lac de
arde, pour se mettre à portée de
éfendre les bords de l'Adige, si les *San-Vitali.*
nnemis entreprenoient de traverser
ette rivière.

VII. M. de Vendôme distribue son armée sur les bords de l'Adige.

Le Prince Eugène qui avoit encore
our objet, en se retirant par les bords
u lac de Garde, de recevoir les ren-
orts qu'il attendoit d'Allemagne, alla
amper à Castel-Barco, à la gauche de
Adige, dont la rive opposée étoit oc-
upée par les François. Il se remit en
narche vers le milieu du mois de Mai,
& gagna le poste de Saint-Martin,
rès de Vérone, où il demeura tran-
uille pendant tout le reste de ce mois
& celui de Juin, à attendre ces troupes,

1706. qui le joignirent toutes, à l'exception de celles de Hesse. M. de Vendôme partagea son armée en différents corps. M. de Médavi fut chargé de garder Salo & Gavardo avec douze bataillons. M. d'Albergotti prit son poste avec vingt-deux entre le lac de Garde & l'Adige, dans la vallée de Caurino & à Rivoli. M. de Saint-Frémont battit la campagne sur le bas Adige avec une partie de la cavalerie, & M. de Vendôme demeura aux environs de Vérone avec le reste de son armée. M. de Folard observe que ce grand Général fit une faute considérable en se tenant au-delà de l'Adige, au-lieu de traverser cette rivière; ce qui l'auroit mis à portée de combattre avec ses forces réunies en une masse dans un terrein très avantageux. M. de Vendôme avoit le coup d'œil très juste; mais il se fioit trop aux lumières de ses prétendus amis, sur qui l'on doit rejetter les fautes qu'il fit dans plusieurs campagnes. S'il n'eût écouté que son propre génie, & s'il n'eût jamais été gêné dans ses opérations, les armées Françoises eussent toujours été victorieuses sous ses ordres. Il confirma en cette occasion ce qu'on avoit

*Folard.*

déja dit plusieurs fois de lui, qu'il savoit remporter des victoires, mais qu'il ne savoit pas en profiter. 1706.

VIII. Partialité des Vénitiens pour les Impériaux.

M. de Vendôme s'étant attaché à défendre les bords du fleuve & à les garantir, non-seulement contre les Impériaux, mais aussi contre les Vénitiens, ces derniers virent avec chagrin que les François élevoient des forts sous Vérone & sous Légnano, comme si ces villes eussent appartenu aux ennemis. Le Provéditeur Général Delfino lui en porta des plaintes; mais il ne reçut qu'une réponse équivoque. M. de Vendôme étoit instruit des liaisons secrètes que les Généraux de l'armée Impériale entretenoient avec la République, & l'évènement fit voir que bien loin d'avoir pris trop de précautions, il eût été de son avantage d'en prendre encore de plus grandes. Il est vrai que les Vénitiens avoient eu lieu de se plaindre de la licence des soldats François à Salo & à San-Felice, où ils avoient commis toutes les horreurs que la brutalité inspire à des troupes qu'on ne retient pas dans les bornes de la discipline. M. de Vendôme ne pouvoit les ignorer, & il étoit de la prudence de se prémunir contre

la vengeance des Vénitiens irrités. Le
1706. Prince Eugène ſavoit les ſujets de plainte qu'ils avoient contre les troupes Françoiſes : il envoya le Marquis Pallavicini avec un mémoire adreſſé au Provéditeur Delfino, où l'on exagéroit encore l'offenſe faite à la République. Le Prince y faiſoit les offres les plus flatteuſes aux Vénitiens, comme en ayant pouvoir de l'Empereur, de l'Angleterre & de la Hollande, & leur propoſoit de former une ligue avec ces Puiſſances, pour chaſſer d'Italie toutes les troupes de la Maiſon de Bourbon. L'affaire fut communiquée au Sénat, qui, après l'avoir mûrement examinée, réſolut encore de perſiſter dans ſa neutralité apparente. La réponſe fut en conſéquence; mais ils ne ceſsèrent dans tout le cours de cette guerre de favoriſer ſous main les ennemis de la France; & ce furent particuliérement les avis ſecrets que les Impériaux en reçurent, qui leur firent exécuter avec tant de facilité le
*Ottieri.* paſſage de l'Adige, que nous allons rapporter.

IX. Le Prince Eugène entreprend de

Le ſiège de Turin, dont nous donnerons bien-tôt le détail, étoit commencé; & autant le Prince Eugène

désiroit porter du secours à cette capitale, autant M. de Vendôme étoit résolu de faire ses efforts pour l'en empêcher. Il n'y avoit dans toute l'Europe que le Prince Eugène en état de former & d'exécuter une entreprise, qui n'étoit que hardie pour ce Prince, & qui eût été plus que téméraire pour tout autre. Traverser trois grands fleuves, l'Adige, le Mincio & le Pô, dont tous les passages étoient gardés par des troupes aguerries, commandées par des chefs expérimentés : faire plus de quatre-vingt lieues au travers d'un pays coupé d'une infinité de rivières, de canaux & de marais, qui donnoient la facilité à un ennemi aussi habile qu'entreprenant, de pratiquer mille chicanes, & de réduire à rien une armée dont le nombre d'hommes égaloit à peine celui de ses adversaires : voilà ce qu'Eugène entreprit, & il réussit. C'est avec regret que nous nous trouvons forcés, par les bornes que nous nous sommes prescrites, de resserrer en peu de mots une marche si glorieuse pour le Prince, & si instructive pour tout autre Général qui auroit une armée à conduire dans des circonstances semblables ; mais il n'y

1706.

porter du secours à Turin.

1706. auroit qu'un second Eugène qui osât le tenter ; & de tels hommes sont trop rares pour qu'on doive s'attendre à les voir paroître deux fois dans un même siècle.

X. Disposition du Prince Eugène pour le passage de l'Adige.

Le Prince, cherchant à tromper M. de Vendôme, se conduisit à peu-près comme il avoit fait avec M. de Catinat, lorsqu'il traversa la même rivière en 1702, presqu'à la vue de ce Général. Il forma cinq attaques différentes, dont il y en avoit trois de feintes, & deux vraies. La première à Rivoli au pied des montagnes : la seconde un peu au-delà du Lazaret de Vérone : la troisième au-dessous de Legnano, à peu de distance de cette ville, où voulant attirer l'attention des François, il fit transporter de l'artillerie dans une isle pour battre la rive opposée : la quatrième à Castel-Baldo sous les yeux du Prince : enfin la cinquième, dont il chargea le Colonel Pâté avec un corps d'infanterie & de cavalerie, fut dirigée vers Rotta-Nuova & Luria, au territoire de Padoue. Le Prince se mit en marche avec le plus grand secret la nuit du 4 de Juillet ; & sachant par expérience que de tous les Officiers Généraux qui gardoient les

bords de l'Adige, M. de Saint-Frémont étoit le plus facile à surprendre, ce fut par son poste qu'il résolut de pénétrer. Cet Officier, qui avoit la confiance du Ministère François, sans qu'on en puisse pénétrer la cause, avoit déterminé par ses lettres la Cour de Versailles à ordonner à M. de Vendôme de s'en tenir à la défense du passage de l'Adige, au-lieu de le traverser pour arrêter l'ennemi au-delà de cette rivière. M. de Folard avoit fait voir les avantages de ce dernier parti dans un mémoire qu'il avoit envoyé au Conseil. On applaudit à ses raisons, mais on donna les ordres contraires; ce qui fut la principale cause de la perte de toute l'Italie. 1706.

XI. Il traverse cette rivière ainsi que le Canal-Blanc & le Tartaro.

Le Prince Eugène s'étant porté à Castel-Baldo avec les troupes Palatines, celles de Saxe-Gotha & le régiment de Bagni, Saint-Frémont voulut faire bonne contenance; donna ordre à un corps de troupes de la garnison de Labadia de le joindre à Castel-Baldo, & fit une sortie assez vigoureuse; mais il fut repoussé par la supériorité des Impériaux. Le Prince feignant de vouloir se rendre maître de Masi, dressa une batterie contre ce

poste, & en même-temps envoya le
1706. Colonel Pâté à la tête de quatre mille hommes à celui de Rotta-Nuova, où cet Officier ne trouvant point d'opposition, fit passer la rivière à cinq cents hommes dans des bateaux, & construisit un pont en toute diligence pour faciliter le passage du reste des troupes qu'il commandoit. M. de Saint-Frémont ne fit pas une plus longue résistance : il abandonna Castel-Baldo, Masi & Labadia, dont le Prince prit aussi-tôt possession. Un Officier Vénitien commandoit dans ce dernier poste, & il feignit d'en refuser l'entrée aux troupes Impériales ; mais le Prince donna ordre d'en rompre les portes à coups de hache, après avoir protesté contre ce prétendu refus. Tous ces mouvements durèrent jusqu'au 9, sans que les Impériaux rencontrassent d'autre obstacle que quelques corps de troupes Françoises, plutôt destinées à escarmoucher qu'à combattre. Il apprit le même jour que les François, toujours commandés par M. de Saint-Frémont, avoient aussi abandonné le Malopera, & qu'ils s'étoient retirés sur les bords du Castagnaro, autrement nommé le Canal-Blanc. Le reste

les troupes Impériales ayant traversé
'Adige, le Prince s'avança vers ce 1706.
anal, précédé par le Colonel Pâté,
ui, à la tête de deux mille cinq cents
ommes, mit en fuite deux régiments
t un corps de cavalerie destinés à en
arder les retranchements. Le Prince
e trouva pas plus de difficultés à
raverser le Tartaro : il sembloit que
ı nouvelle qu'on venoit de recevoir
ans l'armée Françoise, de la perte de
ı bataille de Ramillies, dont nous
arlerons en son lieu, eût abattu le
ɔurage des Officiers & des soldats.
ar-tout où se montroient les troupes
u Prince Eugène, celles de France
renoient la fuite, comme si le rappel
e M. de Vendôme, qu'on apprit en
ıême-temps, ne leur eût plus laissé
ucune espérance de vaincre. Le Gé-
éral François auroit eu une ressource
ui étoit d'inonder le pays par les
aux de l'Adige après le passage du
rince; mais il se l'étoit ôtée lui-
ıême en la proposant à la Cour de
rance quelque temps avant ce pas-
ge, & Louis XIV lui avoit donné
n ordre exprès de n'en rien faire,
arce qu'on supposa à la Cour que ce
roit faire périr une infinité de peu-

ples, en quoi l'on se trompoit, à ce qu'assure M. de Folard, qui étoit à l'armée de Vendôme.

1706.
*Folard.*

XII.
M. de Vendôme est rappellé d'Italie.

La France auroit eu bien-tôt lieu de se consoler des pertes qu'elle faisoit du côté de la Flandre, si M. de Vendôme eût demeuré à la tête des armées d'Italie; mais ceux qui avoient intérêt de l'en retirer, profitèrent de la circonstance pour persuader à Louis XIV qu'il n'y avoit que ce Général qui pût rétablir les affaires des Pays-Bas, & tenir tête à Milord Marlborough. Le prétexte étoit plausible; mais les vrais motifs de ce changement étoient du côté de Madame la Duchesse de Bourgogne, la crainte si naturelle de la ruine totale du Duc son père; & du côté de Madame de Maintenon, sa déférence aux insinuations de M. de Chamillart, qui croyoit qu'après la retraite de M. de Vendôme, toute la gloire de la prise de Turin qu'il jugeoit assurée, tourneroit à l'avantage du Duc de la Feuillade son gendre, qui avoit le commandement de l'armée qui en faisoit le siège, & qui dans la vérité étoit un médiocre Général, comme son beau-père étoit un médiocre Ministre.

Le Prince Eugène croyoit trouver plus de résistance au passage du Pô, qu'il n'en avoit rencontré à celui de l'Adige : il eut encore le même bonheur qui l'avoit déja favorisé. Nous ne pouvons mieux rapporter ce qui concerne ce dernier passage, qu'en copiant le recit du Chevalier de Folard, qui fut témoin oculaire des suites fâcheuses des conseils de M. de Saint-Frémont. » Je ne pense pas, dit ce » judicieux Officier, que depuis les » anciens il se soit jamais vu un plus » grand traverseur de fleuves & de » rivières que le Prince Eugène, ni » aucun même plus habile, plus rusé » & plus expérimenté que lui dans » cette grande partie de la guerre. » J'ai déja dit que ce grand Capitaine » passa l'Adige en 1706; peu de jours » après il traversa le Canal-Blanc, » autre rivière très large & très diffi- » cile. Saint-Frémont s'y transporta, » & Saint-Frémont la lui laissa passer; » & lorsque M. de Vendôme arriva, » il n'étoit plus temps, car les enne- » mis étoient presque en-deçà. Cette » conduite fut le sujet d'une infinité » de spéculations, & chacun dans » l'armée en fit à sa manière. Les Im-

1706.

XIII.
Le Prince Eugène entreprend de passer le Pô.

» périaux n'avoient plus que le Pô à
1706. » traverser. M. de Vendôme se hâte
» d'y envoyer un corps considérable
» de troupes, & deux Officiers Gé-
» néraux. Les ennemis s'imaginèrent
» qu'il n'en seroit pas de même du
» Pô que des autres rivières, mais ils
» se trompèrent; car ils rencontrèrent
» infiniment moins d'obstacles & de
» chicaneries au passage de celle-ci,
» beaucoup plus large & plus difficile
» que le Rhône, qu'aux autres qu'ils
» venoient de passer. Les ennemis
» manquoient de bateaux pour faire
» leur pont, & il en falloit un grand
» nombre, car le temps pressoit. Ils
» en trouvèrent quelques-uns du pre-
» mier rang dans l'Adigette, qu'on
» appelle Bucentaures, sur lesquels
» on peut embarquer quatre à cinq
» cents hommes, & quelques autres
» un peu moindres. L'Adigette est un
» canal qui se jette dans le Pô, & où
» il y a une magnifique éclufe. Il nous
» étoit facile de retirer tous ces ba-
» teaux, de les faire passer de l'autre
» côté du fleuve, ou d'y mettre le
» feu. Cette précaution étoit dans les
» regles; on ne l'a prit pourtant pas.
» L'Officier qu'on avoit posté en cet

» endroit-là, ne le jugea pas à propos.

» Le Prince Eugène ravi de trouver » tout ce qui pouvoit favoriser son » dessein, se campe à la Polissella; » assemble tous les bateaux qu'il » trouve dans le canal, y laisse un » corps considérable de troupes, qui » ne parut rien à nos gens; décampe » en plein jour, & fait mine de tenter le passage au-dessous, où il manquoit de tout pour cette entreprise. » On le crut pourtant, & on en fut » d'autant plus persuadé, que le Pô » forme deux ou trois petites isles en » cet endroit-là. Nous côtoyons les » ennemis, & nous nous réglons sur » leur marche; au lieu que nous eussions dû les laisser aller, très assurés qu'ils reviendroient sur leurs pas. » Si l'on vouloit les suivre, on eût dû » tout au moins laisser un bon corps » de troupes vis-à-vis l'écluse de » l'Adigette, & s'y précautionner » d'une bonne batterie. Pour le coup » cette pensée ne nous vint pas; mais » après l'événement, on jugea que » c'eût été un beau coup à faire. Parlons sincérement, la tête nous avoit » tourné : car pour de la valeur, il » y en avoit dans notre armée au-

1706.

XIV. Fautes que firent les François.

1706. » delà de ce qu'on en pouvoit desirer, » pour réduire à l'absurde tous les » desseins de nos ennemis. Nous man» quâmes du côté de la tête. Quoi» qu'il en soit, M. le Prince Eugène » profita habilement de la bonté & » de la fermeté de la sienne : voyant » que nous donnions dans le piege, il » fait une marche secrète & nocturne, » & retourne sur ses pas.

XV. Le Prince traverse le fleuve à la vue des François.

» Pendant qu'il est en marche & » que nous l'ignorons, les troupes » ennemies s'embarquent : on ouvre » tout-à-coup l'écluse de l'Adigette, » & l'on voit sortir gravement & à la » file un nombre de gros bateaux dans » le plein jour, qui traversent le » fleuve, & débarquent sans presque » aucune opposition ; occupent les » endroits des bords qui leur parois» sent les plus avantageux, & atten» dent un second voyage pour se » mettre un peu plus au large. Les » troupes qu'on avoit laissé-là en » fort petit nombre, effrayées d'une » aventure si inopinée, portent l'al» larme par-tout : ceux des postes plus » éloignés auroient eu le temps de » venir au secours, outre que le gros » n'étoit pas loin, & tout cela joint

» ensemble eût pu faire avorter un si » grand dessein. Deux mauvais Généraux délibérèrent là-dessus; & » après une consultation assez courte, » on juge à propos de marcher du » côté du Panaro, & de s'en couvrir; » ce qu'on fit. Cette rivière étoit très » soutenable, malgré cela on l'abandonna dix ou douze jours après; » car il ne fallut pas moins de temps » aux ennemis pour faire leur pont » sur le Pô. Cette action du Prince » Eugène est tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux » conduit. Je l'estime d'autant plus, » qu'elle fut l'objet d'un plus grand » dessein, qui étoit le secours de Turin, & d'une marche qui a peu » d'exemple dans l'Histoire. »

1706.

XVI. M. le Duc d'Orléans prend le commandement de l'armée d'Italie.

Quoique le Prince Eugène eût traversé ces trois grandes rivières avec tant de facilité, il étoit encore bien éloigné de Turin, où il ne pouvoit parvenir qu'après avoir passé le Duché de Parme, celui de Plaisance & le Tortonèze. M. le Duc d'Orléans, depuis Régent de France, à qui le Roi avoit donné le commandement de l'armée d'Italie, possédoit tous les talents d'un grand Général; mais le Mi-

1706. nistère François, par une politique mal entendue, bien loin de lui laisser la liberté d'agir, comme il étoit nécessaire dans un pays aussi éloigné de la Cour, lui donna le Maréchal de Marsin pour commander sous ses ordres, & ce fut lui qu'on chargea des instructions secrètes. Ce choix non-seulement fit perdre en une année tous les avantages que les François, commandés par M. de Vendôme, avoient remportés précédemment en Italie; mais encore le Monarque Espagnol y perdit ces grandes & belles possessions, qui avoient causé tant de jalousie à l'Empereur Léopold. Le Duc d'Orléans, accompagné de M. de Marsin, arriva le 8 de Juillet au camp devant Turin; n'y resta que peu de jours, passa par Milan & par Crémone, & se rendit le 14 à Goïto sur le Mincio, où étoit le quartier général de l'armée des deux Couronnes.

XVII. Abattement des troupes Françoises.

Ce Prince trouva les affaires dans une situation bien différente de l'idée qu'il s'en étoit formée en partant de Versailles. Au lieu d'une armée nombreuse, brillante & disposée à tout entreprendre pour la gloire du nom François, il vit les Officiers & les sol-

ats également rebutés du long séjour
u'ils faisoient dans un pays où les ma- 1706.
ldies & la débauche enlevoient jour-
ellement un grand nombre d'hommes.
. avoit évalué l'armée par le nombre
es bataillons & des escadrons ; mais
ı plûpart étoient réduits presque à
ien par la mortalité & la désertion.
ıe François supporte patiemment les
ıtigues de la guerre quand il la fait
n Flandres ou sur le Rhin ; mais il
'en est pas de même en Italie ni en
ˌspagne : la chaleur du climat abat
ien-tôt ses forces : le génie des habi-
ınts, si différent du sien, ne lui ins-
ire que du dégoût : il soupire après
›n retour dans sa patrie, & semble
'emporter qu'à regret des victoires
ui l'éloignent de plus en plus de ce
ːjour fortuné. Le Duc d'Orléans n'a-
oit pas assez de troupes pour s'op-
oser à la marche des Impériaux : il
emanda vingt bataillons & trente
scadrons au Duc de la Feuillade, qui
:s fit partir aussi-tôt, quoiqu'il fût
'ès mécontent de cette diminution
e son armée. Le Duc de Vendôme
artit peu de jours après l'arrivée du
rince, & la fortune, dit un Auteur *San-Vitali.*
alien, voulant favoriser les armes

Autrichiennes dans ce pays, crut ne
1706. le pouvoir faire qu'en éloignant le grand Capitaine qui s'oppoſoit à leurs deſſeins.

XVIII. Le Duc d'Orléans évite la bataille. Le Prince Eugène arrive à Plaiſance.

Le Duc d'Orléans, après avoir reçu ce renfort, partagea ſon armée, & laiſſa le Comte de Médavi avec dix-ſept bataillons & douze eſcadrons ſur le Mincio, pour faire tête au Général Wezel & au Prince de Heſſe-Caſſel, qui venoit d'arriver dans le Véronois avec les troupes du Landgraviat. Le Prince François, à qui il reſtoit quarante bataillons & ſoixante eſcadrons, traverſa le Pô à San-Benedetto, & alla camper derrière le Parmegiana, canal profond qui ſépare le Mantouan du Modénois. Le Prince Eugène qui avoit deſſein de livrer bataille aux François, qu'il croyoit découragés par le départ du Duc de Vendôme, s'avança à Buondeno; traverſa le Panaro; s'empara de Concordia, dont il fit la garniſon priſonnière; paſſa la Secchia, & le 1 d'Août prit poſte ſur la rive oppoſée du Parmegiana. Tout ſembloit annoncer une bataille, & le Duc d'Orléans ne manquoit ni d'ardeur ni de troupes pour la livrer, peut-être avec ſuccès; mais quoiqu'en

dise l'Histoire du Prince Eugène, il eût été contre la prudence de la hazarder dans la position où l'on se trouvoit. Le Duc connoissoit peu le pays, & une défaite eût entraîné la perte de toute l'Italie; au lieu qu'en temporisant on pouvoit espérer d'arrêter les Impériaux dans leur marche par des chicanes réitérées, jusqu'à ce qu'on se fût rendu maître de Turin, qui ne pouvoit tenir long-temps si le siège eût été bien conduit. Eugène fit sonder le Parmegiana: reconnut qu'il étoit impossible de le traverser à la vue des François, & retourna camper près de Carpi sur les bords du canal de Ledo. Il s'empara sans peine de cette ville, ainsi que de Final & de Régio, dont les garnisons étoient trop foibles pour tenir contre son armée: elles furent faites prisonnières de guerre; & le Prince ayant mis garnison Impériale dans ces places, passa la Lenza, & établit son camp dans le Parmesan, à deux milles de la capitale. Le Duc de Parme envoya complimenter le Prince par son Ecuyer; lui offrit des vivres & des fourages, & le pria d'épargner ses Etats. Les Impériaux ne demeurèrent pas long-temps dans cette Province;

1706.

1706. & pour éviter les incommodités d'une marche très fatigante au milieu du mois d'Août, dans un pays où l'on ne trouvoit que des eaux bourbeuses, & où la grande ardeur du soleil fit perdre la vue à beaucoup de soldats, ils prirent le parti de ne plus marcher que de nuit. Le 19 d'Août ils arrivèrent à Cade, qui n'est éloigné que d'environ deux lieues de Plaisance.

*Ottieri.*

XIX. Le Duc d'Orléans revient devant Turin.

Le Duc d'Orléans fortement occupé du projet d'empêcher le Prince Eugène de gagner le Piémont, forçoit de marches pour tâcher de le devancer & de s'emparer de quelque poste important où il pût lui disputer le passage. Dans cette vue il repassa le Pô; s'avança à Crémone, & voulut rappeller auprès de lui le Comte de Médavi avec les troupes qu'il commandoit; mais le Prince de Vaudemont le détourna de ce dessein, en lui représentant que ce corps étoit nécessaire pour s'opposer aux Hessois, qui, avec les troupes du Général Wezel, formoient une armée de près de vingt mille hommes. Toutes ces troupes étant rassemblées sur les bords du Mincio, passèrent cette rivière à Vallegio; & le Duc d'Orléans voulant empêcher

empêcher la prise de Goïto, qui étoit un poste important à deux lieues & demie de Mantoue, fit la plus grande diligence pour s'y rendre avec le Maréchal de Marsin; mais le Gouverneur fut plus prompt à livrer la place aux ennemis, que le Général ne le put être à la secourir. Ce contre-temps qui avoit retardé la marche du Duc d'Orléans, ne pouvoit être réparé que par un redoublement de diligence: il falloit repasser le Pô, & il jugea que le moyen le plus assuré pour le faire avec succès, étoit de s'emparer du poste de la Stradella. Il fit donc avancer sa cavalerie à grandes journées; & pour que son infanterie la pût suivre, il en fit conduire la plus grande partie sur des charriots que lui fournit le Prince de Vaudemont. Malgré toutes ces précautions, il fut prévenu par le Prince Eugène, qui envoya le Général Kirchbaum pour s'emparer de Stradella, ce qu'il fit le 21 sans trouver de troupes Françoises qui s'y opposassent. Enfin le Duc d'Orléans voyant qu'il lui étoit impossible d'empêcher la jonction du Prince Eugène & du Duc de Savoie, tourna toutes ses vues sur le siège de Turin. Il laissa

1706.

*Ottieri. San-Vitali. Quincy.*

à M. de Médavi le soin de défendre
1706. le Mantouan & le Milanois ; suivit le Pô en remontant jusqu'à Valence où il traversa ce fleuve, & il arriva le 28 au camp devant Turin.

XX. Le Prince Eugène joint le Duc de Savoie.

Quoique le Prince Eugène ne rencontrât plus aucun obstacle dans sa marche, il la continua avec toutes les précautions que doit prendre un habile Général. Il étoit obligé de passer près des villes fortes d'Alexandrie, de Tortone & de Valence, où il y avoit garnison Espagnole ; de jetter fréquemment des ponts sur les petites rivières dont tout ce pays est baigné, & de se procurer des vivres, ce qui rendoit nécessairement sa marche plus lente. Le Baron de Kirchbaum conduisoit l'avant-garde ; le Prince d'Anhalt marchoit ensuite, & le Prince Eugène étoit à l'arrière-garde avec sa cavalerie & l'élite de son infanterie, pendant que le Baron de Riod, & MM. de Saint-Amour & d'Eben battoient la campagne pour se garantir contre toutes les surprises. Ce fut dans cet ordre que les troupes Impériales gagnèrent Voghera : elles passèrent la Scrivia à Castelnuovo ; l'Orba à Bosco ; la Bormia à Castellazzo, & le Tanaro à

ue lieue au-dessus d'Asti. Enfin le 29 Août le Prince ayant envoyé ses 1706.
alades & ses gros bagages à Alba, our ne conduire avec lui que des oupes en état de combattre, joignit Duc de Savoie, qui alla à sa rencontre au-delà de Carmagnole. Les eux Princes se rendirent ensemble à Motta, où étoit le quartier-général e la petite armée du Duc, & le 1 e Septembre le reste des troupes Impériales étant arrivé, les deux armées en formèrent plus qu'une.



# CHAPITRE VII.

§. I. *Préparatifs des François pour le siège de Turin.* §. II. *Préparatifs du Duc de Savoie pour la défense de cette place.* §. III. *Description de Turin.* §. IV. *M. de la Feuillade investit Turin.* §. V. *Disposition de l'artillerie de la place.* §. VI. *Le Duc de Savoie sort de Turin avec sa famille.* §. VII. *Le Duc se retire à Lucerne.* §. VIII. *Feu terrible qu'on fait à ce siège.* §. IX. *Belle défense des assiégés.* §. X. *Combats souterrains : témérité inouie d'un Mineur Piémontois.* §. XI. *Le Duc d'Orléans arrive au Siège.* §. XII. *Attaque où les François sont repoussés.* §. XIII. *Les assiégés font brûler les morts.* §. XIV. *Diversité d'avis dans le Conseil de guerre des assiégeants.* §. XV. *Les ennemis enlèvent un grand convoi.* §. XVI. *Etat du siège avant la bataille.* §. XVII. *Les Généraux ennemis forment leur plan d'attaque.* §. XVIII. *Les Alliés s'avancent du côté le plus foible de l'armée Françoise.* §. XIX. *Disposition de l'armée des*

1706. LA guerre d'Italie coûtoit à la France des sommes si considérables, que le Monarque résolut de faire les derniers efforts pour la terminer par le siège de Turin, qu'on entreprit au commencement de cette année. Toute l'Europe fut étonnée des préparatifs immenses qu'on fit pour ce siège: beaucoup moins de frais, & un autre Général plus expérimenté, auroient réduit le Duc de Savoie à accepter la paix particulière que Louis XIV étoit toujours disposé à lui accorder. Après la perte de Turin, il ne lui eût resté que cette ressource, ou il eût été forcé d'abandonner ses Etats jusqu'au temps de la paix générale. Les Alliés eux-mêmes l'eussent peut-être bien-tôt conclue, si l'Italie soumise & le Piémont conquis eussent laissé à Louis XIV la liberté de faire passer, tant en Espagne que sur les frontières de France, les troupes qui y faisoient la guerre. Quarante mille hommes de soldats aguerris; cent quatorze pièces de gros canon, trente-trois d'un moindre calibre, cent quarante mille boulets, vingt-cinq mille bombes, six cents canonniers, six compagnies de bom-

I. Préparatifs des François pour le siège de Turin.

bardiers, six cents mineurs, trois brigades d'Ingénieurs commandés par M. Tardif; des magasins prodigieux de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche; un trésor immense pour payer les pionniers, & fournir aux frais des travaux extraordinaires : tels furent les préparatifs que prodigua M. de Chamillard pour mettre le Duc de la Feuillade son gendre en état de se rendre maître de cette capitale, avant qu'un Prince du Sang allât prendre le commandement de l'armée. Nous avons vû que M. de Vendôme, occupé en Italie jusqu'au mois de Juillet, avoit été relevé par M. le Duc d'Orléans & par le Maréchal de Marsin; & que ces deux Généraux n'ayant pu empêcher le Prince Eugène de conduire son armée dans le Piémont, s'étoient rendus en personne au siège pour en presser les opérations. Elles avoient commencé à l'ouverture de la campagne; & nous allons les prendre dès leur origine pour les conduire au temps fatal où les troupes des deux Couronnes furent obligées de renoncer à cette entreprise.

1706.

II. Préparatifs du Duc de

Le Duc de Savoie n'avoit rien négligé pour la défense de sa capitale :

1706. il avoit dans la place une garnison de dix mille hommes d'infanterie, & de cinq cents hommes de cavalerie, outre plusieurs bataillons de milice; & toutes ces troupes étoient commandées par des Officiers aussi braves qu'expérimentés. Instruits par les correspondances secrètes qu'il avoit à la Cour de France de quel côté devoient se faire les attaques, il employa tout l'hiver à élever un grand nombre d'ouvrages tout contreminés, pour défendre le front contre lequel les François devoient diriger leurs efforts; fit raser les maisons & abattre les arbres qui en pouvoient faciliter les approches, & ajouta de nouvelles fortifications à la montagne des Capucins, qui est de l'autre côté du fleuve, à peu de distance de la place.

Savoie pour la défense de cette place.

*Quincy.*

III. Description de Turin.

La ville de Turin, située sur les bords du Pô, dans une plaine fort unie, est défendue naturellement au midi par ce fleuve, & à l'Orient par la Doire, dont les eaux, après avoir fait un coude qui forme une espèce de peninsule, se jettent dans le Pô un peu au-dessous de la ville. Du même côté est le Balon, seul fauxbourg de Turin, qui s'étend jusqu'à la même

rivière. La place qui forme une eſpèce d'ovale, a environ une lieue de circonférence. Elle eſt fortifiée par de bons baſtions, & par quelques ouvrages extérieurs, particulièrement du côté du Nord-oueſt, où eſt ſituée la citadelle qui forme un pentagone aſſez régulier, dont les dehors furent minés en quelques endroits juſqu'à ſoixante pieds de profondeur. Les bords du Pô étoient défendus par pluſieurs redoutes, & les deux ponts qui traverſent ce fleuve & la Doire, avoient à leur tête de bons ouvrages très difficiles à emporter. Les hauteurs voiſines au-delà des deux rivières étoient garnies de forts retranchements; & le Duc de Savoie commandoit en perſonne dans la place. Lorſqu'il jugea à propos d'en ſortir, il en confia la défenſe au Comte de Thaun, Général très expérimenté. Il avoit ſous ſes ordres le Marquis de Carail, qui s'étoit fait le plus grand honneur dans la défenſe de Nice; & M. de la Roche d'Alleri, le même qui avoit ſi bien défendu Verue, fut nommé par le Prince pour commander dans la citadelle.

1706.

*Feuquières.*

1706.

IV.
M. de la Feuillade investit Turin.

M. de la Feuillade ayant aſſemblé le 12 de Mai dans les environs de Chivas ſon armée, compoſée comme nous venons de le dire, d'environ quarante mille hommes, la fit mettre en marche pour former l'inveſtiſſement de Turin; & à ſon approche la cavalerie du Duc de Savoie ſe retira au-delà de la Doire, dont on fit rompre le pont. Le premier ſoin du Général François auroit dû être d'inveſtir exactement la ville & la citadelle, de façon que ce Prince renfermé dans la place avec toute ſa famille, ne pût avoir la liberté d'en ſortir. Pour y parvenir, il falloit particuliérement s'attacher à s'emparer des hauteurs qui ſont de l'autre côté du Pô, & ſe rendre maître de toutes les avenues qui conduiſent aux quatre portes de Turin, pour couper abſolument la communication entre la ville & la campagne. Rien ne paroiſſoit plus facile; mais ſoit que le Général eût des ordres ſecrets pour ne pas pouſſer à l'extrémité un Souverain qui tenoit de ſi près à la Cour de France; ſoit par un défaut de prévoyance qui ſeroit inexcuſable, il eſt certain que la

place ne fut jamais parfaitement investie, & que le Duc eut toujours la liberté de sortir par la porte du pont. Au lieu donc de commencer par des précautions que la nature du lieu même indiquoit, M. de la Feuillade se contenta de se rendre maître de l'espace compris entre la Doire, la Sture & le Pô ; fit jetter des ponts sur la première de ces trois rivières ; y fit passer une partie de son armée, & ouvrit la tranchée devant la citadelle la nuit du 2 au 3 de Juin, laissant les ennemis tranquilles possesseurs des postes qu'ils occupoient hors de la ville, d'où ils incommodèrent excessivement les soldats & les travailleurs pendant le siège.

1706.

*Feuquière. Follard.*

V. Disposition de l'artillerie de la place.

Aussi-tôt que la tranchée fut ouverte, le Duc qui ne négligeoit aucune précaution pour sa défense, distribua ses canons de façon qu'il en opposa soixante & quinze pièces aux batteries des assiégeants ; en mit cinquante-cinq sur les ouvrages de la nouvelle enceinte qu'il avoit fait construire, & établit quatorze mortiers dans la citadelle & dix dans la ville : artillerie prodigieuse, qui fit toujours le plus grand effet, plus de mille ca-

*San-Vitali.*

1706. nonniers ou soldats étant occupés uniquement à ce service.

VI. Le Duc de Savoie sort de Turin avec sa famille.

M. de la Feuillade ayant laissé le commandement du siège à M. de Chamarantes, passa le Pô & s'empara d'une cassine; ce qui fit craindre au Duc de Savoie que les François ne lui coupassent entiérement la communication de ce côté, & le détermina à faire sortir de Turin les Princesses de sa famille. Le Général François auroit pu empêcher leur retraite, s'il eût pris de bonne heure les précautions nécessaires : & M. de Feuquières remarque à ce sujet que la prise d'une place réguliérement investie, est toujours plus prompte lorsque la présence du Prince & de sa Cour en augmentent les consommations; mais M. de la Feuillade ayant négligé totalement cet objet au commencement du siège, parut ne s'occuper jamais sérieusement à réparer cette première faute. La sortie de la famille du Duc de Savoie auroit dû décourager les assiégés, & leur faire juger que le danger étoit très grand, puisque la mère, la femme & les filles de leur Souverain paroissoient craindre d'être faites prisonnières dans la place. Il arriva tout le

contraire : les ſujets du Duc lui étoient tellement attachés qu'ils n'en furent que plus animés à ſoutenir ſes intérêts. Touchés de la retraite des Princeſſes qu'ils chériſſoient, non-ſeulement les ſoldats & les travailleurs à la paie du Prince, ſe portèrent avec une nouvelle ardeur à remplir leur devoir ; mais les bourgeois même, hommes & femmes aidèrent à tranſporter les matériaux & les faſcines dans les ouvrages extérieurs ; & les Dames donnèrent volontairement les chevaux de leurs carroſſes pour y être employés. Le Duc ſuivit de près ſa famille. Donnant toute ſa confiance aux Généraux qu'il avoit chargés de la défenſe de la place, il ne crut pas devoir laiſſer la campagne libre aux courſes des aſſiégeants, & il ſortit le 17 par la porte du Pô, pour aller ſe mettre à la tête de ſa petite armée. Cette retraite eut tout l'effet que le Prince en pouvoit attendre. Le Duc de la Feuillade auroit dû en profiter pour reſſerrer de plus près les aſſiégés, & leur couper totalement la communication avec leur Souverain, qui avoit trop peu de troupes pour être en état de troubler les opérations du ſiège. Au con-

1706.

1706. traire, le Général François parut s'occuper qu'à suivre le Duc de Savoie, qui, semblable à Sertorius, comme le remarque judicieusement M. Follard, ne se laissa jamais surprendre. Voltigeant de poste en poste, il amusa si bien son adversaire, que le siège traîna en longueur, presque sans aucun progrès, jusqu'au temps où le Prince Eugène, secondant parfaitement ses opérations, réussit à lui amener le secours qui fut le salut du Souverain & de ses fidelles sujets.

*Feuquière. Follard.*

VII. Le Duc se retire à Lucerne.

Le Duc de la Feuillade voyant qu'il ne pouvoit ni enfermer le Duc de Savoie dans aucune place, ni le forcer à abandonner ses Etats, s'empara de plusieurs petites villes & d'une assez grande étendue de plat pays : laissa ensuite le commandement de son camp-volant à M. d'Aubeterre, & retourna le 6 de Juillet au siège. Il en trouva les travaux à-peu-près au même état que lorsqu'il les avoit quittés; quoiqu'il y eût eu beaucoup de monde de tué de part & d'autre, tant par le feu des batteries que par les sorties des assiégés, où ils perdirent presque autant de monde qu'ils firent périr de François. M. d'Aubeterre, plus

heureux ou plûs actif, eut quelques escarmouches avec le Duc de Savoie, 1706.
qui souffrit au passage du Pô un échec où quatre cents hommes de son arrière-garde furent tués, & où le Prince Emmanuel de Soissons fut blessé au-dessous du genou. Le Prince eut bien-tôt sa revanche : il rallia ses troupes ; chargea les François ; leur tua environ deux cents hommes ; exposa sa vie comme le dernier des soldats, & se retira en bon ordre à Lucerne.

VIII. Feu terrible qu'on fait à ce siége.

Le 22 Juillet les François emportèrent une redoute ou lunette qui couvroit l'ouvrage à corne entre la citadelle & la Doire. Le feu à-peu-près égal de part & d'autre, presque sans interruption pendant tout le cours du siège, le rendit un des plus meurtriers qu'on eût vû depuis long-temps. L'air obscurci par des milliers de pierres, par une multitude de bombes & par l'effet des mines, tant des assiégés que des assiégeants, présentoit de toutes parts le spectacle le plus terrible. Des fourneaux creusés par les derniers sous les travaux des François, jettoient jusques dans les tranchées leurs corps à moitié brûlés & déchirés en lambeaux. D'un autre côté, l'artillerie des assié-

1706. geants portoit la désolation & la mort jusqu'au milieu de la ville. Les fortifications étoient si basses, que les boulets passant par dessus, pénétroient dans les bâtiments habités par les bourgeois : ils n'avoient presque aucune retraite pour se mettre à couvert de ce feu terrible & de l'effet des bombes, qui perçoient le comble des maisons, renversoient les édifices les plus solides, & embrasoient tout ce qu'elles trouvoient de combustible.

IX. Belle défense des assiégés.

La nuit du 5 au 6 d'Août, M. de Chamarante à la tête de quarante-deux compagnies de grenadiers, attaqua le chemin couvert, étant soutenu par le feu de vingt pièces de canon, & de trente mortiers ou pierriers. Les assiégés qui remplissoient les contre-gardes, les ravelins & les bastions, repoussèrent les François en faisant pleuvoir sur eux une infinité de grenades & de feux d'artifice de toute espèce, & en les foudroyant par des décharges multipliées d'artillerie & de mousqueterie. Les bourgeois animés par la bravoure de leurs défenseurs, sembloient mépriser le danger qui les environnoit : les uns emportoient les blessés : d'autres chargés de poudre &

de balles en fourniſſoient continuellement aux ſoldats ; & d'autres leur préſentoient de nouvelles armes, quand celles qu'ils portoient venoient à leur manquer. Malgré une auſſi belle défenſe, les aſſiégeants entrèrent dans le chemin couvert & y formèrent des logements ; mais ils furent ruinés autant de fois qu'on les rétablit, les aſſiégés ayant réuſſi à remettre en batterie ſur les baſtions & ſur la courtine vingt-quatre pièces de gros canon, qui écraſèrent les travaux des François.

1706.

*San-Vitali.*

X. Combats ſouterains. Témérité inouïe d'un Mineur Piémontois.

Pendant que l'on combattoit des deux côtés avec un acharnement plus facile à concevoir qu'à décrire, ſur des ouvrages à moitié remplis de leurs propres ruines, d'autres ennemis ſouterrains pouſſoient leurs rameaux & chargeoient leurs fourneaux ſous ces intrepides guerriers. Les mineurs preſque étouffés par le défaut d'air ſe rencontrèrent ſouvent, & combattirent homme à homme dans ces réduits profonds. Les François tentèrent pluſieurs fois de s'introduire dans les galeries des aſſiégés ; & après y avoir fait quelques crevaſſes, ils eſſayèrent d'y deſcendre avec des cordes ; mais pendant aſſez long-temps tous ceux

1706. qui l'entreprirent furent tués avant d'avoir gagné le fond. Enfin ils y jettèrent des feux empestés pour forcer les défenseurs à les abandonner; & huit François armés de toutes pièces ayant réussi à s'emparer de la porte d'une de ces galeries, le combat y devint furieux. Alors un Piémontois nommé Mica, voyant que les siens alloient être forcés, mit le feu de sa main à un fourneau voisin, sans se servir des traînées ordinaires, & réussit en sacrifiant sa propre vie & celle de quelques-uns de ses compatriotes, à ensevelir les François sous les ruines de la galerie.

Ottiéri.

XI. Le Duc d'Orléans arrive au siège.

Après plus de trois mois de siège, les François n'avoient encore pu se rendre maîtres que de l'ouvrage à corne & des contre-gardes que les ennemis avoient repris ensuite, les uns & les autres combattant sur des monceaux de décombres qui conservoient à peine leur première forme d'ouvrages fortifiés. Quoiqu'on eût inondé une partie du terrain pour empêcher l'effet des fourneaux des assiégés, ils détruisirent plusieurs fois les logements des François; renversèrent leurs batteries, & leur tuèrent un très grand

nombre de mineurs, de canonniers & de soldats. Il y en eut beaucoup qui périrent, faute d'avoir eu la précaution de creuser le terrain jusqu'à ce qu'on rencontrât ces funestes contre-mines, dont les rameaux s'étendoient sous toutes les parties du front qu'on attaquoit. Ce fameux siège, que la briéveté de notre Ouvrage ne nous permet pas de détailler, étoit encore très-peu avancé le 28 d'Août, jour que M. le Duc d'Orléans, accompagné du Maréchal de Marsin, arriva au camp de M. de la Feuillade. Le Prince parut mécontent de ce qu'on avoit attaqué la place par l'endroit le plus fort, au lieu de commencer par s'emparer de la ville, comme on auroit pû le faire depuis le long temps qu'on étoit occupé à ce siège. Si l'on eût pris ce parti la citadelle eût vraisemblablement été forcée de se rendre, & l'on auroit au moins interrompu la communication avec le Souverain, dont le voisinage encourageoit les habitants & les soldats, par l'espérance d'être promptement secourus. Ces raisons étoient sans replique; mais quand M. de la Feuillade auroit eu toutes les qualités nécessaires pour savoir pren- 1706.

dre à propos le meilleur parti, il au-
1706. roit toujours été gêné dans ses opérations par les instructions qu'il avoit reçues du Ministère. La conduite du siège; le plan des attaques, tout avoit été réglé à Versailles dès l'année précédente, & il ne lui étoit pas permis de s'en écarter. Ce fut sur ce plan, dont le Duc de Savoie eut bien-tôt connoissance, que ce Prince prépara toutes ses défenses. Il profita, en grand Capitaine, de l'avantage que la supériorité de son génie lui donnoit sur le Général François, pour continuer à l'amuser en battant la campagne jusqu'à l'arrivée du Prince Eugène, & pour se mettre en état de frapper ce grand coup, qui décida du sort de l'Italie: coup fatal, qui réduisit la France à cet état d'abaissement où elle parut tombée à la fin de cette année.

*Folard.*

XII. Attaque où les François sont repoussés.

Les François, que M. le Duc d'Orléans avoit amenés de la Lombardie, brûloient du desir de se signaler au siège; & le Prince obligé de suivre le même plan sur lequel il avoit été commencé, consentit à ce qu'ils fussent employés à un assaut que M. de la Feuillade résolut de donner à la demi-lune & aux contre-gardes. Le Général

voulant éviter la confusion inséparable
des attaques de nuit, donna ses ordres 1706.
pour le commencer le 31 vers dix
heures du matin; mais faute d'avoir
préparé à temps tout ce qui étoit nécessaire, on fut obligé de le retarder
de plus de trois heures. Les grenadiers
François combattant avec l'intrépidité
qui leur est naturelle, s'emparèrent
bien-tôt de la demi-lune d'où ils chassèrent les ennemis, malgré toute leur
résistance, & malgré le feu qui sortoit
de la lunette, du corps de la place, &
sur-tout d'une caponnière que les
assiégeants avoient construite dans le
fossé. Les contre-gardes furent également emportées; mais le régiment des
Gardes du Duc de Savoie & celui de
Stharemberg étant accourus au secours
de leurs compatriotes, accablés de la
fatigue d'une défense opiniâtre, chassèrent à leur tour les François. Ceux-ci revinrent à la charge: rentrèrent
trois fois dans les ouvrages: furent
obligés d'en sortir autant de fois, &
s'y établirent enfin à la quatrième
attaque. Déja ils voyoient avec cette
joie que la fureur même inspire, leurs
fiers ennemis forcés d'abandonner
précipitamment la demi-lune & les

1706. contre-gardes, lorſque tout-à-coup d'autres ennemis inviſibles firent changer ces cris d'une joie inhumaine en des cris de déſeſpoir. Quatre fourneaux, que les aſſiégés allumèrent en ſe retirant, firent ſauter en l'air les grenadiers & les canons qu'on avoit déja établis ſur ces ouvrages, & firent périr en un inſtant plus de François que n'en avoit détruits le fer & le feu des Piémontois & des Allemands qui avoient combattu à découvert. Ceux qui échappèrent ſe précipitèrent du haut des ouvrages, croyant que le même ſort les y attendoit s'ils ne s'en garantiſſoient par une prompte fuite. Les aſſiégés y rentrèrent en triomphe; & quoique les François fiſſent encore de nouveaux efforts, ils ne purent réuſſir à les en chaſſer.

*Vie du P. Eugène. San-Vitali.*

XIII. Les aſſiégés font brûler les morts.

Les aſſiégeants, rebutés de tant d'aſſauts infructueux, réſolurent de n'en plus donner juſqu'à ce que les brèches fuſſent plus praticables. Ils s'occupèrent uniquement à réparer leurs batteries démontées par le feu des aſſiégés, ou enterrées par l'effet de leurs mines; à établir de nouveaux fourneaux, & particuliérement à empêcher qu'il n'entrât du ſecours dans

la place. Le grand nombre de corps morts, dont le fossé étoit en partie rempli, faisant craindre aux ennemis que leur infection, dans une saison aussi chaude, n'occasionnât des maladies contagieuses, ils les couvrirent d'un grand nombre de fascines & y mirent ensuite le feu, ce qui consuma une partie de ces cadavres & dessécha le reste, de façon à ne plus donner lieu de craindre que l'air n'en fût empesté. Le Duc de Savoie savoit qu'on étoit près de manquer de poudre dans la ville, & il fit monter à cheval un gros corps de cavalerie, dont chacun en portoit un sac en croupe. Quoiqu'ils fussent soutenus par l'infanterie, il n'y en eut qu'une partie qui pénétra dans la place; les autres retournèrent en arrière aussi-tôt qu'ils virent avancer les François pour s'opposer à leur passage; mais le petit nombre de ceux qui gagnèrent Turin, conduits par le Marquis della Mare, animèrent les assiégés d'une ardeur nouvelle, en leur apprenant l'arrivée du Prince Eugène; & en les assurant qu'ils seroient promptement secourus. Le Duc de Savoie fit mettre ensuite dans des outres de peau une assez

1706.

1706. grande quantité de poudre qu'on jetta dans le fleuve & qu'on devoit arrêter à Turin ; mais les François découvrirent ces outres ; tendirent des filets, & il n'en arriva qu'une très petite partie au pont de cette ville.

Quincy. Otcieri.

XIV. Diversité d'avis dans le Conseil de guerre des assiégeants.

L'armée combinée du Duc de Savoie & du Prince Eugène, étoit si foible en comparaison de celle qui soutenoit les intérêts de la Maison de Bourbon, qu'il y avoit tout lieu de croire que ces deux habiles Généraux ne feroient de tentatives que pour jetter un puissant secours dans la ville ; mais le Duc d'Orléans jugeant par son propre génie de ce qu'il auroit fait s'il eût été à leur place, pénétra mieux dans leurs desseins. Instruit que les ennemis étoient en marche pour s'approcher de Turin, il assembla le 4 de Septembre un Conseil de guerre, où il proposa de laisser seulement une partie des troupes à la garde des tranchées, & de s'avancer avec le reste à la rencontre des Alliés. Ce parti étoit le plus conforme au génie du Prince & à celui des François, qui réussissent toujours mieux quand on les conduit aux ennemis, que lorsqu'on les oblige à les attendre. On ne peut cependant

pendant disconvenir que malgré les
éloges donnés par tous les Ecrivains 1706.
à cette proposition, ce parti n'eût
quelques inconvénients. Les forces
réunies de l'armée Françoise étoient
formidables; mais en les divisant, celles
qui devoient rester au siège pourvoient
être battues par les assiégés,
qui n'auroient pas manqué de faire
une sortie générale; & si le corps destiné
à attaquer le Prince Eugène eût
eu en même-temps du dessous, l'armée
Françoise étoit exposée au plus grand
risque. Le Duc d'Orléans avoit trop
de pénétration pour que ces réflexions
lui échappassent; mais comme on étoit
près de manquer de vivres, & que
les troupes des deux Couronnes
étoient en danger de se trouver affamées
dans leur camp, il insista fortement
sur son avis, & l'appuya d'une
raison que la disposition du siège rendoit
sans replique. C'est que les lignes
étoient d'une si grande étendue, qu'on
ne pouvoit les garder dans toutes
leurs parties avec des forces égales;
en sorte que si l'on étoit forcé en quelque
endroit, le mal devenoit sans
remède, & que l'armée étoit perdue
sans ressource. M. de Marsin préten-

1706. dit au contraire qu'on devoit attendre les ennemis dans les lignes : soutint qu'elles étoient bien fortifiées, & que l'avantage seroit beaucoup plus grand pour les y combattre, que si l'on étoit en rase campagne. Cette raison auroit été plausible si l'armée Françoise eût été inférieure ; mais elle ne pouvoit avoir lieu dans la circonstance où l'on se trouvoit. Presque tous les Membres du Conseil, convaincus par la justesse du raisonnement du Prince, se déclarèrent pour son avis ; & quand M. de Marsin voulut parler de nouveau, il fut interrompu par le bruit confus des Officiers qui vouloient qu'on allât au-devant des ennemis. Alors le Maréchal, obligé de suivre les instructions de la Cour, tira de sa poche un ordre du Roi, signé de la main du Monarque, portant qu'en cas d'action on déféreroit à son avis. M. le Duc d'Orléans, forcé de se soumettre, fut, dit-on, prêt à quitter l'armée ; mais retenu par son attachement à son Souverain, il se contenta de lui envoyer un exprès, & ne songea plus qu'à donner tous ses soins à la défense de ces lignes fatales.

*Vie du P. Eugène. Feuquière. Folard.*

XV. Les ennemis

Toute l'armée étant entrée dans les

lignes, M. le Duc d'Orléans vit avec autant de chagrin que de surprise que le mal étoit encore plus grand qu'il ne l'avoit prévu, & qu'il n'y avoit de vivres que pour environ quatre jours. Il fit aussi-tôt partir tous les mulets avec une forte escorte, pour aller chercher à Suze quinze cents sacs de farine qui y étoient en dépôt. Cette ville étoit éloignée du camp d'environ dix lieues; & le Prince Eugène, instruit de la marche du convoi, ne lui laissa pas le temps d'arriver. Il envoya son avant-garde dans la plaine de Mille-Fleurs où ce convoi devoit nécessairement passer; & le Duc de Savoie, secondant les efforts du Prince, les François commandés par M. de Bonelles se trouvèrent entre deux feux, ce qui les obligea de se retirer dans le château de Pianezza, à la réserve de trois cents mulets qui gagnèrent le camp; foible ressource pour une armée aussi nombreuse. M. de Bonelles n'ayant pas de forces suffisantes pour se défendre contre toutes les troupes qui l'attaquoient, fut contraint de se rendre à discrétion; & les ennemis s'emparèrent de tout le reste du con-

1706.

enlèvent un grand convoi.

*Quincy, Vie du P. Eugène.*

voi, composé de farine, de poudre & de toutes sortes de vivres.

1706.

XVI. État du siège avant la bataille.

La longueur du siège de Turin avoit réduit les forces de la garnison au tiers de ce qu'elles étoient au commencement de la campagne. Les défenses renversées de toutes parts par l'effet de l'artillerie & de la quantité prodigieuse de mines qu'on avoit fait jouer, ne présentoient presque plus que des monceaux de ruines; & si le Prince Eugène fût arrivé quelques jours plus tard, il est vraisemblable que la place n'eût pu résister à un nouvel assaut. Le Duc d'Orléans l'eût certainement donné après avoir marché aux ennemis comme il l'avoit proposé, si les ordres de la Cour de Versailles ne l'eussent réduit à la triste nécessité de se tenir sur la défensive, sans pouvoir profiter de l'ardeur des troupes qui brûloient du desir d'aller combattre les Alliés en pleine campagne.

*San-Vitali.*

XVII. Les Généraux ennemis forment leur plan d'attaque.

Le Prince Eugène & le Duc de Savoie ayant examiné en personne les dispositions des François, reconnurent que le quartier entre la Sture & la Doire dans la partie qui approche du Pô, n'avoit presque aucuns retranche-

1706.

ments. Il n'étoit gardé que par très peu de troupes, qui défendoient quelques mauvaises redoutes, avec un fossé fait à la hâte, large seulement de quatre pieds, & d'un demi-pied de profondeur. Il est vrai que les François avoient sur la hauteur des Capucins un gros corps d'infanterie commandé par M. d'Albergotti, qui eût pu aisément envoyer un puissant secours à ce quartier; mais cet Officier Général, quoique très brave, croyoit n'avoir jamais assez de troupes. Il craignit d'être lui-même attaqué sur cette hauteur; demeura spectateur du combat, & se tint toujours sur la défensive, n'ayant pas d'ordres supérieurs qui l'obligeassent de faire marcher ses troupes dans l'endroit où elles auroient été le plus nécessaires. *Folard.*

XVIII. Les Alliés s'avancent du côté le plus foible de l'armée Françoise.

La nuit du 6 au 7 de Septembre, le Comte de Thaun, qui commandoit dans Turin, ayant eu avis par des signaux du projet formé par le Prince Eugène, donna ordre aux bourgeois de se tenir prêts au son de la cloche, pour occuper tous les postes, qui jusqu'alors avoient été défendus par la garnison, afin d'être en état de seconder les efforts de son Souverain par

une ſortie générale. Déja l'armée en-
1706. nemie avoit traverſé la Doire & avoit pris ſon poſte, la droite à Pianezzo & la gauche à la Venerie. Les François voyant qu'on ſe diſpoſoit à les attaquer de ce côté, juſqu'alors trop négligé, paſſèrent la nuit à s'y retrancher; mais le ſoldat découragé par l'embarras des Généraux, qu'on ne pouvoit lui cacher, ſembloit à demi-vaincu par le peu de confiance qu'il avoit en ſes chefs. Toute l'armée des Alliés étoit répandue entre la Sture & la Doire, & l'on ne conçoit pas pourquoi les Généraux François ne firent pas traverſer cette dernière rivière à la plus grande partie de leurs troupes. M. le Duc d'Orléans, alors ſeul en état de prendre le meilleur parti, n'avoit que le nom de Général en chef; & M. de Marſin, ainſi que M. de la Feuillade, qui régloient réellement toutes les opérations, n'en ſavoient pas aſſez pour réparer leurs premières fautes. Dans cette extrémité M. le Duc d'Orléans eut ſeulement le crédit de faire paſſer en dili-
*Folard.* *Feuquiere.* gence les brigades de Perche, d'Anjou & de Bretagne, avec le régiment de Bourgogne infanterie, & de les

uer dans les retranchements; 1706.
nalgré ce renfort il n'y avoit
core assez de troupes pour les
er dans toute leur étendue.
'y avoit que huit à neuf mille XIX.
es dans la partie des retranche- Disposition de l'armée des Alliés.
que les ennemis se disposoient
juer; & M. de Marsin envoya
ider au Comte d'Albergotti, posté
hauteur des Capucins avec qua-
bataillons, de lui en envoyer
. Le Comte, qui voyoit un gros
d'ennemis du côté de Mont-
', quoique ce ne fussent presque
les milices, ce qu'il pouvoit
er, ne crut pas devoir se dégar-
l répondit qu'il avoit besoin de
; ses troupes pour conserver le
qui lui étoit confié: si le Maré-
eût insisté, Albergotti eût obéi;
il s'en tint à sa réponse, & le
e conserva ses quarante batail-
L'armée des Alliés étoit compo-
: cinq mille hommes d'infanterie
enne, cinq mille des troupes
atinat, mille de celles de Saxe-
ı, quelques corps de Piémon-
& dix mille Impériaux, ce qui
it en tout environ vingt-quatre
hommes d'infanterie. La cava-

1796. lerie étoit à-peu-près de dix mille hommes. Les deux Généraux ayant remarqué, comme nous venons de le dire, que la partie des retranchements voisins de la Sture étoit la moins défendue, résolurent de porter leurs plus grands efforts de ce côté. Ils y placèrent tous les grenadiers de leur armée, commandés par le Prince d'Anhalt, qui avoit aussi l'infanterie Prussienne sous ses ordres. Les instructions de ce Prince portoient, qu'il entreroit avec ces troupes dans les retranchements François, où il tiendroit ferme, pendant que le Prince Alexandre de Wirtemberg, à la tête de quatre mille Impériaux, & secondé par les Généraux Stillen & Hagen, couvriroit le travail des pionniers, qui devoient détruire les retranchements pour ouvrir le passage à la cavalerie. La droite des ennemis étoit commandée par le Prince de Saxe-Gotha, qui avoit pour Généraux de bataille les Comtes de Konigseg, de Harrach & de Bonneval, avec le Général Rebinter. La cavalerie avoit pour Généraux à droite le Prince de Darmstadt; à gauche le Marquis Annibal Visconti, & au corps de réserve étoit

le Marquis de Langallerie, qui avoit passé du service de France à celui de l'Empereur. Le Prince Eugène & le Duc de Savoie ne prirent pas de poste fixe, afin d'être en état de donner les ordres, suivant les circonstances, & d'encourager les soldats par leur présence dans les endroits où elle seroit nécessaire. Ils eurent la précaution de mettre des intervalles assez grands entre les bataillons de la seconde ligne, pour qu'en cas de confusion, les bataillons de la première pussent se rallier derrière la seconde, & aussi pour servir de retraite à la cavalerie, s'il arrivoit qu'elle fût repoussée. L'artillerie fut distribuée dans des espaces de vingt à trente pas qu'on laissa entre les bataillons de la première ligne.

1706.

*Quincy. Vie du P. Eugène. San-Vitali.*

Toute la matinée du 7 fut employée par les Alliés à étendre leurs bataillons & leurs escadrons dans la plaine à la vue des François, & avec le plus grand silence, sans tambours & sans trompettes. Ils firent en même-temps avancer leur artillerie, & les Officiers Généraux donnèrent toute leur attention à ce que les ordres fussent exécutés avec la plus grande exactitude, jusques dans les moindres parties. Les

XX. Bataille de Turin. Attaque & défense vigoureuse.

François, dont les retranchements
1706. étoient bordés de trente-neuf pièces de canon, commencèrent à les faire agir avec assez de succès à mesure que les ennemis s'approchèrent : le Duc de Savoie, tant pour répondre à leur feu que pour avertir le Commandant de la place de se tenir prêt, en fit placer quinze pièces sur le chemin de la Venerie, & elles commencèrent à tirer quelque-temps avant qu'on engageât la bataille. Vers onze heures, le Colonel Salm à la tête des grenadiers, & le Prince d'Anhalt à la tête des Prussiens, commencèrent l'attaque à la gauche du côté de la Sture. Ils s'avancèrent à dix pas des lignes sans tirer un seul coup ; mais les François n'en firent pas de même. Voyant que l'aîle gauche des ennemis est plus avancée que la droite, ils font un si grand feu d'artillerie & de mousqueterie, que les grenadiers Allemands & les Prussiens sont obligés de se retirer dans le plus grand désordre. Les carabiniers François, commandés par M. de Rouvrai, franchissent leurs retranchements ; percent les bataillons ennemis, & portent la confusion de toutes parts. Ce fut dans cet instant que les

Généraux de l'armée des deux Couronnes durent reconnoître de quel avantage il eût été d'avoir la plus grande partie de leurs forces entre les deux rivières. Si ces braves carabiniers eussent été soutenus à propos, la bataille se décidoit dès le commencement en faveur de l'armée d'Orléans; mais le Duc de Savoie & le Prince Eugène, qui connoissent la supériorité de leurs forces dans cette partie sur celles des François, ne sont point étonnés de cet échec : ils rétablissent le combat par leur présence, & font avancer plusieurs escadrons contre les carabiniers. Ceux-ci pressés vivement par la cavalerie ennemie, paroissent près de reculer à leur tour ; cependant ils tiennent bon dans le poste dont ils se sont emparés : les brigades de Bretagne & de Perche, conduites par le Duc d'Orléans en personne, les soutiennent avec un corps de dragons ; & l'espérance de vaincre entretient l'ardeur des François. Dans ce moment le Prince de Wirtemberg forme son attaque contre les retranchements, & le Prince de Saxe-Gotha, soutenu du Comte de Konigseg, tombe de son côté sur la gauche des Fran- 1706.

çois, qui ſont alors attaqués de tou-
1706. tes parts. Les carabiniers, trop preſſés pour tenir plus long-temps dans un terrain découvert, ſont forcés de ſe retirer en bon ordre derrière leurs redoutes : les ennemis profitent de ce mouvement. Le Prince Eugène, qui court de rang en rang, remarque après une heure & demie de combat, que le peu de troupes des François les force de laiſſer preſque dégarnie la partie des lignes qui eſt vis-à-vis des Pruſſiens, & que ces lignes ne ſont pour ainſi dire que tracées, ſans aucune profondeur. Sur l'ordre qu'il donne, cette infanterie ſe jette dans les retranchements : elle eſt ſuivie de la cavalerie, & toute cette partie eſt emportée ; mais les eſcadrons Allemands oublient l'ordre qu'ils ont reçu de ſe former au-dedans des lignes, ſans s'écarter du gros de l'armée. Ils ne ſongent qu'à profiter de ce premier avantage, & à pourſuivre quelques corps en déſordre qui ſe trouvent devant eux. Les carabiniers François profitent de cette faute pour ſe rallier; prennent en flanc cette cavalerie ; y portent à leur tour le déſordre, & ſont près de repouſſer encore

1706.

ne fois les ennemis au-delà des re-
anchements; mais le Général Isel-
ich qui est à la tête de leur seconde
gne, y fait poster le régiment de
valerie de Stahremberg, qui a ordre
demeurer dans ce poste, & de
occuper uniquement à empêcher les
ançois de le reprendre. Trois piè-
s de canon qu'ils y trouvent sont
intées contre les carabiniers; & le
ince Eugène court au grand galop
ur rallier sa cavalerie, suivi seule-
ent d'un petit nombre d'Officiers,
quelques Pages & d'un valet de
ambre. Toujours intrépide au mi-
u du feu qui l'environne, & donnant
s ordres avec la même présence
esprit, il voit tomber à ses côtés
usieurs de ceux qui l'accompagnent: *Vie du P. Eugène. San-Vitali.*
Page & son valet-de-chambre sont
és derrière lui; enfin son cheval est
teint d'un coup de carabine, & le
ince est renversé dans le fossé.

XXI. Le Duc d'Orléans est blessé. Les François sont mis en déroute.

Eugène, couvert de boue, de sang
de poussière, se relève & prend un
tre cheval: le soldat, qui rougissoit
marquer moins de valeur que son
énéral, ne connoît plus le danger:
en-tôt la cavalerie est ralliée, &
vient inébranlable contre tous les

1706. efforts des carabiniers. Les Alliés conservent leur poste : mais ils ne peuvent encore pénétrer plus avant, toujours près d'enfoncer les François ou d'en être repoussés, suivant le plus ou le moins de succès de l'attaque du centre, d'où paroît alors dépendre tout l'événement de la bataille. Deux habiles Généraux commandoient les deux parties opposés en cet endroit : le Duc de Savoie du côté des Alliés, & le Duc d'Orléans du côté des François. Ces illustres rivaux font balancer successivement la victoire : si le premier a l'avantage du nombre & d'une plus ancienne expérience dans la science militaire, le second y supplée par l'activité que son exemple & ses discours inspirent à ses troupes. Secondé par le Maréchal de Marsin, plus vaillant soldat qu'habile Capitaine, l'un & l'autre combattent pied à pied contre une multitude d'ennemis. Après trois attaques infructueuses, le soldat Allemand & le Piémontois, semblent prêts à abandonner leur propre terrain & à renoncer à l'espérance de s'emparer de celui des François, lorsque le Maréchal est blessé d'un coup funeste qui ne lui laisse de vie que pour voir les

fuites fâcheuses de son entêtement à combattre dans les lignes. On l'emporte hors du champ-de-bataille ; & en même temps le Duc d'Orléans qui a déja reçu trois coups de feu dans sa cuirasse, est aussi blessé en deux endroits. Les Officiers qui l'environnent le forcent de sortir de la mêlée pour faire panser ses blessures qu'on juge d'abord très-dangereuses : les troupes découragées par l'absence de leur Général, commencent à songer à la retraite : les Alliés qui s'en apperçoivent, entrent avec impétuosité dans les retranchements : la déroute se met au centre de l'armée Françoise : ces retranchements sont forcés ; & le soldat abandonné à lui-même, cherche son salut dans une fuite précipitée. Les corps qui bordent la Sture étant alors découverts de tous côtés, ne peuvent plus tenir contre des ennemis que le succès de leur centre enflâme d'une nouvelle ardeur. Rien ne peut résister à leurs efforts ; ils s'étendent dans toute la plaine : n'ayant plus de troupes à combattre en tête, leurs Généraux les font replier sur la droite du côté de Lucento ; & ce mouvement leur assure la victoire.

1706.

*San-Vitali. Ottieri.*

1706. XXII. Les retranchements sont forcés de toutes parts.

Le combat s'étoit toujours soutenu de ce côté, où les retranchements avoient plus de force, & où les François maîtres du château de Lucento faisoient un feu si bien suivi que le Prince de Saxe-Gotha qui commandoit les ennemis, avoit été repoussé autant de fois qu'il avoit formé d'attaques. Enfin, la déroute du centre ayant donné la facilité au Duc de Savoie & au Prince Eugène de faire avancer de nouveaux corps, ils prirent en flanc les François;& malgré le feu du château les forcèrent également d'abandonner leurs retranchements.

*Vie du P. Eugène.*

XXIII. Le Prince Eugène entre dans la place. Retraite précipitée du reste des François.

Les François de Lucento, voyant qu'ils n'avoient plus aucune ressource, sortirent de ce poste après avoir mis le feu à leurs magasins qui sautèrent en l'air peu de temps après leur retraite. La cavalerie Allemande profitant de ses avantages, s'empara d'une cassine qui étoit à la tête du pont de la Doire. Les François dispersés dans la plaine réussirent encore à se rallier & à faire de nouveaux efforts : mais ce fut en vain qu'un grand nombre sacrifièrent leurs vies pour rétablir le combat : ils furent obligé de céder & de se retirer en désordre, les uns au-delà de la

)oire, d'autres à Chivas en traversant
ı Sture; & quelques-uns du côté du 1706.
Iilanois. Plusieurs essayèrent de passer
: Pô à la nage, mais ils périrent pres-
ue tous dans les eaux de ce fleuve.
es Généraux des Alliés, satisfaits
'avoir chassé les troupes des deux
ouronnes de l'espace qui est entre
s rivières, se préparoient à un nou-
eau combat lorsqu'ils auroient passé
. Doire : ils jugeoient que les troupes
aîches qui étoient de l'autre côté de
ette rivière leur disputeroient vive-
ıent le terrain : mais le coup qui
voit forcé le Duc d'Orléans à quitter
: champ-de-bataille, avoit entière-
ıent abattu le courage des troupes.
endant toute l'action M. de la Feuil-
ıde, qui craignoit que les ennemis
enfermés dans Turin ne secondassent
ar une sortie les efforts de leurs Gé-
éraux, avoit continué de faire battre
es bastions avec son artillerie; comme
. les opérations du siège n'eussent pas
û discontinuer. Les assiégés, qui du
ıaut de leurs remparts & des lieux
levés de la ville étoient témoins de
e qui se passoit dans la campagne,
ortirent en bon ordre par la porte
ıu'on nomme du Palais; renversèrent

1706.

les travaux des assiégeants ; se joignirent aux troupes qui venoient de s'ouvrir le passage : & le Prince Eugène ayant traversé la Doire, entra en triomphe dans la place. Les assiégeants effrayés de ce nouveau succès, au lieu de disputer le passage de la rivière à des troupes moins nombreuses que ce qui leur restoit, ne songèrent qu'à faire leur retraite, qui fut exécutée avec le plus grand désordre.

*Ottieri. San-Vital. Vie du P. Eugène.*

XXIV. Nouvelle faute que font les François après la bataille.

Le corps du Comte Albergotti n'avoit pas été attaqué, & ce fut peut-être le seul qui se retira sans confusion. Les François en quittant leurs postes mirent le feu à plusieurs de leurs magasins à poudre, qui sautèrent avec un fracas dont une partie de la ville ressentit l'ébranlement. Les Généraux tinrent conseil sur le parti qu'on devoit prendre, soit de se retirer du côté de la France, soit de rentrer en Italie. Un cavalier Italien très-expérimenté, offrit de guider les troupes par une route sûre jusques dans le Milanois : mais le plus grand nombre des membres du Conseil jugèrent que ce parti étoit dangereux à suivre, & même impossible : dangereux en ce qu'il laisseroit les frontières du Dauphiné ex-

posées aux entreprises des Alliés ; & 
impossible d'autant que les chemins de 1706.
Quiers, de Casal & de Chivas leur
étant fermés, ils seroient obligés de
traverser le Pô, exposés à être continuellement harcelés par une armée
victorieuse. Quelque foibles que fussent ces raisons, elles empêchèrent
l'armée des deux Couronnes de tourner
vers le Milanois, où elles auroient été
reçues par le Comte de Médavi ; ce
qui auroit mis la France en état de
conserver ses conquêtes d'Italie. Au
contraire, la fausse nouvelle que les
ennemis avoient un corps de six mille
hommes à Montcallier, par où il falloit passer, se joignant à l'éloignement
que marquoient la plupart des Officiers
Généraux pour rentrer en Italie, fit
prendre le parti désespéré de se retirer
du côté de Pignerol : nouvelle faute
peut-être plus énorme que toutes celles
qu'on avoit déja faites, & qui ne put
jamais être réparée. Les ennemis envoyèrent seulement quelques troupes
à la poursuite des François ; mais M.
de Saint-Frémont qui commandoit à
l'arrière-garde, répara une partie du
désordre qui accompagnoit cette retraite : il y eut cependant plusieurs

1706. *Quincy. Feuquière.*

escarmouches où les François perdirent encore quelques troupes, outre un grand nombre de déserteurs qui profitèrent de cette occasion pour passer du côté des ennemis.

XXV. Perte que firent les François dans cette bataille.

La bataille de Turin ne dura qu'environ deux heures & demie, & fut peu meurtrière des deux côtés. Les François n'y eurent qu'environ onze cents hommes tués & dix-huit cents blessés: mais on leur fit un assez grand nombre de prisonniers; dont les principaux furent, le Maréchal de Marsin, qui mourut le lendemain de ses blessures, le Marquis de Murfé, le Marquis de Sennectère & le Marquis de Bonneval, Colonel des Cuirassiers. On remit ce dernier à la discrétion de son frère, qui après avoir été au service de France étoit passé à celui de l'Empereur, & qui est mort chez les Turcs en 1747, pourvû de la charge de Capigi-Bachi. Du côté des Alliés le Comte de Brunswick-Bevern fut tué, ainsi que le Colonel Hoffmann, & ils perdirent à-peu-près autant d'hommes que les François. Leur butin fut immense: ils trouvèrent dans le camp abandonné par les troupes des deux Couronnes cent dix pièces de gros

1706.

ınon, cinquante pièces de campagne, ınquante mortiers, cinq mille ſix cents ombes, plus de quinze mille grenades, uarante-huit mille boulets, quatre ıille caiſſons de balles de fuſil, quatre-ıngt ſix mille barrils de poudre de ent livres chacun, outre une quantité rodigieuſe d'outils & d'autres munions. Ils prirent auſſi dix mille cheaux, cinq mille mulets & deux mille œufs. Dans les tentes qui furent pilées, on trouva pour des ſommes onſidérables de vaiſſelle d'argent, de nge & même des bijoux. Avantage emporté par une armée de trente-uatre mille hommes ſur une au moins e cinquante cinq : mais la première toit commandée par le Prince Eugène, ⁊ la ſeconde par M. de Marſin : auſſi 1. le Duc d'Orléans en écrivant au Ionarque François, lui marqua autant e chagrin d'avoir été obligé de déférer ux volontés de ce Général que d'avoir ıerdu la bataille.

*Vie du P. Eugène.*

XXVI.
Le Duc de Savoie reprend les places qui lui avoient été enlevées.

Les troupes des deux Couronnes ıyant traverſé les Alpes, où elles ſoufrirent beaucoup par la diſette de vires, furent miſes en quartier de affraichiſſement ſur les frontières de rance. Le premier ſoin des Généraux

Alliés fut de profiter de leur victoire
1706. pour rentrer dans les places que les François avoient enlevées au Duc de Savoie. La plus grande partie avoient été démantelées, & il ne fut pas difficile à ce Prince, favorisé par les habitants, d'en reprendre possession, sans tirer presque un coup de canon: les milices du pays furent suffisantes pour contraindre les François à abandonner le val d'Aoste, le fort de Barraux & les cantons circonvoisins. L'armée des Alliés marcha à Verceil, qui ne fit aucune résistance; & un détachement s'empara de Chivas, dont la garnison composée de plus de mille hommes fut faite prisonnière de guerre. Crescentino eut le même sort, & les ennemis firent ensuite l'investissement de Novarre, où il n'y avoit qu'environ huit cents hommes de garnison. Les habitants, craignant que la place ne fût emportée d'assaut, prirent les armes, & obligèrent le Gouverneur de capituler: ce furent eux-mêmes qui réglèrent les conditions, & il eut

*San-Vitali.* la liberté de sortir de la ville avec sa garnison pour se retirer où il jugeroit à propos.

XXVII. Les Alliés

Le 22 du même mois de Septembre

Les ennemis arrivèrent sur les bords du Tesin. Ils pensoient que les François qui après la défaite de Turin s'étoient mis à couvert au-delà de cette rivière, pourroient leur en disputer le passage. En conséquence, les Alliés établirent douze pièces de gros canon sur la rive droite avec un gros corps de grenadiers pour que le feu de l'artillerie & de la mousqueterie couvrît la cavalerie Allemande pendant qu'elle traverseroit le gué. Les François ne se trurent pas en état de leur tenir tête: ils abandonnèrent les bords de la rivière: les Alliés y jettèrent un pont, la traversèrent le 23; & le 24 ils allèrent camper à Corsino, qui n'est éloigné que de quatre milles de Milan. Le vieux Prince de Vaudemont, Gouverneur du Milanois, voyant les habitants plus favorablement disposés pour la maison d'Autriche que pour celle de Bourbon, avoit emmené sa famille à Pizzighitone: mais à l'approche des ennemis, il retourna à Milan, & jetta deux bataillons François dans la citadelle. Il n'y resta pas long-temps, & regagna Pizzighitone où il fut joint peu de jours après par le Comte de Médavi qui venoit de remporter une

1706.

retournent en Italie.

1706. victoire complette ſur le Prince de Heſſe, comme nous allons le rapporter en reprenant la ſuite de la guerre de Lombardie.

*Quincy. San-Vitali.*

XXVIII. M. de Médavi ſe prépare à livrer bataille.

Ce Prince, qui avoit plus de troupes ſous ſes ordres que le Général François, ne le croyoit pas en état de rien entreprendre contre ſon armée, composée partie de Heſſois, partie de troupes Impériales, & partie de celles de pluſieurs autres Princes d'Allemagne. Il s'étoit rendu maître de Caſtel-Giufré, ainſi que de Goïto, petite ville ſituée entre le lac de Mantoue & celui de Garde, & eſpéroit réuſſir à s'emparer avec la même facilité de Caſtiglione-del-Stivere. Il ſe préſenta devant cette place au commencement de Septembre, & entra aiſément dans la ville qui n'étoit pas aſſez forte pour lui réſiſter : mais il trouva plus de difficulté pour le château, & il fut obligé d'en former le ſiège ſuivant les règles de la guerre. M. de Médavi avoit feint de ſe retirer du côté de Crémone où le Général Toralba commandoit pour Sa Majeſté Catholique ; & ils convinrent enſemble des meſures qu'ils devoient prendre pour combattre avec ſuccès l'armée combinée des ennemis.

Toralba

'oralba fournit à M. de Médavi toutes
:s troupes qu'il put tirer de sa garni- 1706.
›n, & le Général François y joignit
lusieurs détachements qu'il tira de
ıême de quelques autres places; ce
ui le rendit égal en infanterie à l'ar-
ıée du Prince qu'il vouloit attaquer,
: lui donna même quelque supério-
té en cavalerie. Profitant de l'ardeur
u'il remarqua dans ses troupes, il se
it en marche à leur tête, & s'avança
:rs Goïto : le Prince instruit de ce
ouvement, s'avança aussi de son côté
9 de Septembre dans la plaine de
idizzolo entre Castiglione & Goïto.
.. de Médavi voyant qu'il avoit réussi
ıns son projet d'attirer les ennemis
ı raze campagne, rangea ses troupes
ı bataille de façon qu'il mit la plus
rte partie de son artillerie à la droite
›ur l'opposer aux Hessois, qu'il re-
rdoit avec raison comme les meil-
ures troupes de celles qu'il alloit
ımbattre. Il donna le commandement
: cette aîle au Général Toralba, se-
ındé par M. Dillon : mit à la tête
l'aîle gauche M. de Saint-Pater avec
Comte de Grancé, & demeura lui-
ême au centre pour être à portée de

donner de toutes parts les ordres né-

1706. cessaires.

XXIX. Bataille de Castiglione gagnée par l'armée des deux Couronnes.

Le Prince de Hesse, qui comptoit particuliérement sur ses propres troupes, fit avancer ses gardes & ses principaux corps de cavalerie contre la droite de l'armée des deux Couronnes. L'attaque se fit avec tant d'impétuosité qu'ils renversèrent la première ligne du Général Toralba, pendant que l'infanterie Hessoise portoit le même désordre dans les bataillons François & Espagnols qu'elle rencontroit sur son passage. Ces bataillons forcés de lâcher le pied, abandonnèrent une partie de l'artillerie, dont les ennemis se rendirent maîtres ; & la bataille paroissoit sur le point de se décider en faveur des Hessois, quand M. de Cebret qui commandoit la seconde ligne de l'armée des deux Couronnes, la fit avancer si à propos qu'il remplit les vuides occasionnés par la déroute des premiers bataillons. M. de Médavi fit mettre la bayonnette au bout du fusil à l'infanterie de cette seconde ligne ; & le Général Toralba à la tête de la cavalerie de la même ligne, chargea les ennemis avec tant de vigueur, qu'il donna le temps aux escadrons épars

ſe reformer & de revenir également
a charge. Le Comte de Grancé atta- 1706.
a en même temps les Alliés à la
uche, pendant que M. Dillon tom-
it ſur eux à la droite, & les efforts
ınis de ces habiles Généraux furent
bien concertés qu'ils déterminèrent
victoire à ſe déclarer pour le parti
'ils ſoutenoient. La déroute des
nemis commença par leur cavalerie,
aquée de front par l'infanterie Fran-
iſe, & en flanc par la cavalerie Fran-
iſe & Eſpagnole. Les eſcadrons im-
riaux reculèrent d'abord ſeulement
quelques pas : mais ce mouvement
gmentant l'ardeur des aſſaillants,
ı vit bien-tôt les cavaliers tourner
ide, & fuir de toutes parts au travers
s collines, ſans qu'il fût poſſible à
ırs Officiers de les rallier. L'infan-
rie de leur droite n'étant plus ſou-
nue par la cavalerie, les ſoldats
taqués en flanc par le Marquis de
onzagues, jettèrent leurs armes, &
ſongèrent qu'à gagner les monta-
ıes pour éviter le feu des François.
Prince de Heſſe fit inutilement tous
s efforts pour raſſembler ſes troupes,
ı au moins pour faire ſa retraite avec
oins de déſordre : il fut abandonné

de la plus grande partie de ſon monde:
1706. tomba lui-même de cheval, & ſe retira preſque ſeul du côté de Goïto. Ses troupes n'ayant d'autre guide que la terreur, prirent la fuite, les unes juſques ſur les bords du lac de Garde, les autres du côté du Pô, où elles ſe joignirent au Prince Eugène. La perte des Alliés dans cette bataille fut d'environ deux mille hommes tués & trois mille priſonniers, en y comprenant ceux qu'on fit quelques jours après devant le château de Caſtiglione. On leur prit ſix gros canons, quatorze pièces de campagne & pluſieurs drapeaux & étendards: M. de Médavi ne s'attacha pas à les pourſuivre: mais il envoya M. de Cebret avec un détachement pour dégager ce château; & les ennemis forcés de ſe rendre priſonniers dans la ville où on les attaqua, livrèrent aux François leur artillerie avec toutes leur munitions. M. de Médavi fut récompenſé de la belle conduite qu'il avoit tenue, par le cordon du Saint-Eſprit & par une forte penſion que lui accorda le Monarque François.

*San-Vitali. Quincy.*

XXX. On ne re- Le Landgrave de Heſſe après la perte de cette bataille jugea qu'il ne lui étoit

is possible de conserver Goïto : il
bandonna cette place ; traversa l'Adi-
: & rassembla sous Vérone tout ce
u'il put réunir des débris de son ar-
ée. Il fut instruit peu de jours après
défaite, de la disgrace des François
evant Turin ; & ayant reçu les or-
res du Prince Eugène, il traversa
Mantouan & le Modenois pour
oindre la grande armée des Alliés.
a victoire de M. de Médavi auroit
établi les affaires du Roi d'Espagne
n Italie, si après la défaite de Turin
I. le Duc d'Orléans eût pu conduire
s troupes de ce côté : mais les Offi-
iers & les soldats, qui ne faisoient
guerre qu'avec la plus grande ré-
ugnance au-delà des Alpes, s'étoient
tirés vers le Dauphiné, & M. de
édavi ne put recueillir aucun fruit
: la défaite des Impériaux. Aussi-tôt
u'il apprit la fâcheuse nouvelle de
affaire de Turin, il se rendit à Mi-
n, où le Prince de Vaudemont le
ignit. Ils convinrent ensemble de ce
u'ils avoient à faire pour l'avenir : le
ince retourna ensuite à Pizzighitone ;
M. de Médavi ayant laissé au Mar-
uis de la Floride le commandement
ans la capitale, rejoignit son armée.

1706.

tire aucun fruit de cette victoire.

1706. Son intention étoit de conserver le plus de pays qu'il lui seroit possible, dans l'espérance que M. le Duc d'Orléans, dont il connoissoit l'activité, ne négligeroit rien pour le soutenir.

XXXI. La ville de Milan se soumet aux Impériaux.

Il y avoit trop peu de troupes des deux Couronnes dans Milan pour qu'on pût se flatter d'en défendre toutes les parties, ce qui détermina le Marquis à abandonner la ville, pour tenir autant qu'il lui seroit possible dans la citadelle. Le 24, les Magistrats, voyant les Alliés à leurs portes, répondirent au trompette qui leur fut envoyé par le Prince Eugène, qu'ils étoient prêts à se soumettre ; & en effet ils députèrent deux des principaux de la ville, qui apportèrent à ce Prince un acte de leur soumission à Sa Majesté Impériale. Les Allemands entrèrent dans la place le 26, & le même jour le Prince Eugène fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale. Il forma ensuite le blocus du château qu'il ne voulut pas assiéger en règle, tant pour en conserver les fortifications en leur entier, que parce qu'il jugea qu'après la prise des autres places du Milanois, ce fort ne tarderoit pas à se rendre.

XXXII. Ils s'empa-

Toutes les villes du Piémont, dont

la réduction avoit coûté tant de sang aux troupes des deux Couronnes, repassèrent en peu de temps sous la domination de leur Souverain, & ce Prince ne s'occupa plus qu'à seconder les efforts du Prince Eugène pour se rendre maître du Milanois & des autres parties de l'Italie qui avoient reconnu les droits du Monarque Espagnol. Les Impériaux, maîtres de la ville de Milan, se portèrent sur les bords de l'Adda & se présentèrent devant Lodi, qui ne fit aucune résistance. M. de Médavi & le Prince de Vaudemont, qui n'étoient pas en état de résister à tant de forces réunies, se retirèrent dans le Crémonois. Le Général Thaun marcha à Pavie où il y avoit une garnison de deux mille hommes sous les ordres du Comte de Santirana, Officier Espagnol. A l'approche des ennemis, les habitants qui avoient la garde d'une des portes, résolurent de se soumettre. Le Comte fit tous ses efforts pour les empêcher d'envoyer des députés au Général Impérial : mais voyant que toute la ville étoit prête à se soulever, il se retira dans le château. Les ennemis entrèrent le même jour dans la place ; & le lendemain 3 d'Octobre le

1706.

rent de Lodi & de Pavie.

1706. Comte ſe trouvant abſolument ſans eſpérance d'être ſécouru, écouta les propoſitions qui lui furent faites de capituler. La garniſon ſortit avec les honneurs de la guerre : & la citadelle fut remiſe aux Impériaux, qui y trouvèrent un gros magaſin de vivres, une belle artillerie, & toutes ſortes de munitions.

XXXIII. Ils ſe rendent maîtres de Tortone & d'Alexandrie.

Les ennemis partagèrent leurs forces, dans l'intention d'étendre leurs conquêtes avec plus de rapidité. Le Duc de Savoie étant demeuré ſur les bords de l'Adda pour faire le ſiège de Pizzighitone, le Prince Eugène traverſa le Pô & alla mettre le ſiège devant Tortone, dont le Gouverneur ſe retira dans la citadelle après avoir défendu la ville pendant deux jours. Le Prince jugeant que toutes ſes troupes ne lui étoient pas néceſſaires pour s'emparer de ce fort, envoya le Prince d'Anhalt avec un détachement faire le ſiège d'Alexandrie-de-la-Paille. Cette place auroit pu tenir aſſez long-temps; mais il ſembloit que tous les malheurs ſe réuniſſoient alors contre ceux qui ſoutenoient les intérêts du Roi Philippe. Une bombe tomba ſur le magaſin à poudre : il ſauta avec tant de

fracas que toute la ville en fut ébranlée, & cet accident y fit périr plus de deux mille personnes. Le Prince Eugène, instruit de cet événement, laissa seulement quelques troupes au siège de la citadelle de Tortone, & se rendit devant Alexandrie. Le Comte de Colmenero qui y commandoit, capitula aussi-tôt que le Prince parut, & passa ensuite au service de l'Empereur. Eugène retourna à Tortone, & le 20 d'Octobre la brêche étant praticable, Dom Francisco Ramirez, qui y commandoit, fut obligé de se rendre à discrétion pour ne pas être emporté d'assaut.

1706.

*Ottieri. Quincy.*

XXXIV. Le Duc de Savoie prend Pizzighitone.

Pendant que le Prince Eugène s'emparoit de ces places, le Duc de Savoie ne demeuroit pas dans l'inaction. Il avoit rappellé auprès de lui pour faire le siège de Pizzighitone le Prince de Hesse, le Prince de Saxe-Gotha & le Comte de Thaun avec les troupes qu'ils commandoient. Cette ville est située sur la rive gauche de l'Adda, qui la sépare d'une espèce de fauxbourg bien fortifié, qu'on nomme la Ghiere-d'Adda, dont les ennemis s'emparèrent le 6 d'Octobre après une résistance assez vive. Ils poussèrent leurs attaques du

1700. même côté jusqu'au 16, que le Duc de Savoie traversa la rivière & investit la place dans la partie opposée. La tranchée fut ouverte la nuit du 17 au 18, & l'on continua les travaux du siège jusqu'au 29 que le Commandant demanda à capituler. Il obtint que la garnison sortiroit avec quatre pièces de canon, & qu'elle seroit conduite à Crémone : mais la plus grande partie des soldats désertèrent avant que d'y arriver.

XXXV. Les ennemis poursuivent leurs conquêtes.

La Ville de Serravalle, les forts de Fuentes, d'Ascona, de Trezzo, de Mortara, de Domodosola, & un grand nombre d'autres forteresses & châteaux ouvrirent leurs portes aux ennemis, ou se rendirent après une très-foible résistance, les garnisons n'étant pas assez nombreuses pour arrêter leurs progrès. M. de Médavi, après avoir laissé un nombre suffisant de troupes dans Crémone, se retira dans le Mantouan, où il joignit le Prince de Vaudemont. M. le Duc d'Orléans instruit de toutes ces pertes, prit la résolution de rentrer dans le Piémont, & de faire une diversion qui obligeât les ennemis à partager leurs forces. Il fit venir en toute diligence de la Provence, de

l'Auvergne, du Lyonnois & de la Franche-Comté des chevaux pour remonter la cavalerie & les dragons, & des mulets pour le transport des munitions. Le Comte de Besons destiné par la Cour de France à remplacer le Maréchal de Marsin, se rendit à Briançon où l'on tint un grand conseil-de-guerre. On y proposa de faire embarquer à Toulon plusieurs bataillons avec le Duc de la Feuillade pour les commander, & les conduire dans le Tortonois par l'état de Gènes; mais ce projet fut rejetté. On chargea seulement le Marquis de Vibraye d'entrer dans le val d'Aoste à la tête d'un corps de trois mille quatre cents hommes, pour essayer à pénétrer de ce côté: mais le Marquis de Saint-Remy & M. de la Rocca, qui y commandoient les Piémontois, gardèrent si bien tous les passages que les François ne purent faire aucun progrès. On fit aussi de grands préparatifs du côté de Suze, & le Duc de Savoie informé de tous ces mouvements, donna ordre à un corps de dix mille hommes, infanterie & cavalerie de se porter du côté de Veillane pour garder les passages, conjointement avec les milices du pays,

1706.

1706. M. le Duc d'Orléans jugeant qu'il étoit impossible de surmonter ces obstacles dans une saison aussi avancée, envoya M. de Besons rendre compte à Louis XIV de l'état des affaires. Il reçut peu de temps après les ordres du Monarque pour faire mettre les troupes en quartier d'hyver, & il revint à Versailles où il arriva le 8 de Décembre.

XXXVI. Ils se rendent maîtres de Casal.

Le Duc de Savoie avant de terminer la campagne, résolut de s'emparer de la ville de Cazal dans le Montferrat. Le 9 de Novembre il joignit le Prince Eugène à Franscinetto; & ces deux habiles Généraux marchèrent ensemble devant cette ville. Ils s'en rendirent maîtres sans résistance, la place n'étant pas fortifiée, & les François se retirèrent dans la citadelle, où ils furent aussi-tôt investis. Le Prince fit ouvrir la tranchée le 23 de Novembre, & les attaques furent poussées avec vigueur jusqu'au 6 du mois suivant, que le Gouverneur demanda à capituler. On refusa de lui accorder les honneurs de la guerre: on menaça de passer sa garnison au fil de l'épée s'il faisoit une plus longue résistance, & le 7 il se rendit prisonnier avec les troupes qu'il commandoit, au nombre d'environ

dix neuf cents hommes, y compris soixante-cinq Officiers.

1706.

XXXVII. Fin de la campagne en Italie. Le Duc de Modène rentre dans sa capitale.

Les Généraux des Alliés, voyant que la saison étoit trop avancée pour qu'il fût possible de rien entreprendre, mirent leurs troupes en quartier : mais ils les disposèrent de façon qu'elles tenoient bloquées les places qui appartenoient encore au Monarque Espagnol. Ils mirent la plus grande partie de leur cavalerie dans le Crémonois, dans le Mantouan, dans le Parmesan & dans le Plaisantin, où elle étoit à portée d'intercepter les vivres qu'on portoit aux capitales de ces provinces. Les François, après avoir démantelé Castiglione, abandonnèrent aussi Guastalla & se cantonnèrent dans le Seraglio du Mantouan & du côté d'Ostiglia où les vivres leur venoient du Ferrarois & des terres de l'État de Venise. Le Général Wetzel, qui étoit demeuré dans le Modénois, se rendit maître de la capitale par escalade. Le Commandant nommé M. de Bar, se retira dans la citadelle, où il tint bon malgré tous les efforts des ennemis jusqu'au 8 de Février, que le Duc de Modène se rendit en personne dans sa capitale. M. de Bar, informé de son arrivée, lui envoya

un Officier pour traiter de la capitu-
1706. lation, & la garnison Françoise en sortit avec les honneurs de la guerre. La citadelle de Milan demeura bloquée pendant tout l'hyver, & fut rendue au mois de Février, en même temps que les autres places, qui furent
*San-Vitali. Quincy.* remises aux Impériaux, en conséquence d'une convention dont nous parlerons en rapportant les événements de l'année 1707.



# CHAPITRE VIII.

§. I. *Campagne de Flandre.* §. II. *M. de Villeroi est chargé du commandement.* §. III. *Bataille de Ramillies. Disposition de l'Armée Françoise.* §. IV. *Disposition de l'Armée des Alliés.* §. V. *Commencement de la bataille.* §. VI. *L'aîle droite des François est obligée de céder.* §. VII. *Les Alliés remportent la victoire.* §. VIII. *Danger que court le Duc de Marlborough dans cette bataille.* §. IX. *Suite de la bataille. Les Alliés s'emparent de presque tout le Brabant.* §. X. *Ils se rendent maîtres d'Anvers.* §. XI. *Précautions prises par la France pour garantir ses frontières.* §. XII. *Les Alliés s'emparent d'Ostende.* §. XIII. *Ils font le siège de Menin, qui se rend par capitulation.* §. XIV. *M. de Vendôme prend le commandement de l'Armée de Flandre.* §. XV. *Les ennemis prennent Dendermonde.* §. XVI. *Ils s'emparent d'Ath.* §. XVII. *Fin de la Campagne en Flandre. Lettre de l'Electeur de Bavière au Duc de Marlborough.*

1706. QUOIQUE l'ordre des matieres, que nous suivons préférablement à celui des temps, nous ait obligé de commencer par l'Italie le récit des malheurs dont les deux Couronnes furent accablées dans le cours de cette année: ce fut cependant en Espagne & en Flandres, où elles éprouvèrent les premières disgraces, par la levée du siège de Barcelone & par la perte de la bataille de Ramillies. Ces deux événements arrivèrent dans le courant du mois de Mai; mais nous ne parlerons du premier qu'en rapportant les affaires d'Espagne, par où nous terminons ordinairement la narration de chaque année. La campagne de Flandre & celle du Rhin vont présentement nous

I. Campagne de Flandre.

occuper, en ſuivant particulièrement les Mémoires de M. de Feuquières & les meilleurs Auteurs étrangers, qui ſont entrés dans le plus grand détail ſur la funeſte journée de Ramillies. 1706.

II. M. de Villeroi eſt chargé du commandement.

Milord Marlborough continuoit à commander en Flandre l'armée des Alliés; & ſur les repréſentations qu'il avoit faites aux Etats-Généraux, ils avoient donné les ordres les plus poſitifs à leurs Députés, pour qu'ils ne le gênaſſent plus dans ſes opérations. On avoit auſſi eu l'attention d'écarter le Général Slangenbourg, qui s'étoit toujours oppoſé à ſes deſſeins; enſorte que le Milord entra en campagne vers le milieu du mois de Mai avec un pouvoir abſolu & une armée nombreuſe, animée à faire les plus grands efforts pour ſoutenir la gloire que ſon Général avoit acquiſe les années précédentes. Il étoit de la plus grande importance pour les intérêts des deux Couronnes, de lui oppoſer un Commandant qui ſût temporiſer à propos, & lui faire conſommer inutilement la plus grande partie de la campagne. M. de Villars, qui joignoit la prudence la plus réfléchie aux autres qualités qui forment les grands Généraux, étoit

celui dont il paroît que la Cour de
1706. Versailles auroit fait choix, sans la fâcheuse désunion qui empêchoit l'Electeur de Bavière & le Maréchal d'agir de concert dans une même armée. On donna le commandement à M. de Villeroi; & quoique ce Général eût de grandes qualités, il ne connoissoit pas autant que M. de Villars le génie de Milord Marlborough, n'ayant pas eu aussi souvent occasion de le combattre. La vérité de l'Histoire nous force de convenir que le Général François fit des fautes considérables dans le cours de cette campagne; mais nous sommes bien éloignés de souscrire à tout ce que l'amertume de la critique, ou plutôt de la satyre, a répandu contre lui. M. de Follard, qu'on ne taxera pas de trop d'indulgence pour les Généraux de sa nation, lui a toujours rendu justice. » Il excelloit » particuliérement dans les marches, » (dit ce judicieux Auteur) & ce n'est » pas l'éloge d'un Général du commun. » Il a été malheureux avec un si beau » talent; mais il méritoit de réussir, » & il auroit réussi s'il eût eu des » Lieutenants qui eussent sû le secon-
Folard. » der. » Avec la plus grande bra-

voure & les dispositions les plus heu- 
reuses, si M. de Villeroi ne fût parve- 1706.
nu que par degrès aux postes éminents qu'il occupa, il eût sans doute mérité d'être mis au rang des plus grands Généraux qui ont illustré le siècle de Louis XIV; mais admis dès l'enfance du Monarque à la familiarité la plus intime, il se crut capable des plus grandes choses, parce que ce Prince, qui connoissoit si bien les hommes, lui confia les plus grandes places; & il en contracta la fâcheuse habitude de ne consulter souvent que soi-même dans les affaires les plus importantes. L'année précédente, la trop grande étendue des lignes occupées par les François, leur avoit fait perdre une partie de leurs conquêtes. On voulut suivre cette année un plan entiérement différent; la perte fut encore plus grande: on a blâmé également M. de Villeroi dans l'une & dans l'autre occasion. Cependant il paroît que sa plus grande faute en 1706, ne fut pas d'aller au devant de l'ennemi; mais de n'avoir pas attendu le renfort que lui amenoit M. de Marsin; & comme il est rare qu'une faute n'en attire pas une autre, celle-ci le jetta

dans la disgrace qui l'accompagna pendant tout le cours de la campagne.

1706.

III.
Bataille de Ramillies.
Disposition de l'armée Françoise.

Conformément au plan réglé par le Conseil de Versailles, le Maréchal de Marsin, qui commandoit alors un corps séparé du côté du Rhin, devoit joindre l'Electeur de Bavière, après avoir secondé les opérations du Maréchal de Villars. Par cette jonction l'armée Françoise seroit devenue supérieure à celle des ennemis; mais le Duc de Marlborough ne donna pas le temps à M. de Marsin d'arriver, & M. de Villeroi marquant la même ardeur pour en venir à une action générale, les armées se trouvèrent en présence le 23 de Mai, jour de la Pentecôte. Celle des deux Couronnes, composée de quarante mille hommes d'infanterie & de trente-cinq mille de cavalerie, fut rangée en bataille, la droite appuyée à la Mehaigne, & la gauche s'étendant jusqu'au village d'Autreglise, où elle étoit entièrement couverte par la petite Geete, & par un marais qui s'étend depuis ce village jusqu'à celui de Ramillies. On avoit jetté dans le dernier plusieurs bataillons d'infanterie; mais avec si peu

le précaution, qu'outre la trop grande
listance de ces bataillons à la pre- 1706.
mière ligne de l'armée Françoise, on
ivoit négligé d'ouvrir les hayes du
côté par où l'on pouvoit les soutenir.
On avoit également manqué à abattre
celles qui séparoient ces différents
corps, en sorte que chacun ne pouvoit combattre que dans son enclos, sans qu'il fût possible que l'un donnât du secours à l'autre. La Maison du Roi étoit à la droite, peu éloignée du village de Tavières, où l'on mit un corps de dragons à pied, soutenus par quelques régiments d'infanterie, dont on borda la Mehaigne. Il étoit naturel de penser que cette partie de l'armée des deux Couronnes étoit la seule que les ennemis pussent attaquer, puisque la gauche étoit toute couverte par des marais, & l'on devoit jetter les plus grandes forces à la droite. Au contraire elle fut la plus négligée, & l'on se contenta de ranger toute l'armée sur deux lignes à peu près égales. Les dragons devoient en former une troisième derrière la Maison du Roi; mais on les mit dans le village de Tavières sans les remplacer par d'autres troupes, & il ne resta à la troisième

ligne que leurs chevaux, qui s'effarou-
1706. chèrent dès le commencement du combat, s'échappèrent de tous côtés; & les dragons démontés ne furent plus d'aucun uſage. Une autre faute au moins auſſi grande, fut de laiſſer tout le bagage entre les deux lignes, qui, gênées dans leurs mouvements, ne purent preſque ſe prêter aucun ſe-
*Feuquières.* cours quand les ennemis vinrent à la charge.

IV. Diſpoſition de l'armée des Alliées.

Quelque mauvaiſe que fût cette diſpoſition, il étoit aiſé de la réparer, ſi l'on eût voulu écouter les avis des plus anciens Officiers, particulièrement de M. de Gaſſion, qui commandoit à la gauche, & qui obſervoit tous les mouvements des ennemis. Leur armée étoit de trente-huit mille hommes d'infanterie, & de ving-neuf mille de cavalerie : ils la rangèrent de l'autre côté de la petite Geete, en face de celle des deux Couronnes; mais voyant que leur gauche ne pourroit agir à cauſe du marais, ils en tirèrent leurs meilleures troupes, pour redoubler leurs lignes vis-à-vis de Ramillies, & dans tout l'eſpace qui eſt entre ce village & la Mehaigne. Ils employèrent plus de cinq heures à faire ces mouvements:

es voyoit de l'armée Françoise ; 1706.
ien loin de les imiter pour leur
ser des forces égales, on de-
a constamment dans la même po-
i ; le Général François tenant
ours sa gauche entière derrière le
is, comme s'il eût voulu, dit le
ant Auteur du siècle de Louis
, l'empêcher d'aller à l'ennemi. Il
loit aussi qu'on eût fait choix des
dres troupes pour garnir les vil-
s de Ramillies, & d'Offuz, où
ne mit, dit M. de Feuquieres,
la moindre infanterie de l'armée, *Feuquières. San-Vitali. Voltaire.*
que tous bataillons étrangers & re-
és, même de prisonniers faits sur les
mis.

a bataille commença à une heure V. Commencement de la bataille.
s midi : Milord Marlborough avoit
mettre en batterie vingt pieces de
canon vis-à-vis de Ramillies, &
ommanda douze bataillons pour y
quer les troupes des deux Cou-
ies. En même temps quatre batail-
Hollandois, soutenus par la cava-
qu'on avoit détachée de la droite
Alliés, eurent ordre de chasser les
pes qui occupoient le village de
quenies, sur le bord de la Mehai-
Quatorze cents dragons François à

pied s'avancèrent pour ſoutenir l'infan-
1706. terie cantonnée dans ce village : mais le Général Suiſſe Wertmiller, qui commandoit le détachement des ennemis, renverſa en peu d'inſtants tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage, & ſe rendit entièrement maître de Franquenies & du chemin qui conduit à Tavieres, après quoi il s'empara de même de ce dernier village, où il ne rencontra preſque aucune rèſiſtance.

VI. L'aîle droite des François eſt obligée de céder.

Ce premier avantage des Alliés les ayant mis en état de faire agir la cavalerie Hollandoiſe qui étoit à leur gauche, toute cette aîle s'ébranla en même temps ſur quatre lignes : mais à meſure qu'ils avancèreut, la troiſième & la quatrième aîle de leur cavalerie entra dans les intervalles de la première & de la ſeconde, ce qui ne forma plus qu'un grand front, ſans aucun intervalle. Si l'armée des deux Couronnes eût pu faire la même manœuvre, la maiſon du Roi, qui étoit à la droite eût aiſément repouſſé les ennemis ; mais outre qu'on n'avoit pas eu la précaution d'y mettre aſſez de troupes, celles qui étoient à la ſeconde ligne ne purent faire des mouvements aſſez prompts pour remplir de même les intervalles,

étant

tant gênées par les bagages qu'on voit négligé de retirer. Les escadrons nnemis entrèrent donc dans ces intervalles qu'ils trouvèrent vuides, prirent s escadrons François en flanc & ar derrière; & quoique la Maison du loi fît des prodiges de valeur, & u'elle repoussât avec succès tous ceux ui l'attaquoient de front, elle ne put ésister long-temps à la multitude d'ennemis dont elle étoit environnée. Le Duc de Marlborough qui connoissoit a bravoure de ce corps redoutable, voit déclaré avant la bataille qu'il ui opposeroit six hommes contre un, il étoit nécessaire : aussi porta-t-il resque toutes ses forces contre cette remière ligne de la droite, qui, tant attaquée de tous côtés, sans pouvoir être soutenue par la seconde, fut bligée de céder après le combat le lus opiniâtre, où se distinguèrent particulièrement le Comte de Guiscard, le Duc de Villeroi, le Marquis de Liancour, & plusieurs autres Officiers.

1706.

*Quincy. Otticri.*

Pendant que l'on combattoit ainsi à a droite, le Général Scholten attaquoit le village de Ramillies avec douze bataillons, soutenus de l'infanterie de a première ligne des Alliés. La résis-

VII. Les Alliés remportent l. victoire.

village dont les détenteurs fure
sés ; le Marquis Maffei fut fai
nier, & la déroute devint g
tant au centre qu'à l'aîle dro
gauche, par sa position derrière
marais, n'avoit pu être que
spectatrice du combat : elle f
d'abord avec assez d'ordre ; m
ques charriots s'étant rompus
passage étroit, une terreur
s'empara tellement des soldat
jettant leurs armes, ils prirent
de toutes parts, sans que les e
leurs Officiers fussent capables
arrêter. Les ennemis, surpr
mêmes de ce désordre, env
quelques détachemens à la po
& ce fut alors qu'ils firent le pl

paux furent le Prince Maximilien de oubise, Milord Clare, Officier Irndois au service de France, le Maruis de Bar, Brigadier de Cavalerie, I. de Surlauben, Brigadier Suisse, t le Marquis de Courcelles. Les enneuis firent autant de prisonniers, & il assa de leur côté un grand nombre de éserteurs, comme il arrive toujours près une déroute. On devoit d'autant lus s'y attendre, que presque toutes es recrues étoient formées d'étrangers, articulièrement de Flamands, nation aturellement attachée à la maison 'Autriche; ensorte qu'après la bataille, armée des deux Couronnes se trouva iminuée de plus de quatorze mille ommes.

1706.

*San-Vitali.*

VIII. Danger que court le Duc de Marlborough dans cette bataille.

Cette bataille, si funeste aux intérêts u Roi Philippe, fut livrée contre le entiment des Officiers les plus expérinentés, & même contre celui de l'Éecteur de Bavière. Il jugeoit avec raion qu'il y avoit tout à perdre si l'on voit le dessous, & très-peu à gagner i l'on remportoit la victoire. L'événenent ne justifia que trop la justesse le ce raisonnement; mais il paroît u'on avoit pensé différemment à Versailles; & que M. de Villeroi ne fit

que ſuivre ce qui avoit été réſolu dans
1706. le Conſeil. Les ennemis perdirent environ mille hommes, & eurent au moins trois mille bleſſés : le Duc de Marlborough fut expoſé lui-même au plus grand danger au commencement de la bataille. Ses troupes ayant d'abord été repouſſées par la Maiſon du Roi, il courut à toutes brides pour les faire retourner à la charge ; mais dans le temps qu'il les encourageoit par ſes diſcours & par ſon exemple, il fut environné d'une troupe de cavaliers François, qui, s'étant avancés au-delà de leurs rangs, tombèrent tout-à-coup ſur lui avec tant d'impétuoſité, qu'ils le renversèrent de ſon cheval. On vit alors combien il importe à un Général d'être aimé des troupes qu'il commande ; ſes gens animés à la vue du danger qui le menaçoit, revinrent d'eux-mêmes à la charge ; repouſsèrent les François dans leurs rangs, & dégagèrent le Milord. Il remonta auſſi-tôt à cheval ; & dans le moment qu'il mettoit le pied à l'étrier, un boulet de canon emporta la tête du Colonel Brinfield, qui combattoit à ſes côtés. Lorſque la victoire ſe fut déclarée en ſa faveur, il ne négligea rien pour en retirer tout le fruit

qu'il en pouvoit attendre, & qui passa même ses espérances. Il se mit en marche dès le lendemain de la bataille; traversa la Dyle le 25, & alla camper à Terblanc, laissant derrière lui la ville de Louvain, qui se rendit sans tirer un coup de canon. Il y trouva de gros magasins de toutes sortes de munitions, avec un grand nombre de François malades ou blessés, qui furent faits prisonniers de guerre.

1706.

*Ottieri.*
*Maffei.*

IX.
Suite de la bataille. Les Alliés s'emparent de presque tout le Brabant.

L'Électeur de Baviere & le Maréchal de Villeroi, apres avoir rassemblé le plus qu'il leur avoit été possible du débris de leur armée, s'étoient d'abord retirés dans cette ville; mais ne s'y trouvant pas en sureté, ils avoient gagné Bruxelles, où ils ne restèrent pas plus long-temps. Aussi-tôt après leur départ, le Duc de Marlborough écrivit aux Magistrats de cette Capitale du Brabant, pour les engager à reconnoître l'Archiduc Charles en qualité de leur Souverain. Il fit publier en même temps une Déclaration au nom de sa Majesté Britannique & des États Généraux, portant promesse de ne rien entreprendre contre les privilèges des Pays-Bas Espagnols, de ne faire aucun changement dans la reli-

1706. gion, & de ne causer aucun préjudice à tous ceux qui se déclareroient en faveur de la maison d'Autriche. Sur cette assurance, les Députés de la Province allèrent trouver le Duc, pour lui rendre graces de cette Déclaration; & le 28 les Magistrats de Bruxelles lui apportèrent les clefs de leur ville. Il s'y rendit en personne; en donna par provision le Gouvernement à son frere le Comte de Churchil; revint à son armée; reçut de même la soumission de la ville de Gand, où furent faits prisonniers de guerre deux régiments Espagnols; prit également possession des villes de Malines, de Bruges, de Dam, & d'Oudenarde. Les Gouverneurs de ces places en étoient sortis à son approche, & en avoient retiré les garnisons des troupes des deux Couronnes, qui furent remplacées par celles des Alliés.

X. Ils se rendent maitres d'Anvers.

La ville d'Anvers, fameuse par la richesse des habitants, & par la beauté des édifices publics & particuliers, avoit une garnison de douze bataillons, moitié François & moitié Espagnols. Les premiers étoient commandés par M. de Pointis, & les autres par le Marquis de Tarasena, à qui Sa Majesté

Catholique avoit confié la garde de la citadelle ; mais cet Officier étoit beaucoup moins attaché à son Souverain qu'à la maison d'Autriche. Il profita de cette circonstance pour faire son traité particulier, & pour passer avec ses troupes au service de l'Archiduc, à condition que ce Prince lui accorderoit la conservation des honneurs & dignités dont il avoit été revêtu par Philippe V. M. de Pointis ainsi abandonné de son collègue, fut contraint de souscrire le 6 de Juin la capitulation qui lui fut offerte. Il obtint tous les honneurs de la guerre, & se retira avec six bataillons au Quesnoi, où il rejoignit l'armée des deux Couronnes. Quelque rapides que fussent ces conquêtes, elles étoient des suites naturelles de la bataille de Ramillies. Les Flamands accoutumés au Gouvernement Autrichien, ne s'étoient soumis qu'avec répugnance à la domination du Roi d'Espagne ; & les Généraux de l'armée des deux Couronnes avoient préféré avec raison de retirer les garnisons de toutes ces places, pour rendre leur armée plus forte, plutôt que de perdre une partie de leurs meilleures troupes, en les laissant dans

1706.

des villes où elles auroient été forcées de se rendre prisonnières de guerre.

1706.

XI. Précautions prises par la France pour garantir ses frontières.

Louis XIV qui accordoit toujours la plus grande confiance au Ministre Chamillar, l'envoya sur la frontière, pour faire jetter des munitions de guerre & de bouche dans toutes les places de la Flandre Françoise. Le Maréchal de Marsin joignit avec vingt-deux bataillons l'armée de Villeroi peu de jours après la bataille ; M. de Villars eut ordre d'y envoyer aussi un renfort de vingt autres bataillons, & de six escadrons de carabiniers, qui furent bien-tôt suivis d'un autre détachement de dix bataillons & de vingt escadrons. M. de Vauban fut chargé de prendre douze mille pionniers, pour faire deux camps retranchés, capables de contenir chacun quinze mille hommes ; le premier, entre le canal de la Mour & celui de Berg ; le second, entre le canal de Berg & celui de Bourbourg. Vers le même temps le Duc de Marlborough fit un voyage à la Haye, où il assura les États-Généraux que l'intention de la Reine Anne n'étoit nullement de faire aucunes conquêtes pour elle-même au-delà de la mer ; mais que son unique objet étoit de procurer aux Hol-

landois une bonne barrière ; ce qui leur fut confirmé par une lettre de Sa Majesté Britannique. Le Duc ne resta que très-peu à la Haye, & il revint à Anvers, où il fut reçu avec les plus grands honneurs.

1706.
San-Vitali.
Quincy.
Lamberty.

L'un des premiers fruits de son voyage fut l'envoi que firent les États-Généraux de quatre cents bâtiments chargés de munitions de guerre & de bouche, & de tout ce qui étoit nécessaire pour faire des sièges. Le premier que les Alliés entreprirent, fut celui d'Ostende, ville située sur le bord de la mer, & presque toute entourée d'eau, par le moyen de différents canaux, dont les deux plus grands amènent les vaisseaux dans le temps de la haute mer jusques dans les fossés de la ville. Il est d'autant plus difficile d'assiéger cette place, qu'on ne peut creuser le terrain de quelques pieds, sans trouver l'eau. La garnison étoit composée de six bataillons François & de deux Espagnols, avec quatre compagnies de dragons ; mais ces troupes manquoient de poudre, ce qui les mettoit hors d'état de faire une longue résistance ; & le Gouverneur Espagnol, nommé le Marquis de Coaruvias, paroissoit

XII.
Les Alliés s'emparent d'Ostende.

fort peu affectionné aux intérêts de Philippe. Les Alliés, pour fermer l'accès au secours de vivres & de munitions qu'on auroit pu y introduire par mer, bloquèrent le port avec neuf vaisseaux de guerre & quatre galiotes à bombes, aux ordres de l'Amiral Anglois Fairborn. Le Général Auverkerque, qui avoit insulté Nieuport, comme s'il en eût voulu faire le siège, fit marcher son armée le 19 & le 20 de Juin pour investir Ostende par terre; mais faute de fascines & d'une artillerie suffisante, la tranchée ne fut ouverte que la nuit du 23 au 24. En peu de jours les ennemis jettèrent une quantité si prodigieuse de bombes des galiotes, & des batteries de terre, qu'on en fait monter le nombre à treize mille trois cents quatre-vingt-treize. Elles détruisirent tous les bâtiments de la ville, à l'exception d'un Couvent & d'une Eglise, qui furent l'unique refuge des soldats & des habitants. La nuit du 4 au 5 de Juillet les assiégeants attaquèrent & emportèrent la contrescarpe, après une résistance médiocre. Le même jour le Duc de Marlborough arriva au camp; & le lendemain M. de la Mothe, qui commandoit les François,

1706.

voyant le Gouverneur Espagnol disposé à se rendre, & que la ville menaçoit de se révolter, consentit à capituler. Il obtint que ses troupes sortiroient avec leur épée seulement & leur bagage ; qu'elles seroient conduites à Dunkerque, & qu'elles s'engageroient à ne point servir pendant six mois. Les Espagnols furent conduits à Mons ; mais les troupes Wallones passèrent au service des Alliés, qui, outre les munitions de guerre & de bouche, s'emparèrent de trois vaisseaux de guerre François, & de plusieurs barques Espagnoles qu'ils trouvèrent dans le port.

1706.

*San-Vitali. Quincy.*

XIII. Ils font le siège de Menin, qui se rend par capitulation.

Aussi-tôt que le Duc de Marlborough & le Général Auverkerque se furent rendus maîtres d'Ostende, ils firent passer la Lys aux troupes qui en avoient fait le siège. La grande armée qui étoit demeurée à Rousselaer pour le couvrir, se porta également sur les bords de cette rivière, & la traversa sans perdre de temps, pour couvrir du moins le siège de Menin, que le Duc avoit dessein de faire avant la fin de la campagne. Les Magistrats de Courtrai lui apportèrent les clefs de leur ville ; & le 19 le Prince

1706. Royal de Pruſſe joignit les Alliés avec ſes propres troupes, & celles de Lunebourg, qui montoient enſemble à près de vingt mille hommes. L'armée combinée, ayant établi ſon camp vers Helebin & le pont d'Epière, ſur les bords de l'Eſcaut, le Général Salich fut chargé d'aller inveſtir Menin avec trente-deux bataillons, & vingt-quatre eſcadrons. Il ſe rendit le 23 devant cette place; jetta deux ponts ſur la Lys, & commença à élever des batteries. Le Comte de Caraman qui y commandoit une garniſon de cinq mille hommes, avoit fait tous les préparatifs pour rendre la défenſe opiniâtre: mais les ennemis ayant conduit au ſiège ſoixante-dix pièces de canon, & quarante-deux mortiers ou obus, les firent agir avec tant de vivacité, qu'en peu de jours tous les parapets furent renverſés; les ouvrages extérieurs devinrent impratiquables, & il y eut une large brêche au corps de la place. L'artillerie des aſſiégés étoit auſſi très-bien ſervie; mais toutes les ſorties qu'ils tentèrent furent inutiles, à cauſe du grand nombre de bataillons ennemis qui montoient la tranchée. Malgré la ſupériorité des aſ-

assiégeants, & l'effet des mines, joint au grand feu de leur artillerie, ils n'avancèrent que pied-à-pied par la belle résistance des François. Ils tinrent bon jusqu'au 22 d'Août que M. de Caraman demanda à capituler, conformément aux ordres qu'il avoit reçus d'épargner la garnison, & de ne pas attendre la dernière extrémité pour se rendre. Il sortit de la place avec tous les honneurs de la guerre, quatre canons, deux mortiers, de la poudre & des balles pour vingt décharges ; & la garnison réduite à quatre mille hommes, y compris les malades & les blessés, fut conduite à Douay. Les Alliés perdirent à ce siège environ mille hommes tués, & plus de deux mille blessés.

1706.

XIV. M. de Vendôme prend le commandement de l'armée de Flandres.

L'armée des deux Couronnes avoit changé de Général pendant que les ennemis faisoient le siège de Menin. La consternation qui se répandit à la Cour de France après la défaite de Ramillies, servit, comme nous l'avons déja dit, de raison ou de prétexte pour retirer M. de Vendôme de l'Italie. Rien n'étoit plus flatteur pour ce Grand Général, que la lettre-patente qui changeoit sa destination. Le

Monarque y disoit : » Que dans la né-
1706. » cessité de mettre incessamment à la » tête de ses armées de Flandre un » chef qui s'attirât la confiance des Of- » ficiers & des soldats, & redonnât aux » troupes cet esprit de force & d'audace » si naturel à la nation Françoise ; » nul autre n'en étoit plus capable que » son cousin le Duc de Vendôme ; ce » qui le déterminoit à le rappeller d'I- » talie, pour lui donner le comman- » dement de ses armées dans les Pays- » Bas ; persuadé que ses services y » seroient plus utiles, & qu'en quel- » que pays qu'il fît la guerre, il ne » la feroit pas moins glorieusement » qu'il l'avoit faite en Italie. « Le Duc joignit l'armée le 5 d'Août ; rassembla les troupes dispersées, & établit son camp à trois lieues de Lille, dans une situation très-forte ; les rivières de la Lys & de la Deule lui servant de retranchements naturels. Il apprit dans cette position que les ennemis faisoient leurs fourages avec assez de négligence, & le 16 il envoya le Chevalier du Rosel à la tête d'un détachement, composé du régiment de Royal-Piémont, de trois escadrons de carabiniers, & de trois cents grenadiers,

pour les attaquer dans celui qu'ils devoient exécuter le même jour près de Tournai. Les Alliés furent poussés jusqu'à un pont gardé par leurs troupes ; les dragons mirent pied à terre ; forcèrent ce pont ; enlevèrent cinq cents chevaux ; tuèrent quatre cents hommes, & firent autant de prisonniers ; du nombre desquels fut M. de Cadogan, Brigadier des ennemis ; & treize autres Officiers.

1706.

*San-Vitali.*
*Quincy.*

XV.
Les ennemis prennent Dendermonde.

La ville de Dendermonde étoit bloquée depuis deux mois par les Alliés ; mais ils ne commencèrent à en former le siège qu'après la reddition de Menin. Le Général Churchil qui en fut chargé, fit ouvrir la tranchée le 1 de Septembre. Le même jour il forma son attaque contre une redoute, & contre d'autres ouvrages qui couvroient la porte qu'on nomme de Bruxelles, les autres parties étant inondées par le moyen des écluses. Le 5 cette redoute fut emportée d'assaut ; & le Marquis de la Vallée, Gouverneur, se rendit prisonnier de guerre. Il auroit pu tenir plus long-temps, sans la mésintelligence qui se mit entre ce Seigneur & le Commandant François ; inconvénient qui arrive presque tou-

*Quincy.*

1706. jours dans les garnisons composées de deux nations, commandées par différents chefs.

XVI. Ils s'emparent d'Ath.

La prise de Dendermonde fut suivie du siège d'Ath, que le Général Auverkerque investit le 16 avec vingt-huit bataillons, vingt-six escadrons, quatre mille pionniers, & soixante pièces de canon, outre les mortiers & les obus. Cette place, quoique bien fortifiée, ne pouvoit tenir long-temps, à cause de son étendue, trop grande pour être également défendue dans toutes ses parties par les deux mille hommes qui en composoient la garnison. Le Marquis Spinola en étoit Gouverneur pour le Roi d'Espagne, & M. de Saint-Pierre y commandoit les troupes Françoises. Les travaux furent poussés jusqu'au 2 d'Octobre, où les brèches étant praticables, les assiégés furent obligés de capituler. Les deux Commandants firent tous leurs efforts pour obtenir les honneurs de la guerre : mais n'ayant pu y réussir, ils se rendirent prisonniers, à condition que les Officiers conserveroient leurs épées & leurs bagages, & les soldats leurs havresacs. Les ennemis ne perdirent à ce siège qu'en-

viron neuf cents hommes, tant tués que blessés ; mais les assiégés se défendirent si vigoureusement, qu'en douze jours de tranchée ouverte, la garnison fut réduite de deux mille hommes, à huit cents. 1706.

XVII. Fin de la campagne en Flandre. Lettre de l'Electeur de Bavière au Duc de Marlborough.

Cette expédition termina la campagne de Flandre, & les ennemis ayant mis leur armée en quartier d'hiver, M. de Vendôme en fit de même de son côté. Il eut l'attention de garnir de bonnes troupes & de munitions abondantes les villes de Douay, Lille, Tournai, Valenciennes, & Saint-Guillain, qui étoient les plus exposées. Ce fut vers le même temps que le Duc de Marlborough reçut une lettre de l'Electeur de Bavière, en date du 21 Octobre : elle étoit conçue en ces termes : » Le Roi Très-Chrétien, » Monsieur, ayant reconnu que quelques ouvertures pour la paix qu'il » avoit faite par des voies particu- » lières ; au-lieu de produire l'effet » qu'il en espéroit, de faire connoître » ses dispositions pour procurer une » paix générale, ont été regardées » par des gens mal-intentionnés comme » un artifice pour désunir les Alliés,

» & pour profiter de la mésintelli-
706. » gence qu'on pourroit exciter entre
» eux ; il a résolu de faire connoître
» la sincérité de ses intentions, en
» renonçant à toutes négociations se-
» cretes, pour proposer ouvertement
» des conférences dans lesquelles
» on puisse trouver les moyens de
» rétablir la tranquillité de l'Europe,
» Sa Majesté Très-Chrétienne a bien
» voulu me charger de vous en in-
» former, & de vous prier d'en
» rendre compte à la Reine d'Angle-
» terre. Je donne le même avis, de
» la part du Roi Très-Chrétien, à
» Messieurs les États-Généraux, par
» une lettre que j'écris à leurs dépu-
» tés qui étoient à l'armée ; & Sa Ma-
» jesté en useroit de même à l'égard
» des autres Puissances qui sont en
» guerre contre lui, si elles avoient
» des Ministres à portée, comme vous
» l'êtes, de recevoir cet avis ; son des-
» sein n'étant point d'exclure aucunes
» desdites Puissances de la négocia-
» tion qu'on commencera dans les
» conférences qu'il propose. Du reste,
» pour avancer un si grand bien, &
» si nécessaire à l'Europe, qui souffre

» depuis long-temps les maux inévi- 1706.
» tables de la guerre ; Sa Majesté
» Très-Chrétienne consent qu'on choi-
» sisse dès-à-présent un lieu entre les
» deux armées ; & après leur sépara-
» tion, entre Mons & Bruxelles, dans
» lequel on puisse commencer à s'ex-
» pliquer avec vous, Monsieur, à
» qui les intérêts de l'Angleterre sont
» si surement confiés, & avec les Dé-
» putés que Messieurs les États-Géné-
» raux voudront nommer, de même
» qu'avec les personnes que le Roi
» Très-Chrétien chargera de ses pou-
» voirs, afin qu'on y délibère sur une
» matière si importante. Je suis ravi,
» Monsieur, d'avoir une pareille pro-
» position à vous faire, persuadé
» qu'elle ne laissera plus lieu de dou-
» ter que les sentiments du Roi Très-
» Chrétien ne soient très salutaires
» pour toute l'Europe. Je me figure,
» Monsieur, que vous serez bien aise
» d'en donner connoissance, sans per-
» te de temps, à la Reine d'Angleterre;
» & vous pouvez aussi en informer
» tous ceux que vous jugerez à pro-
» pos d'y faire intervenir. Cependant,
» Monsieur, j'attendrai votre réponse,
» pour en informer Sa Majesté Très-

» Chrétienne, & je suis toujours prêt
1706. » à vous rendre service.

*Signé*, M. EMANUEL, Electeur.

XVIII. Réponse du Duc de Marlborough. Cette lettre fut accompagnée d'une autre adressée aux Etats-Généraux, & tendant au même effet de procurer la paix à l'Europe. La réponse du Duc, en date du 20 de Novembre, portoit: » Que Sa Majesté Britannique apprenoit avec plaisir l'inclination du » Roi à prêter les mains pour parvenir à une paix solide & durable » avec tous les Alliés: Que Sa Majesté Britannique n'ayant eu d'autre » but pour continuer cette guerre, » seroit aussi bien aise de la finir de » concert avec tous ses Alliés, à des » conditions qui les pussent mettre à » l'abri de toute appréhension d'être » obligés de reprendre les armes après » un petit intervalle, comme il étoit » déja arrivé: Qu'elle étoit résolue » de ne pas entrer en négociation » sans la participation de sesdits Alliés; mais que la voie proposée par » des conférences sans des éclaircissements plus particuliers de la part de » Sa Majesté Très-Chrétienne, ne » lui sembloit pas propre à arriver à

» cette paix réellement ſolide & du- 1706.
» rable. » La lettre des Députés contenoit à-peu-près les mêmes raiſons, ou plutôt le même refus de ſe prêter aux voies de pacification propoſées par Louis XIV. Il y a tout lieu de croire qu'après tant d'avantages ſucceſſifs, les Puiſſances Maritimes, qui avoient encore plus en vue d'abaiſſer la puiſſance formidable de la France, que de favoriſer la Maiſon d'Autriche, étoient peu diſpoſées à terminer une guerre, qui, ſuivant toute apparence, alloit devenir de plus en plus onéreuſe aux deux Couronnes. Nous verrons au commencement de l'année prochaine les démarches que le Monarque François fit auprès du Pape; & les offres de ce Prince pour parvenir au même objet.

*Ottieri. San-Vitali. Lamberty. La Torre.*

XIX. Campagne ſur le Rhin. M. de Villars s'empare des lignes ſur la Mouter.

Jettons préſentement un coup d'œil ſur ce qui ſe paſſa en Allemagne pendant le cours de la campagne de 1706. Elle ne fut heureuſe que dans cette partie où commandoit le Maréchal de Villars. Le Prince de Bade, pendant tout l'hiver, avoit tenu le Fort-Louis bloqué, dans l'eſpérance de réduire par la famine ce poſte important, qui facilitoit aux François le paſſage du

Rhin, & les mettoit en état de porter
1706. la guerre dans le cœur de l'Empire.
Louis XIV qui en connoissoit l'importance, ne négligeoit rien pour le secourir; mais il n'étoit pas possible d'y réussir, à moins qu'on ne chassât les ennemis des endroits qu'ils occupoient sur les bords de la Mouter. M. de Villars arriva vers la fin d'Avril en Alsace; & M. de Marsin, chargé de commander un autre corps, se rendit en même-temps à Saverne. Les deux armées furent rassemblées avec la plus grande diligence: celle de M. de Marsin, composée de dix mille hommes d'infanterie, & de deux mille de cavalerie, s'avança au village de Scheiveghusen entre Haguenau & l'Abbaye de Neubourg, pendant que le Maréchal de Villars marchoit à Bischevillers avec une autre armée de soixante & dix bataillons, & de quarante-cinq escadrons. Le Prince de Bade, surpris de cette attaque imprévue, abandonna les lignes de la Mouter, & repassa le Rhin en toute diligence, après avoir laissé cinq bataillons Saxons dans Haguenau, & une garnison dans Drusenheim. Il rompit le pont de Statmat sur lequel il avoit traversé le fleuve; &

*San-Vitali. Quincy.*

par sa retraite le Fort-Louis fut entiérement dégagé. 1706.

XX. Il réprend Haguenau, Drusenheim, & plusieurs autres places.

M. de Marsin ayant rempli son objet dans cette partie, se mit en marche avec dix-huit bataillons & vingt escadrons pour gagner les bords de la Moselle, & M. de Villars demeura à l'armée du Rhin. Il envoya le 3 de Mai M. de Peri à la tête d'un détachement pour investir Haguenau; & dès le même jour on ouvrit la tranchée devant cette place. En mêmetemps M. de Vieuxpont fut chargé de se rendre maître de Drusenheim, & le Comte du Bourg eut ordre d'attaquer la redoute de Statmat, où le Prince de Bade avoit laissé un corps de troupes. L'un & l'autre poste ne tint que jusqu'au 5; la garnison de Drusenheim se retira dans des barques, & les troupes qui gardoient la redoute se rendirent prisonnières de guerre. La ville d'Haguenau pouvoit arrêter longtemps l'armée des deux Couronnes: l'artillerie étoit nombreuse & bien servie; & la garnison composée de bonnes troupes. Le Commandant fit mettre la plus grande partie de ses canons sur l'ouvrage à corne, & sur les autres ouvrages extérieurs. Ils fi-

1706. rent le plus grand effet, & démontèrent quatre pièces des assiégeants ; mais M. de Villars ayant donné ordre d'en conduire au siège vingt-cinq pièces qu'on amena de Strasbourg, la brèche fut bien-tôt pratiquable, & le Gouverneur proposa de capituler, si on vouloit lui accorder les honneurs de la guerre. Le Général François refusa d'y consentir, & le lendemain cet Officier se rendit prisonnier avec sa garnison. On trouva dans cette place quantité de provisions de guerre & de bouche que les Alliés y avoient rassemblées ; & l'on en trouva encore beaucoup à Lauterbourg, Seltz & Benheim, d'où les ennemis se retirèrent si précipitamment qu'ils ne se donnèrent pas le temps de les emporter, ni de les détruire.

*San-Vitali. Quincy.*

XXI. On affoiblit son armée pour secourir la Flandre.

Des commencements si heureux promettoient les plus grands succès pendant le reste de la campagne ; & il est vraisemblable que sans les disgraces arrivées dans les Pays-bas, M. de Villars eût été rejoint par une partie des troupes de M. de Marsin, & qu'il se fût emparé facilement de Landau ; mais la journée de Ramillies ayant obligé la Cour de France à faire passer en

en Flandre tout le corps de M. de Marsin, & même une partie de l'armée du Rhin, M. de Villars n'eut plus assez de forces pour agir offensivement. Il s'avança cependant jusqu'à Spire, & mit à contribution une partie du Palatinat. Ce fut vers le même temps qu'on retira M. de Vendôme d'Italie. Le projet de Louis XIV étoit de le faire remplacer par M. de Villars, & de mettre M. de Marsin à l'armée du Rhin; mais pour le malheur de la France, ce projet n'eut pas son exécution. M. de Villars écrivit au Monarque, pour le supplier de le laisser dans le pays où il commandoit, & où il avoit formé un plan pour se rendre maître des lignes de Stolhoffen; ce qui détermina le Conseil de Versailles à nommer M. de Marsin, qui étoit déja en Alsace, pour aller commander en Italie. M. de Villars, après avoir donné ses ordres pour fortifier les nouvelles lignes qu'on avoit formées entre Lauterbourg & Weissembourg, fit ses préparatifs avec le plus grand secret, pour se rendre maître de l'isle du Marquisat, qui n'est séparée du Fort-Louis que par un bras

1706.

*Quincy.*



le Fort-Louis, & qui donno
aux troupes Françoiſes dans
du Prince de Bade : mais le
l'ouvrage avoient été dém
conſéquence d'un des articles
paix. Tous les bois & toute
ques néceſſaires à l'entrepriſ
tée, ayant été conduits au Fo
on fit monter ſur ces barque
du 19 au 20 de Juillet huit c
nadiers, qui, au point du jo
cendirent dans une petite i
entre le Fort-Louis & celle
quiſat. Soutenus par le c
Fort-Louis, ils y établirent
ment, & y élevèrent une batt
ennemis parurent d'abord v
défendre dans leur iſle; mais

gens d'abandonner l'isle, après deux heures d'un feu très vif. M. de Villars passa dans cette isle, & chargea ses Ingénieurs de rétablir le pont & l'ouvrage à corne en toute diligence. Il fit ensuite quelques tentatives sur l'isle de Stolhoffen; mais son armée fut tellement affoiblie par les différents détachements qu'on en tira pour la Flandre, qu'il se trouva entiérement hors d'état de former aucune entreprise importante, ce qui l'obligea de se retirer dans ses lignes. 1706. *Quincy.*

XXIII. Fin de la campagne sur le Rhin.

Le Prince de Bade, également affoibli par les renforts qui passèrent de son armée à celle de Milord Marlborough, & accablé lui-même par la maladie dont il mourut au commencement de l'année suivante, donna le commandement de ses troupes au Général Thungen, qui passa le Rhin: jetta des vivres & des munitions dans Landau, & alla camper à Hagembach dans une position très forte, & couvert par de grands bois. Il y demeura sans rien entreprendre, quoiqu'il fût encore très supérieur en forces à M. de Villars, qui avoit rassemblé son armée pour observer tous ses mouve-

ments. On s'en tint de part & d'au-
1706. tre, à quelques légères escarmouches; chacun ne voulant pas s'exposer à l'évènement d'une action générale. Enfin, après que les Impériaux eurent resté à Hagembach jusqu'au 15 de
*San-Vitali.* Novembre, ils repassèrent le Rhin; & des deux côtés on se mit en quartier d'hiver.

XXIV. Coup d'œil sur les affaires de Hongrie.

Il n'y eut rien de bien important en Hongrie dans le cours de cette campagne. Les mécontents continuoient toujours leurs courses; & ils manquèrent même d'enlever l'Empereur dans une partie de chasse aux portes de Vienne. Ils prirent la ville de Gran; mais elle fut bien-tôt reprise par les Impériaux; & toute l'année se passa en propositions de paix; en petites suspensions d'armes, & en quelques légers combats, où chacun des deux partis eut successivement l'avantage. Cette guerre, quoiqu'étrangère à notre sujet, ne doit pas être perdue de vue, à cause de la diversion qu'elle occasionnoit, & qui retardoit les opérations de la Maison d'Autriche, tant en Italie qu'en Espagne. Nous allons reprendre la suite

les évènements qui se passèrent dans
ce Royaume, où le Roi Philippe se 1706.
ressentit aussi des malheurs, dont il
plut à la Providence d'éprouver cette
année la constance des Monarques
de l'Auguste Maison de Bourbon.



# CHAPITRE IX.

§. I. *Etat des affaires en Espagne.* §. II *Désordre dans Barcelone.* §. III. *Phi-lippe se met à la tête de son armée pou faire le siège de cette ville.* §. IV. *Bar celone est investie par mer & par terr* §. V. *L'Archiduc refuse d'en sorti* §. VI. *Ardeur des habitants pour l défense de la place.* §. VII. *Le R prend le Fort de Montjoui.* §. VII *On attaque le corps de la place.* §. IX *Les assiégés redoublent leur ardeur po se défendre.* §. X. *On apprend que flotte ennemie vient au secours de Ba celone.* §. XI. *On prend la résoluti de lever le siège.* §. XII. *Le Roi retou ne en Castille.* §. XIII. *Discours M. Amelot aux Grands d'Espag* §. XIV. *Arrivée du Roi à Madri* §. XV. *Ouverture de la campagne da l'Estramadure.* §. XVI. *M. de Be wick est nommé pour commander Espagne.* §. XVII. *Les Alliés pre nent Alcantara.* §. XVIII. *Ils s'emp rent de presque toute l'Estramadu* §. XIX. *Ils s'avancent vers Madri*

§. XX. *Le Roi sort de Madrid, & va joindre M. de Berwick.* §. XXI. *Les ennemis entrent dans Madrid.* §. XXII. *L'Archiduc quitte Barcelone.*

L'AFFECTION que les Espagnols avoient marquée pour le Roi Philippe lorsqu'il étoit arrivé dans ses États, devoit engager ses Ministres & ses Généraux à entretenir ces dispositions favorables : mais chacun, plus occupé de ses propres intérêts que de ceux du Monarque, ne songeoit qu'à établir sa propre grandeur en supplantant ses rivaux ; & peu scrupuleux sur les moyens, ils aliénoient par une sévérité déplacée, les esprits qu'ils auroient dû ménager. Les Seigneurs Espagnols voyoient toujours avec chagrin que le Conseil de Madrid étoit totalement livré à la France, & ne se conduisoit que par les impressions de la Cour de Versailles. M. Amelot étoit entiérement maître des affaires ; & la Princesse des Ursins, obligée de dissimuler, attendoit avec cette haine couverte, si bien connue des courtisans, que des circonstances favorables lui procurassent les moyens de détruire celui qui jouissoit alors d'une faveur qui lui fai-

1706.

I. Etat des affaires en Espagne.

soit ombrage. Le Maréchal de Tessé
1706. avoit en Aragon le commandement des troupes du Monarque ; & le Comte de Las-Torrès étoit à la tête de celles du Royaume de Valence. Quelques exemples de sévérité pouvoient y être nécessaires pour réprimer la révolte : mais ce Général excéda les bornes de la justice, pour se livrer à la dureté de son caractère. Il s'empara de Villa-Réal où ses soldats commirent toutes sortes d'excès : la ville fut livrée aux flammes ; on égorgea les habitants sans distinction d'âge ni de sexe ; & cette cruelle expédition inspira tant de terreur dans le pays, que les habitants d'un hameau nommé Quarto préférérent de se brûler eux-mêmes, après en avoir fait sortir leurs femmes &
*St. Philipe.* leurs enfants, plutôt que de tomber entre les mains de ces vainqueurs barbares, quoique le pardon leur fût offert par les Officiers du Comte.

II. Désordres dans Barcelone.

Les Anglois, maîtres de Barcelone, faisoient payer bien cher aux habitants la protection qu'ils accordoient à leur révolte. Nous ne pouvons mieux représenter le funeste état de cette ville qu'en copiant les propres termes de l'Auteur Espagnol qui a écrit les Mé-

moires historiques de cette guerre. 1706.
« Barcelone ( dit le Marquis de Saint-
» Philippe ) n'étoit pas aussi heureuse
» qu'elle se l'étoit promise : les lar-
» cins, les viols & les adultères s'y
» commettoient impunément ; tout
» crime étoit permis à la licence effré-
» née du soldat ; & Charles ( que
» l'Auteur qualifie du titre de Roi )
» ne pouvoit y remédier, quoique ce
» fût un Prince très juste ; parce que
» les troupes obéissoient à Péterbo-
» rough, qui n'obéissoit à personne.
» Les affaires publiques étoient diri-
» gées par le Duc de Molès, & la
» maison du jeune Prince étoit gou-
» vernée par le Prince de Lichtenstein.
» Tous étoient désunis, & la ville
» voyoit avec douleur le peu de cas
» qu'on faisoit de ses privilèges, ainsi
» que les insolences & les scandales
» qui se commettoient journellement.
» Ceux qui prenoient leur logement
» dans une maison, non-seulement en
» pilloient les effets, mais ils s'empa-
» roient encore des personnes du sexe
» qu'ils y rencontroient, & changeoient
» ensuite de demeure. Les uns empê-
» choient les maris d'entrer dans leurs
» maisons ; & d'autres en chassoient

» les pères ou les parents, pour les
1706. » changer en lieux publics de débauche.
» On enlevoit les filles dans les rues;
» on les tenoit renfermées jusqu'à ce
» que la brutalité fût assouvie, & on
» les mettoit ensuite en liberté pour
» en prendre d'autres. Si quelqu'un
» osoit proférer la moindre plainte, on
» l'accusoit aussi-tôt d'être peu affection-
» né; & même on regardoit comme en-
» nemi de Charles quiconque refusoit
» de se prêter à ces excès ou à son
» propre deshonneur, & l'on portoit
» un semblable jugement contre tous
» ceux qui condamnoient tant de dé-
» sordres, & qui par zêle pour la vé-
*St. Philippe.* » ritable Religion empêchoient le pro-
» grès de celle que les Anglois vou-
» loient introduire. »

III. Philippe se met à la tête de son armée pour faire le siège de cette ville.

Le Monarque n'étoit pas d'un caractère à demeurer dans sa capitale, éloigné du bruit des armes, pendant que ses fidèles sujets joints aux troupes Françoises alloient combattre pour ses intérêts. Dès le commencement de l'année, il se disposa à marcher à la tête de l'armée du Maréchal de Tessé, & laissa à la Reine le soin du Gouvernement avec une Junte ou Conseil dont M. Amelot étoit le chef. Philippe

ſortit de Madrid le 23 de Février ; joignit le Maréchal de Teſſé le 8 de Mars à Alcanitz : ſe rendit le 12 à Caſpé : paſſa l'Ebre, traverſa la Sègre & arriva le 23 à ſon armée qui étoit campée à la tour de Sègra. Le lendemain le Roi ſe remit en marche à la tête de ſes troupes pour aller faire le ſiège de Barcelone : le projet de cette expédition avoit été propoſé dans le Conſeil de France, où l'on avoit agité les raiſons pour & contre ; mais les premières l'avoient emporté. Ceux qui étoient d'un avis contraire prétendoient que Philippe n'avoit pas aſſez de troupes pour une entrepriſe auſſi importante, dans un pays dont preſque tous les habitants avoient levé l'étendard de la révolte, & contre une ville d'une ſi grande étendue qu'il falloit une armée très-nombreuſe pour l'inveſtir totalement. On oppoſoit à ces raiſons que les brêches faites aux murs de Barcelone dans le dernier ſiège, n'étoient pas encore réparées, & qu'il ne paroiſſoit pas même qu'on s'en occupât : que le fort de Montjouy étoit à moitié détruit par les bombes qu'on y avoit jettées, dans le même temps que l'Archiduc avoit envoyé

1706.

1706. ses meilleures troupes à Gironne & à Lerida ; parce qu'il jugeoit que les François commenceroient par attaquer ces deux places, & qu'il n'avoit conservé dans Barcelone que des corps de nouvelles levées, hors d'état de tenir contre de vieux soldats, commandés par des Officiers très expérimentés. On ajoutoit encore que la prise de cette ville entraîneroit nécessairement la réduction de toute la Province, & que les autres places ne feroient plus de résistance, quand elles seroient privées des secours qui pouvoient arriver par mer dans le port de la capitale, & qui n'auroient plus d'autre lieu sûr pour faire leur débarquement.

*San-Vitali.*

IV. Barcelone est investie par mer & par terre.

Au commencement de la campagne, le Duc de Noailles, qui commandoit un corps de troupes Françoises dans le Roussillon, s'étoit avancé contre les révoltés ; & M. de Légal l'ayant joint avec vingt & un bataillons & cinq escadrons, ces troupes réunies se rendirent dans le voisinage de Barcelone, en même temps que le Roi arriva devant la même ville, après une marche souvent troublée par les Miquelets Autrichiens. Toutes les me-

sures avoient été si bien prises que la flotte du Comte de Toulouse, composée de vingt-sept vaisseaux de guerre, sept frégates, quatre galiotes à bombes, dix galères, & cent quatre-vingt-quatre bâtiments de munitions & de transport, parut presque en même temps à la vue de la ville, quoiqu'elle eût essuyé une tempête assez violente avant que de mouiller à Roses, où étoit le rendez-vous.

1706.

V. L'Archiduc refuse d'en sortir.

L'Archiduc se trouva dans le plus grand embarras à la vue des forces de terre & de mer qui venoient assiéger la ville où il faisoit sa résidence. Il fut agité dans le Conseil de ce Prince, s'il se retireroit d'une place également dépourvue de munitions & de défenseurs. Le plus grand nombre des membres de ce Conseil opinoient pour son départ, dans la crainte d'exposer l'un des principaux rejettons de la maison d'Autriche, au danger de périr ou de tomber au pouvoir de son rival. Ce projet s'étant répandu dans la ville, y causa une telle rumeur, qu'elle ne put être appaisée que par la promesse solemnelle que fit l'Archiduc de ne point abandonner les révoltés, & de courir avec eux tous les hasards de la guerre.

1706. En même temps, il envoya de toutes parts des cavaliers pour raſſembler les milices du pays, & faire entrer dans la ville des munitions de guerre & de bouche avant qu'elle fût totalement inveſtie : les garniſons des autres places eurent ordre d'accourir en nombre ſuffiſant au ſecours de la capitale, & de faire uſage de tous les moyens qui pourroient leur en procurer l'entrée, ſoit par mer, ſoit par terre. Charles donna le principal commandement dans Barcelone au Général Ulefeldt juſqu'au retour du Comte de Peterborough, qui s'étoit mis en campagne, ne pouvant penſer que le Roi attaqueroit cette province par le centre.

VI. Ardeur des habitants pour la déſenſe de la place.

Auſſi-tôt que l'Archiduc eut déclaré qu'il n'abandonneroit pas la ville, tout le peuple, hommes & femmes accoururent pour contribuer chacun ſuivant ſon pouvoir à la défendre. Les uns apportoient ſur les remparts des faſcines & de la terre pour réparer les brêches : d'autres traînoient à force de bras les canons, les mortiers & les munitions; & les plus robuſtes travailloient jour & nuit à rétablir les parapets. On tira entre la ville & le fort de Montjouy une ligne garnie

le redoutes & de paliſſades, & juſ-
'u'aux enfants y tranſportèrent tant 1706.
'eau dans des pots ou dans d'autres
aſes qu'il y en eut aſſez pour remplir
ıe citerne. Les Milices des campagnes
: rendirent de toutes parts dans Bar-
elone, & l'on y fit entrer quinze cents
liquelets. Milord Dunegal & M. de
aint-Amand, Officier Hollandois, qui
:oient à Gironne, en partirent dans
es barques avec deux mille cinq cents
ıldats Napolitains, Allemands, An-
.ois & Hollandois: ils côtoyèrent la
:rre, aidés d'un vent favorable, &
agnèrent le port, d'où on les diſtri-
ua dans la place, dans les redoutes
e la ligne & dans Montjouy. Du-
egal ſe chargea de défendre ce fort
vec trois cents hommes de ſes pro-
res troupes & autant d'Allemands,
: M. de Saint-Amand demeura à la
arde des lignes. Les Moines même
e différents ordres ſe préſentèrent
our augmenter le nombre des ſoldats:
n accepta leurs ſervices, & on les
ıit à la garde des endroits les moins
xpoſés: mais ceux qui n'étoient pas
ı état de combattre, s'occupèrent à
réparer la nourriture de leurs frères
: celle des troupes qui gardoient les

remparts. Les habitants de la campagne
1706. ne marquèrent pas moins d'ardeur pour le service de l'Archiduc : tous les paysans prirent les armes pour empêcher que quelqu'un n'apportât des vivres à l'armée du Roi, & toute communication fut interrompue entre le camp du Monarque, la France & la Castille. Le Comte de Cifuentes prit poste avec les troupes qu'il commandoit à Martorel, d'où il incommoda beaucoup les quartiers de l'armée royale pendant tout le siège.

*San-Vitali.*
*St. Philippe.*

VII.
Le Roi prend le Fort de Montjouy.

Le Monarque avoit si peu de troupes pour entreprendre ce siège, qu'il est difficile de concevoir qu'on ait pu l'exposer au danger d'un événement, dont le mauvais succès pouvoit détruire toutes les espérances de la Maison de Bourbon sur la Monarchie Espagnole. Les ennemis joints aux révoltés étoient en grand nombre, mais sans aucune discipline ; & il paroît que si l'on se fût attaché d'abord à attaquer la ville, il auroit été difficile qu'elle eût pu résister aux efforts d'une armée, moins formidable par la quantité de troupes que par la valeur & l'expérience des Officiers & des soldats qui la composoient. On prit un autre

parti : ce fut celui de s'emparer des ouvrages extérieurs, comme on le fait 1706.
ordinairement dans les sièges réguliers ; & cette faute sauva Barcelone. Il est des occasions où l'on doit brusquer, & s'attacher particulièrement à imprimer la plus grande terreur à des troupes peu aguerries, & il falloit ou ne pas entreprendre ce siège, ou ne rien négliger de toutes les mesures qui pouvoient le faire réussir. M. de Tessé, au lieu d'attaquer vivement le corps de la place, s'amusa à vouloir emporter le fort de Montjouy, devant lequel la tranchée fut ouverte la nuit du 5 au 6. On commença par s'emparer du couvent des Capucins, & de la tour de la rivière : les ennemis firent plusieurs sorties ; mais ils furent toujours repoussés malgré leur grand nombre, & malgré les efforts du Comte de Cifuentes, qui attaquoit en même temps les assiégeants du côté de la campagne. Le Commandant Anglois Dunegal ayant été tué dans une de ces actions, le nouveau Montjouy fut emporté le 23 l'épée à la main : les Barcelonois se retirèrent la nuit suivante dans le corps de la place, & abandonnèrent le vieux Montjouy,

1706. après en avoir enlevé toutes les munitions.

VIII. On attaque le corps de la place.

Aussi-tôt que les troupes du Roi furent entrées dans ce fort, on ne douta plus de la prise de Barcelone, d'autant que le Montjouy commandoit tellement la place, qu'on pouvoit choisir tous les édifices contre lesquels on vouloit pointer le canon ou jetter les bombes. On jugeoit aussi que les anciennes brêches nouvellement réparées ne pouvoient résister long-temps aux batteries qu'on se hâta d'élever. Outre quarante-cinq pièces de canon qu'on disposa pour battre en brêche, vingt-cinq mortiers commencèrent à lancer jour & nuit, sans aucune interruption, une quantité prodigieuse de bombes, de carcasses & de grenades, tant du côté de la mer, que du côté de terre. La plus grande partie de la ville fut ruinée par ce feu terrible, & il ne resta que le couvent & l'Eglise des Bénédictins où l'on pût trouver une retraite sûre. Plusieurs fois ceux qui accompagnoient l'Archiduc voulurent lui persuader d'abandonner une ville qui pouvoit devenir son tombeau : il persista encore dans la résolution qu'il avoit prise de périr avec les Barcelo-

nois, ou de jouir avec eux des fruits de la victoire. La nouvelle assurance qu'il leur en donna, affermit dans son parti ceux que le danger qui les environnoit avoit commencé à en détacher. 1706.

IX. Les assiégés n'oublient leur ardeur pour se défendre.

Les assiégeants étoient à-peu-près dans un état aussi fâcheux que les assiégés. Ils étoient obligés de se tenir continuellement en garde contre les sorties de la garnison, & contre les attaques du Comte de Cifuentes & de Milord Peterborough, qui les environnoient avec les troupes qu'on avoit rassemblées de la campagne & des différentes places. Les soldats de l'armée du Roi n'étant pas en assez grand nombre pour suffire à monter toutes les gardes, tant à la tranchée que dans les lignes de contrevallation; à peine pouvoient-ils jouir de quelques heures d'un repos continuellement interrompu. Les vivres leur étoient absolument interceptés du côté de la campagne, & ils n'en pouvoient tirer que du côté de la mer, où la flotte leur fournissoit tout ce qui leur étoit nécessaire; mais elle ne put jamais empêcher l'entrée des vivres aux ennemis, qui réussirent toujours à en amener dans des bar-

ques. Les Barcelonois attendoient avec
1706. la plus grande impatience l'arrivée de la flotte Angloiſe ; & ſi elle eût encore tardé quelque temps, la ville eût été forcée de ſe rendre, ou elle eût été emportée d'aſſaut. Le Prince de Lichtenſtein & celui de Darmſtadt donnoient eux-mêmes l'exemple aux travailleurs, pour former des retranchements au-dedans des baſtions foudroyés par les batteries des aſſiégeants, qui avoient élevé quatre-vingt pièces de canon contre la ville. Non-ſeulement les Bourgeois, mais encore les Dames du premier rang travailloient à faire des faſcines, & chacun contribuoit à creuſer la terre, pour mettre à couvert le ſoldat derrière ces nouveaux retranchements. On faiſoit peu de ſorties, parce que les Chefs avoient éprouvé que leurs troupes de nouvelle levée ne pouvoient réſiſter à celles de l'armée des deux Couronnes. Dans cette extrêmité, le Comte de Peterborough qui déſeſpéroit de pouvoir faire lever le ſiège, envoya ſucceſſivement pluſieurs exprès à l'Archiduc pour l'engager à quitter la ville, ſoit par terre, au moyen d'une ſortie générale ſoutenue par toutes les troupes du dehors,

ſoit par mer, en ſe ſervant de quatre frégates qui étoient dans le port. Mais ce Prince, malgré le danger imminent qui le menaçoit, refuſa encore d'abandonner la place, & continua toujours à encourager les travailleurs par ſa préſence.

1706.

*Ottieri.*

X.

On apprend que la flotte ennemie vient au ſecours de Barcelone.

On murmuroit dans le camp du Roi d'Eſpagne de la lenteur qu'on croyoit remarquer dans les opérations du Maréchal de Teſſé. On prétendoit que les brêches étant praticables, il falloit donner l'aſſaut, & que les ennemis ſeroient bien-tôt forcés dans leurs foibles retranchements. Ce Général penſoit différemment : voyant ſon armée entre les ennemis de la ville & ceux du dehors, il craignoit avec raiſon qu'en même temps qu'il attaqueroit les premiers, ceux que les Comtes de Ciſuentes & de Péterborough commandoient, ne forçaſſent ſes lignes de contrevallation, & que la perſonne du Monarque ne fût expoſée à un danger inévitable ſi ſes troupes avoient quelque déſavantage. Il voulut perſuader à ce Prince de ſe retirer du camp avant qu'on prît ce parti ; mais Philippe, auſſi courageux que ſon compétiteur, refuſa de même d'aban-

seau d'avis qui joignit la flott
çoise dans la nuit, & apprit au
de Toulouse que la flotte Angloi
à peu de distance. Ce Prince
aussi-tôt savoir au Roi; & c
regret qu'il eût d'abandonner l
narque, il avoit des ordres si
de ne pas attendre les ennemis
fit débarquer en toute diliger
vivres qu'il pouvoit laisser au
& leva l'ancre la même nuit p
retirer dans le port de Toulon

XI. On prend la résolution de lever le siège.

La flotte ennemie étoit comn
par l'Amiral Leake, qui après
passé l'hiver dans le port de Lisb
en étoit sorti le 6 de Février av
huit vaisseaux de guerre Angl
Hollandois, quatre galiotes &
brûlots dans le dessein d'enle

Comte de Peterborough pour se rendre sur les côtes de Valence; & ayant été 1706. joint le 15 par le Commandant Price avec six vaisseaux de guerre Anglois & six Hollandois, il fut retenu par les vents jusqu'au 23, qu'il se remit en mer, le temps étant devenu plus favorable. Le 29, il fut joint à la hauteur d'Altea par le Chevalier George Byng, & le 2 d'Avril par M. Walker; ensorte que toute la flotte combinée arriva devant Barcelone le 7 de Mai au nombre de quarante-huit vaisseaux de ligne sans les frégates & les brûlots. Quoique cette flotte fût formidable par le nombre des bâtiments, elle ne portoit que très-peu de troupes de débarquement; mais l'artifice suppléa au défaut de forces réelles. On fit prendre aux matelots des habits de troupes réglées: on en débarqua un assez grand nombre pendant le jour; ils remontèrent la nuit dans les vaisseaux, & on les débarqua de nouveau le jour suivant, ce qui jetta une telle consternation dans l'armée des deux Couronnes, que le Maréchal de Tessé jugea qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que celui de lever le siège. On prétend cependant que s'il eût

1706. persisté & donné l'assaut au point du jour, comme on l'avoit projetté, il se seroit rendu maître de la place. Cette conjecture est vraisemblable; mais par cette conduite, il eût exposé le Roi à être assiégé lui-même dans une ville peu soumise; & la personne de ce Monarque étoit trop précieuse pour que le Maréchal consentît à lui faire courir un aussi grand risque.

XII. Le Roi retourne en Castille.

Il y avoit deux partis à prendre; celui de retourner à Madrid par l'Aragon & par la Castille; ou celui de gagner les frontières de France. Le premier étoit trop dangereux, à cause de la révolte des Aragonois; & l'on se décida pour le second dans le Conseil qui fut tenu le 10. Il n'étoit pas possible d'emmener le gros canon ni les provisions de guerre & de bouche qui étoient au camp; & la journée du 11 fut employée à enclouer l'artillerie & à brûler toutes les munitions. La nuit suivante le Monarque leva le siège, & prit la route de Perpignan où il arriva le 22, après avoir été souvent troublé dans sa marche par les Miquelets, & par l'armée du Comte de Cifuentes qui le côtoya jusqu'à ce qu'il eût gagné la France. Philippe

lippe n'y resta pas long-temps : il laissa son armée marcher à petites journées par le Languedoc, & il se rendit en diligence à Madrid, où il arriva le 6 de Mai. Les ennemis trouvèrent dans le camp quatre-vingt canons de batterie, soixante mortiers & une grande quantité de boulets & de barils de poudre qu'on n'avoit pas eu le temps de détruire. On y laissa environ quinze cents malades ou blessés, que le Maréchal de Tessé recommanda par une lettre à l'humanité du Comte de Peterborough. Le Général Anglois prit tous les soins qu'on devoit attendre d'une belle ame, pour les garantir des insultes des Miquelets, & pour leur donner tous les secours & les médicaments qui leur étoient nécessaires. Le Maréchal de Tessé demeura dans le Roussillon ; & le Duc de Noailles avec un corps de trois mille hommes d'infanterie & de mille dragons, resta sur la frontière, pour la défendre contre les entreprises des ennemis. 1706.

XIII. Discours de M. Amelot aux Grands d'Espagne.

Avant que le Monarque retournât dans la capitale de ses États, le Roi Très-Chrétien, qui vouloit connoître la disposition des esprits, donna ordre à M. Amelot d'assembler les Grands,

& de leur faire un discours, dans le-
1706. quel cet Ambassadeur commença par se plaindre au nom du Roi son maître du peu de secours qu'ils donnoient à leur Souverain ; & il leur protesta, que le Monarque François n'avoit nullement intention de soutenir sur le trône contre leur volonté, le Roi son petit-fils, quoiqu'il y eût été appellé par les droits du sang. Il ajouta que Sa Majesté Très-Chrétienne, préférant le culte de Dieu à toutes les Couronnes du Monde, consentiroit à rappeller ce Prince, plutôt que d'être la cause de tous les maux occasionnés, tant par les événements de la guerre, que par l'introduction des troupes protestantes dans un Royaume si catholique. Il termina ce discours en les conjurant
S:. Philippe. Ottieri. de parler en toute liberté, & de lui faire connoître quels étoient leurs sentiments pour le Roi Philippe.

XIV. Arrivée du Roi à Madrid.

Le Duc de Médina-Céli répondit au nom de tous, & fit un exposé succint, mais touchant, de ce que les Grands & la Nation avoient souffert depuis quelques années de la part du nouveau Gouvernement. M. Amelot repliqua que le Roi son maître lui avoit donné pouvoir de les assurer, qu'ils recevroient

toutes ſortes de ſatisfactions ſur ces griefs, & qu'on remédieroit à tous les déſordres. Sur ces promeſſes, le Duc aſſura M. Amelot qu'ils étoient tous diſpoſés à ſacrifier leurs vies & leurs biens pour le ſervice de Sa Majeſté Catholique, & qu'elle pouvoit revenir en toute ſûreté à Madrid; ce qui fut applaudi de toute l'aſſemblée, qui s'écria d'une commune voix, vive Philippe V, notre légitime Souverain. Ce fut après cette aſſurance, que le Roi ſe rendit en poſte à Madrid, accompagné ſeulement de quatre Seigneurs, diſant qu'il ne vouloit point d'autre garde ni d'autre eſcorte que la fidélité de ſes Sujets. Cette confiance fut ſi agréable aux Caſtillans, dont le cœur eſt naturellement ſenſible, que malgré les revers que le Monarque eſſuya peu de temps après, ils lui conſervèrent cette fidélité ſur laquelle il avoit compté, & qui contribua par la ſuite à l'affermir ſur le trône.

1706.

*San-Vitali. Lamberty.*

XV. Ouverture de la campagne dans l'Eſtramadure.

Pendant que Philippe étoit occupé au ſiège de Barcelone, les ennemis avoient raſſemblé leur armée, compoſée d'Anglois, de Hollandois & de Portugais, ſur la frontière de l'Eſtramadure, où il n'étoit reſté que peu de

troupes des deux Couronnes, aprè
1706. le départ du Maréchal de Teffé. L
Comte de Gallowai propofa au Confe
de Portugal de pénétrer en Efpagne
& de s'avancer vers Madrid, dar
l'efpérance que cette diverfion force
roit le Roi Philippe à quitter la Cata
logne pour venir au fecours de l
capitale. Le Marquis de Las-Minas
Général des Portugais, combattit fo
tement cet avis, & propofa d'ouvri
la campagne par le fiège de Badajox
mais d'autres opinèrent pour faire ce
lui d'Alcantara. Cette diverfité d
fentiments, entre lefquels le Roi Don
Pèdre eut peine à fe déterminer, r
tarda l'ouverture de la campagn
Enfin quand on fe fut décidé pour l
fiège de cette dernière place, on ra
fembla l'armée combinée, & elle car
pa le 1 d'Avril à San-Salvador, a
nombre de quinze mille hommes d'i
fanterie, & de cinq mille de cavaleri

XVI. M. de Berwick eft nommé pour commander en Efpagne.

Le Roi d'Efpagne avoit demandé
Louis XIV qu'il lui envoyât le Du
de Berwick pour commander de c
côté. Ce Général, qui s'étoit ren
maître du château de Nice le 4 de Jan
vier, fut créé Maréchal de France
paffa en Efpagne, & arriva à Madr

le 11 de Mars. Il en partit aussi-tôt pour prendre en Estramadure le commandement d'une armée, qui n'étoit composée que d'environ six mille hommes d'infanterie, & cinq mille de cavalerie. On ignoroit le dessein des Alliés; & le Duc prit le sage parti de se mettre entre les deux places, pour se porter du côté où il les verroit disposés à se jetter. Jugeant bientôt qu'ils en vouloient à Alcantara, il y envoya six bataillons; distribua le reste de son infanterie en différents postes, & tint la campagne avec sa seule cavalerie. Le Marquis de Las-Minas chercha aussi-tôt l'occasion de se combattre, & s'avança dans la plaine de Barcos où les Espagnols étoient campés. M. de Berwick, hors d'état de faire tête aux ennemis, se retira derrière un grand bois: il y fut suivi par le Marquis; mais deux régiments Espagnols ayant fait volte-face, repoussèrent les Alliés avec perte. Plusieurs escadrons Anglois, Hollandois & de Beira, accoururent au secours du Marquis. Les Espagnols furent poussés à leur tour, & ils perdirent près de mille hommes tués ou faits prisonniers. Le Marquis de Las- 1706.

1706.
*San-Vitali.*
*Quincy.*

Minas fut près d'être pris dans cette escarmouche, & il ne dut son salut qu'à la bravoure de son neveu le Comte d'Atalaïa.

XVII.
Les Alliés prennent Alcantara.

La ville d'Alcantara pouvoit arrêter assez long-temps les ennemis, si le Gouverneur n'eût été disposé à sacrifier son devoir à son intérêt. La Cour d'Espagne avoit été avertie de ses intelligences secrètes; mais elle n'avoit regardé ces avis que comme de simples soupçons, & elle continuoit à lui accorder sa confiance. Le siège commença le 8 d'Avril, & dès le 12 le Gouverneur arbora le drapeau blanc; mais n'ayant pu obtenir les honneurs de la guerre, il ne rendit la place que le 14. La garnison fut faite prisonnière, mais les Capitaines & les autres Officiers d'un rang supérieur furent mis en liberté six mois après, conformément à un article de la capitulation. On a blâmé M. de Berwick d'avoir enfermé la plus grande partie de son infanterie dans une place, qu'il n'étoit pas assuré qui pût tenir long temps: il est vraisemblable qu'il compta trop sur la résistance du Gouverneur, & qu'il ne croyoit pas que cet Officier se rendît autrement que

par une capitulation honorable, qui auroit conservé ses troupes. Ce traître avoit pris la précaution de donner la garde d'une des portes à des Officiers de son complot; ils laissèrent entrer dans la ville des troupes Angloises & Hollandoises, qui aidèrent à désarmer la garnison, dont la plus grande partie passa bien-tôt au service de l'Archiduc.

1706.

*St. Philippe. San-Vitali. Quincy.*

XVIII. Ils s'emparent de presque toute l'Estramadure.

Après la prise d'Alcantara, rien n'étoit capable d'arrêter l'armée des Alliés. Ils traversèrent le Tage, & se rendirent maîtres en peu de jours de Coria, de Placenza, & de presque toute l'Estramadure. Gallowai vouloit toujours marcher à Madrid; mais les Portugais étoient si peu aguerris, qu'ils craignoient que Philippe, après avoir pris Barcelone, ne revînt contre eux à la tête d'une armée victorieuse; & qu'il ne leur coupât le retour dans leur pays. Le Général Anglois, impatient de rencontrer tant d'obstacles, envoya un exprès à la Cour de Lisbonne, pour obtenir des ordres qui le missent en état d'agir. Il y fut écouté; & la nouvelle de la levée du siège de Barcelone étant survenue, il fit prendre à son armée la route de la capitale,

1706. après s'être rendu maître de Ciudad-Rodrigo, ville du Royaume de Léon, qui ne tint que cinq jours de tranchée ouverte.

XIX. Ils s'avancent vers Madrid.

Le Maréchal de Berwick avoit si peu de troupes, que tout ce qu'il pouvoit faire étoit de s'attacher à troubler les ennemis dans leurs marches, en se retirant quand il les voyoit à portée de l'attaquer. Ils se présentèrent le 7 de Juin devant Salamanque; & comme cette ville n'a aucunes fortifications, les portes furent ouvertes à leur arrivée; mais aussi-tôt qu'ils en furent sortis, les habitants fidelles à leur Roi, le proclamèrent de nouveau; formèrent trois compagnies à leurs propres frais, & arrêtèrent tous les couriers qui alloient de l'armée des Alliés, en Portugal. Gallowai dut voir par cet exemple combien les Castillans étoient attachés à Philippe, ou plutôt combien ils avoient d'éloignement pour recevoir un Monarque de la main des Anglois & des Portugais. Cependant il continua sa route vers Madrid, où le Roi étoit arrivé le 6. M. de Berwick ne pouvant s'opposer aux progrès des Alliés, rassembla tout ce qu'il put ramasser de troupes, &

alla camper à Sopatran avec cinq mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie. 1706.

Dans une extrémité aussi fâcheuse, le Roi n'avoit d'autre parti à prendre que celui de céder pour un temps à la nécessité, & de sortir de sa capitale. On tint à Madrid un Conseil d'Etat & de Guerre, pour déterminer le lieu où se retireroit le Monarque. Plusieurs étoient d'avis qu'il passât en Andalousie : M. Amelot proposoit la ville de Pampelune ; mais le Roi résolu de vaincre ou de mourir à la tête de ses troupes, se détermina à joindre le Maréchal de Berwick. On transféra tous les tribunaux à Burgos, où la Reine se rendit elle-même avec tous ceux que leur état, leur âge, ou leurs infirmités, empêchoient de suivre le Roi. Les autres accompagnèrent le Monarque à Sopatran, où étoit sa petite armée, & il ne resta dans Madrid que ceux des Grands qui étoient plus attachés à la Maison d'Autriche qu'à celle de Bourbon. Un assez grand nombre se retirèrent dans leurs terres, sous prétexte qu'ils n'avoient pas assez de temps pour faire

XX. Le Roi sort de Madrid & va joindre M. de Berwick.

1706. leurs équipages ; mais la véritable raison étoit qu'ils craignoient que le Roi ne passât en Navarre, & qu'on ne les retînt à la Cour du Monarque comme des ôtages de la fidélité de la nation : d'autres vouloient attendre l'événement, pour se déclarer du côté qui seroit favorisé de la fortune. Enfin, le 21 de Juin le Roi sortit par une porte secrète de son parc, & alla se mettre à la tête de quatre mille hommes de cavalerie, & de cinq mille d'infanterie, qui composoient alors toute l'armée des deux Couronnes. Son premier campement fut sur les bords de l'Enarés, où il étoit à portée d'observer tous les mouvements des ennemis.

*St. Philippe. San-Vitali.*

XXI. Les ennemis entrent dans Madrid.

A peine le Roi fut-il sorti de Madrid, que les Alliés firent avancer leurs troupes jusques sous les murs de cette ville. Le Comte de Villa-Verde y entra le 25, & fit notifier aux Magistrats un ordre, pour qu'ils eussent à reconnoître l'Archiduc Charles en qualité de leur Souverain. Forcés par la nécessité, ils envoyèrent une députation pour se soumettre à ce Prince ; mais bien loin de marquer

cette joie tumultueuse, qui, dans les occasions d'éclat caractérise l'affection 1706.
ou l'inconstance du peuple ; on voyoit sur le visage des Castillans une tristesse profonde, suite naturelle de leur répugnance à recevoir un Roi de la main de leurs ennemis & de leurs rivaux. On ne conçoit pas comment dans cette circonstance Milord Gallowai & le Marquis de Las-Minas, laissoient tranquilles à leurs portes, contre toutes les regles de la science militaire, la foible armée du Roi Philippe, lorsqu'ils pouvoient aisément la détruire, ou au moins la forcer d'abandonner la Castille. Ces deux Généraux, satisfaits de s'être rendus maîtres de Madrid, se contentèrent d'y établir des corps-de-garde, & se conduisirent comme si le pays eût été entièrement soumis, & eût joui de la paix la plus profonde. Ils y firent proclamer Charles le 2 de Juillet ; établirent leur camp sur les bords du Mançanarès, & ne s'occupant plus que des préparatifs qu'ils jugeoient nécessaires pour recevoir leur Prince ; ils laissèrent au Roi Philippe le temps de rassembler tout ce qu'il put réunir de ses fidèles sujets,

& de recevoir les secours qu'il atten-
1706. doit de la France.

XXII. L'Archiduc quitte Barcelone.

Les Alliés espéroient que l'arrivée de Charles à Madrid rappelleroit bientôt dans les cœurs des Castillans, l'affection qu'ils avoient marquée depuis près de deux siècles pour la Maison d'Autriche ; mais les partisans de la Maison de Bourbon avoient si bien pris leurs mesures pour fermer tous les passages, que l'Archiduc ne fut informé de la reddition de la capitale, qu'assez long-temps après que les Anglois & les Portugais s'en furent emparés. Ce Prince étoit sorti de Barcelone le 23 de Juin ; & pendant que ses troupes commettoient toutes sortes de désordres & d'impiétés dans le pays ; il se rendit en pélerinage à Notre-Dame de Monserrat, où il déposa aux pieds de la Statue qu'on y revère, l'épée garnie de diamants qu'il avoit reçue de Sa Majesté Britannique ; déclarant qu'il prenoit la sainte Vierge pour guide dans ses combats, & pour protectrice en temps de paix. Ce Prince étoit réellement animé de l'esprit de piété qui a toujours distingué la Maison d'Autriche ; mais le besoin qu'il

avoit des Puiſſances maritimes, l'obli-
geoit de tolérer tous les crimes que 1706.
leurs ſoldats commettoient impuné-
ment, preſque ſous ſes yeux & ſous San-Vitalis.
ceux des Généraux qui combattoient
pour ſes intérêts.



## CHAPITRE X.

§. I. *La débauche détruit une partie de l'armée des Alliés aux environs de Madrid.* §. II. *L'Archiduc nuit à ses intérêts en tardant à se rendre en Castille.* §. III. *L'Archiduc est proclamé à Tolède.* §. IV. *Faux bruits qui se répandent à Madrid.* §. V. *Le Roi est proclamé de nouveau à Tolède. La Reine Douairière quitte l'Espagne.* §. VI. *Le Roi d'Espagne se met à la tête de l'armée de M. de Berwick.* §. VII. *Les Alliés évitent le combat.* §. VIII. *La ville de Madrid est remise sous l'obéissance du Roi.* §. IX. *L'Archiduc se conduit avec trop de lenteur.* §. X. *Il arrive à Guadalaxara.* §. XI. *La mauvaise conduite de ses troupes augmente la haine des Espagnols.* §. XII. *Désunion entre les chefs des Alliés.* §. XIII. *La disette & la désertion se mettent dans leur armée.* §. XIV. *L'Archiduc commence à se retirer.* §. XV. *Il repasse le Tage.* §. XVI. *Retour du Roi à Madrid. Sévérité du Ministère.* §. XVII. *M. de Berwick*

*veut livrer bataille aux Alliés.* §. XVIII. *Charles se prépare à combattre. Les Portugais décampent sans attendre ses ordres.* §. XIX. *Il se retire à Valence. M. de Berwick reprend Cuença.* §. XX. *Zèle de l'Evêque de Murcie pour les intérêts du Roi.* §. XXI. *Succès des armes du Roi.* §. XXII. *Expéditions maritimes. Le Vice-Amiral Leake s'empare de Carthagène.* §. XXIII. *Il s'empare d'Alicante.* §. XXIV. *Il se rend maître de l'isle de Majorque.* §. XXV. *M. de Berwick reprend Carthagène.* §. XXVI. *Expédition de M. de Cavagnac à Saint-Christophe & aux Antilles.* §. XXVII. *Exploits du Chevalier de Forbin.* §. XXVIII. *Mort de Dom Pédre Roi de Portugal. Son fils Dom Juan lui succède.* §. XXIX. *Réunion de l'Ecosse au Royaume d'Angleterre.* §. XXX. *Affaires du Nord. Succès de Charles XII.*

1706.

I. La débauche détruit une partie de

PENDANT que l'Archiduc s'occupoit dans Barcelone à régler le Gouvernement de la Catalogne, & qu'il retardoit son départ, dans le dessein d'y établir une parfaite tranquillité;

les Anglois & les Portugais ses alliés vivoient à Madrid & aux environs, dans les plaisirs que le luxe & l'abondance procurent aux habitants des grandes villes. Leur armée étoit campée sur les bords du Mançanarès, aux portes de cette capitale : les soldats peu disciplinés, faisoient des promenades fréquentes, malgré les défenses de leurs Généraux ; & plusieurs furent tués dans les rues de Madrid par les habitants, qui les détestoient. Les Castillans prévoyoient en frémissant, que si Charles, par le secours de ses Alliés, devenoit possesseur du Trône, les Portugais qu'ils méprisoient, & les Anglois qu'ils haïssoient, auroient la plus grande part dans le Gouvernement. Cette idée si révoltante pour une nation naturellement orgueilleuse, aliénoit de plus en plus leurs esprits contre ce Prince ; chacun s'occupoit des moyens de nuire à ses protecteurs; & jusques aux filles de débauche se signalèrent en cette occasion, d'une manière digne de l'infâme métier qu'elles pratiquoient. Couvrant la haine nationale des dehors de la volupté, celles qui ressentoient en elles-mêmes les suites funestes de la dissolution, allè-

1706.

l'armée des Alliés aux environs de Madrid.

rent par troupes dans le camp des Alliés, ajoutant les agréments de la parure à leurs graces séductrices, & communiquèrent au sang des soldats le poison dont elles étoient infectées. Les Officiers qui auroient dû empêcher ces courtisannes d'entrer dans le camp, & faire punir sévèrement celles qui s'y seroient introduites, se laissèrent eux-mêmes entraîner au torrent : les hôpitaux furent remplis en peu de jours de soldats malades, & il en périt près de six mille, sans que l'art des Médecins & le fer des Chirurgiens pussent les arracher à la mort.

1706.

St. Philippe.

Cette haine universelle étoit un présage trop fâcheux, pour que l'Archiduc eût beaucoup d'empressement à se rendre à Madrid ; & plus il tardoit, plus elle prenoit de nouvelles forces. Le Comte de Peterborough étoit d'avis qu'il y marchât, sans perdre de temps ; mais dans le Conseil qui fut tenu à ce sujet, le plus grand nombre furent d'un avis contraire, particulièrement le Prince de Lichtenstein & le Comte de Cifuentes, accoutumés aux lenteurs de la Cour de Vienne. Ils prétendirent qu'il étoit dangereux de conduire l'Archiduc à

II.
L'Archiduc nuit à ses intérêts en tardant à se rendre en Castille.

1706. Madrid, tant que son rival posséderoit quelque partie de l'Arragon, & soutinrent qu'on ne le devoit pas exposer au hasard de se trouver sans vivres, sans magasins, & sans aucun lieu de retraite, s'il avoit quelque désavantage. En vain Peterborough fit tous ses efforts pour empêcher le Prince de suivre ces conseils timides; en vain publia-t il un mémoire où ses raisons étoient exposées dans le plus grand jour; il fut obligé de céder à la pluralité des voix. On résolut de ne marcher que pas à pas; & cette conduite mesurée fut vraisemblablement l'une des principales causes du peu de progrès que fit ensuite l'Archiduc, quand il eut enfin pris le parti de s'approcher de la capitale des États qu'il vouloit conquérir.

III. L'Archiduc est proclamé à Tolède.

Le Cardinal Porto-Carrero retiré à Tolède, s'étoit réconcilié avec la Reine Douairière. Ce prélat qui avoit cru gouverner toutes les affaires aussitôt que Philippe seroit sur le Trône, ne pouvoit supporter sans le chagrin le plus amer d'être éloigné du ministère, & il se plaignoit hautement de ce qu'il appelloit ingratitude de la part du jeune Monarque & des Fran-

çois, qui dirigeoient sa conduite. Quoiqu'il ne se fût pas encore déclaré ou- 1706.
vertement pour l'Archiduc, il n'en attendoit qu'une occasion favorable ; & ses discours contribuèrent en grande partie à déterminer les habitants de Tolède en faveur de Charles. Le Comte d'Atalaïa, Général de la cavalerie Portugaise, s'étant présenté devant cette ville, y fut reçu sans aucune opposition. Il s'adressa au Cardinal pour faire chanter le *Te Deum* le jour choisi pour la proclamation de ce Prince. Le Prélat, soit par la honte de changer de parti, soit qu'il lui restât encore quelque attachement pour Philippe, fit d'abord des difficultés ; mais elles ne furent pas de longue durée. Il fit lui-même la cérémonie : son Palais fut illuminé ; il donna aux Officiers un grand repas, où l'on but à la santé de l'Archiduc sous le nom du Roi Charles III, & il bénit en personne les étendards de ce Prince. La Reine-Douairière fit paroître les mêmes sentiments, mais avec plus de justice, puisqu'ils éclatoient en faveur du fils de sa sœur. Elle quitta le deuil pour cette fête ; écrivit une lettre de

compliment à l'Archiduc, & lui en-
1706. voya un présent de plusieurs bijoux.

IV. Faux bruits qui se répandent à Madrid.

Le triomphe des Alliés dans Tolède ne fut pas de longue durée. Les amis des deux Princes rivaux, peu scrupuleux sur les moyens de détruire le parti opposé, répandoient des bruits, qui, sans avoir aucun fondement, faisoient cependant un grand effet sur le peuple. On publia à Madrid que l'Archiduc étoit mort en Catalogne ; un Prêtre osa même pousser l'imposture jusqu'à dire qu'il avoit assisté à son convoi ; & cette nouvelle fut accompagnée de tant de circonstances vraisemblables, que les Généraux Anglois & Portugais n'osèrent dans le doute faire aucun mouvement, jusqu'à ce qu'ils fussent désabusés. Les Alliés de leur côté, pour décourager les Castillans attachés à Philippe, disoient qu'il étoit près de quitter l'Espagne, & que ses partisans éprouveroient dans peu l'indignation de son rival ; au-lieu qu'il combleroit de faveurs ceux qui se hâteroient de se déclarer pour la Maison d'Autriche avant le départ de ce Prince. Philippe voulant détruire des bruits qui pouvoient lui être très-

préjudiciables, publia un manifeste, où il déclara qu'il étoit disposé à sacrifier mille vies s'il les avoit, pour répondre à la bonne volonté de ses fidèles sujets; & il les assura en même-temps que dans peu il recevroit de France des secours, qui le mettroient en état de chasser du pays tous les étrangers ennemis de leur Gouvernement & de leur religion. 1706.

V. Le Roi est proclamé de nouveau à Tolède. La Reine Douairière quitte l'Espagne.

Tous ces bruits passoient de Madrid à Tolède, où chacun les publioit selon qu'il étoit affecté; mais la nouvelle qui s'y répandit, quoique sans aucun fondement, d'une victoire complette, remportée par le Maréchal de Berwick sur les Portugais, qui se retiroient disoit-on en grand désordre sur les frontières, y rétablit entièrement les affaires du jeune Monarque. Ses partisans s'en servirent pour ranimer dans les esprits du peuple, l'ardeur qu'ils avoient d'abord marquée pour leur Souverain. Les habitants prirent les armes; chassèrent tous ceux que l'on connoissoit pour être attachés à l'Archiduc; brûlèrent les étendards de ce Prince, qu'on avoit élevés dans leur ville; déchirèrent son portrait, & proclamèrent Philippe

de nouveau. La Reine-Douairière, 1706. craignant les effets du tumulte, sortit secrètement de la ville, & se retira dans un Couvent de Religieuses. Elle n'y resta pas long-temps ; le Roi mécontent de la joie qu'elle avoit fait paroître à la proclamation de Charles, lui envoya le Duc d'Ossone avec deux cents Gardes-du-Corps, & lui marqua dans une lettre remplie de politesse & d'égards, que pour être éloignée du trouble & du bruit des armes, il étoit à propos qu'elle quittât l'Espagne. Le Monarque ne lui donnoit pas dans cette lettre un ordre positif de se retirer ; mais elle jugea avec raison que si elle n'exécutoit pas ce qu'il lui écrivoit par forme de conseil, elle auroit le désagrément d'y être bien-tôt contrainte. Elle prit le sage parti de se rendre à Bayonne, où elle fut accompagnée du Duc, & reçue avec tous les honneurs dûs à son rang. Cette Princesse est demeurée dans cette ville, éloignée du tumulte des affaires jusqu'en 1738, que le Roi l'engagea à retourner en Espagne, & à fixer son séjour à Guadalaxara, où elle est morte le 16 de Juillet 1740 âgée de soixante-treize ans. La politique

obligea de dissimuler la défection du Cardinal Porto-Carrero, qui rentra dans le devoir, & couvrit sa faute par une somme d'argent considérable qu'il prêta au jeune Monarque. 1706.

VI. Le Roi d'Espagne se met à la tête de l'armée de M. de Berwick.

Philippe, après être sorti de Madrid, alla camper à Xadraques, où il attendit les troupes de France que lui amenoit M. de Legal. Milord Gallowai fit alors faire quelques mouvements qui donnèrent lieu de craindre que le Monarque ne fût attaqué avant l'arrivée de ce secours; & ce Prince prit le sage parti de se retirer à Attienza. M. de Legal y arriva le 12 de Juillet avec les troupes qui avoient fait le siège de Barcelone; & un grand nombre de noblesse ayant pris en même temps les armes en faveur de leur Souverain, il se trouva en état de faire tête aux ennemis, & marcha à Siguenza, où il occupa les hauteurs qui séparent les deux Castilles. Gallowai & Las-Minas ignoroient l'arrivée de M. de Legal; ils crurent que les troupes qu'ils voyoient de l'autre côté de l'Enarès n'étoient qu'un détachement de cavalerie commandé par M. de Geoffreville; ils résolurent de les déloger de ces montagnes, & fi-

rent élever quelques batteries de ca-
1706. non sur une hauteur opposée. Ils firent bien-tôt détrompés par les déserteurs ; craignirent d'être attaqués eux-mêmes par des forces supérieures, & décampèrent dans la nuit pour regagner Guadalaxara. Le Maréchal de Berwick les suivit, & leur enleva un grand nombre de soldats, qui n'avoient pas fait autant de diligence que le gros des troupes.

VII. Les Alliés évitent le combat.

Les habitants de Madrid continuoient à marquer leur haine contre les partisans de l'Archiduc. Pendant que ses troupes occupèrent la ville & les environs, il y eut plusieurs meurtres de commis, & l'on remarqua que ce furent toujours des gens déclarés pour ce Prince, qui périrent par les embûches de la populace. Le 1 d'Août le Roi quitta les montagnes, & étendit son armée dans la plaine qui conduit d'Humanès à Madrid, à la droite de l'Enarès. Les ennemis occupoient des postes très-avantageux sur les hauteurs de Guadalaxara, & le voisinage des deux armées sembloit présager une bataille prochaine ; mais les Généraux Anglois & Portugais, qui attendoient l'arrivée de l'Archi-

duc

duc, ne vouloient pas s'exposer aux hasards d'une défaite. Philippe avoit alors une armée d'environ vingt-cinq à vingt-six mille hommes de bonnes troupes; & les Alliés étoient de beaucoup inférieurs, puisque même après l'arrivée de Charles, ils ne se trouvèrent qu'au nombre de vingt-deux à vingt-trois mille. 1706. Ottieri. St. Philippe.

VIII. La ville de Madrid est remise sous l'obéissance du Roi.

Le Roi, qui ne vouloit reprendre possession de Madrid qu'après s'être assuré des villes voisines, détacha le 2 M. de Legal à la tête de douze cents hommes, pour s'emparer d'Alcala. Le 4 le Marquis de Mejorada fut envoyé avec cinq cents cavaliers, commandés par Dom Antonio-del-Vaglio, pour remettre la capitale sous la puissance du Monarque. Il entra dans Madrid sans aucune opposition, aux cris de joie de tout le peuple, dont les transports furent alors portés à l'excès, s'il peut y en avoir dans les marques d'attachement des sujets envers leur Souverain. Dom Antonio conduisit ses cavaliers au Palais du Roi, qui étoit occupé par des Miquelets & des Catalans du parti de l'Archiduc. Ils firent quelque résistance; mais les habitants s'étant joints aux troupes

royales, ils les forcèrent bien-tôt de
1706. se rendre prisonniers, & on les conduisit au camp. Le bruit s'étant répandu le matin que Charles avoit joint les Généraux des Alliés, & qu'il étoit en marche pour se rendre le même jour à Madrid, le Comte de Lemos, le Patriarche des Indes, l'Évêque de Barcelone, & plusieurs autres Seigneurs, empressés de lui rendre leurs hommages, sortirent pour aller à sa rencontre. Au lieu de ce Prince, ils rencontrèrent les troupes de Philippe : ils furent tous arrêtés, & on les envoya prisonniers en différentes forteresses. Le peuple de Madrid alluma un grand feu dans la principale place ; on y jetta les étendards de l'Archiduc, & l'on éleva de nouveau ceux du Roi Philippe, dont le portrait fut placé sous un magnifique dais. Les tribunaux furent rétablis peu de jours après dans la capitale, où le peuple pilla les maisons des principaux partisans de Charles. Le jaune étoit la couleur de ce Prince : plusieurs de ceux qui la portoient, furent massacrés par la populace ; & le Président Ronquillo envoya en exil les Seigneurs qui avoient fait leur cour au Marquis de Las-Minas.

Ce fut dans des circonſtances ſi peu favorables pour l'Archiduc, qu'il arriva au camp des Alliés. Nous allons reprendre ſa marche depuis ſa ſortie de Barcelone : le Comte de Peterborough qui s'étoit rendu maître de Valence & de Requena, étoit d'avis que Charles prît cette route pour entrer en Caſtille. Ce Prince ſe diſpoſoit à partir pour joindre le Général Anglois, quand il apprit que Saragoſſe venoit de ſe déclarer en ſa faveur, & que la garniſon de Lérida s'étoit emparée de Balbaſtro, ce qui lui rendoit le chemin libre juſques dans cette ville, capitale de l'Aragon. Cette nouvelle lui fit changer de deſſein, & il partit auſſi-tôt pour Lérida, d'où il alla à Saragoſſe, ſuivant les conſeils du Prince de Lichtenſtein & du Comte de Cifuentes, mais contre le ſentiment de l'Ambaſſadeur de Portugal & du Général Stanhope. Ces derniers penſoient avec raiſon, qu'il devoit, avant toutes choſes, marcher à Madrid, pour ſoumettre la Caſtille, avant que ſon rival reçût les renforts de France. S'il eût ſuivi ce parti, il eſt très-probable que la ſoumiſſion de la capitale eût entraîné les autres provinces, dont

1706.

IX. L'Archiduc ſe conduit avec trop de lenteur.

*San-Vitali.*

1706. plusieurs paroissoient favorablement disposées pour la domination Autrichienne.

X. Il arrive à Guadalaxara.

Quoi qu'il en soit, l'Archiduc déterminé à se faire recevoir en personne dans Saragosse, y arriva le 15 de Juillet, & le 18 il y fit son entrée solemnelle, à cheval, sous un dais porté par vingt-quatre des principaux Magistrats, qui le conduisirent à la Cathédrale, où il jura de conserver les privilèges du royaume d'Aragon. A peine fut-il dans cette ville, qu'il reçut plusieurs couriers pour le presser de passer en Castille ; mais comme les chemins étoient peu sûrs, à cause de la cavalerie Espagnole qui faisoit des courses de tous côtés, il voulut encore attendre que Milord Peterborough fût en marche, conformément aux ordres qu'il lui envoya, de se rendre près de sa personne. Le Général Anglois partit aussi-tôt ; & l'Archiduc en ayant eu avis, sortit de Saragosse, & prit sa route par Darocca & Molina, précédé du Prince de Darmstad, qui lui ouvroit les passages dans tous les endroits où il trouvoit quelque résistance. Sa petite armée, composée seulement

de six bataillons & de six cents hommes de cavalerie, éprouva la 1706.
plus grande disette de vivres; les paysans fuyant de tous côtés, & emportant ou détruisant leurs provisions. Il fut obligé de suivre des chemins détournés le long du Tage, tant pour se procurer des subsistances, que pour éviter la cavalerie du Roi; enfin Peterborough l'ayant joint vers Sarcedon avec environ quatre mille hommes, ils s'avancèrent ensemble jusqu'à Guadalaxara, où ils arrivèrent le 5 d'Août, & y trouvèrent les Généraux Gallowai & Las-Minas, qui s'y étoient rendus avec six cents cavaliers. Charles espéroit que le Duc de l'Infantade le joindroit en cette ville, & se déclareroit en sa faveur; mais ce Seigneur, malgré tout ce qu'on a publié depuis contre sa personne, fut toujours fidèle à son devoir, & demeura constamment attaché à son Souverain. Il n'y eut que son frère le Comte de Galvez, qui, mécontent du refus qu'on lui avoit fait à la Cour de Philippe, pour une place qu'il avoit demandée, passa au service de l'Archiduc, & entraîna quelques Seigneurs dans sa défection.

1706.

XI. La mauvaise conduite de ses troupes augmente la haine des Espagnols.

Le jour même de son arrivée à Guadalaxara, Charles se rendit sur les bords de l'Enarès, d'où il reconnut l'armée des deux Couronnes, qui bordoit la rive opposée. S'il eût fait plus de diligence, il eût été en état d'obliger Philippe à abandonner les bords de cette rivière; mais le Monarque avoit alors reçu dans son armée les troupes du siège de Barcelone, ce qui le rendoit supérieur à son ennemi; & il avoit encore l'avantage d'être abondamment pourvu de vivres par les gens du pays, qui s'empressoient à lui en apporter de toutes parts. Un grand nombre de paysans avoient pris volontairement les armes en faveur de leur Souverain; ils n'épargnoient aucun des soldats de l'Archiduc, lorsqu'ils en rencontroient hors du camp; ils tuoient tous ceux qui s'en écartoient, & ils leur prirent aussi beaucoup de bagages. Les Anglois & les Portugais, pour s'en venger, brûloient les maisons de ces paysans, & dévastoient leurs campagnes, ce qui augmentoit encore la haine des Castillans. Aussi le Comte de Peterborough, voyant les dispositions du peuple, écrivit à Londres, que l'Archi-

St. Philippe.

duc ne régneroit jamais en Castille, quand même l'Europe entière entreprendroit de l'y établir. 1706.

XII. Désunion entre les chefs des Alliés.

Ce Seigneur ne voyant aucune espérance de succès, au moins pour le reste de la campagne, reçut avec joie les ordres de la Reine Anne, qui lui commandoit de passer en Italie, pour marcher au secours du Duc de Savoie, avec une partie de l'infanterie Angloise, demeurée aux environs de Valence. L'éloignement du Milord fut un nouvel avantage pour Philippe, qui se trouvoit à la tête d'une armée plus nombreuse que celle de son adversaire, particulièrement en cavalerie, & beaucoup plus aguerrie. Les Généraux qui commandoient sous ses ordres, étoient parfaitement d'accord entr'eux, & plus habiles que ceux des Alliés. Presque tous les Officiers avoient monté par dégrés aux postes qu'ils occupoient : leur expérience étoit le fruit d'une longue suite de campagnes ; & il n'y avoit presque aucun soldat qui ne se fût trouvé à un grand nombre de sièges & de batailles dans les années les plus brillantes du règne de Louis XIV. Au contraire, l'armée des Alliés obéissoit

à des Généraux Espagnols, Allemands,
1706. Anglois, Portugais & Hollandois; & l'on comptoit dans les conseils de guerre presque autant d'opinions différentes, qu'il s'y trouvoit de sujets de diverses nations. La jalousie & la rivalité, suites nécessaires de la diversité d'intérêts entre tant de chefs, empêchoient qu'on prît jamais un parti fixe; & ce peu d'union fut cause que l'Archiduc ne put profiter des avantages passagers qu'il eut quelquefois dans le cours de cette guerre. Le Portugal, après trente années de paix, ne pouvoit fournir ni Officiers expérimentés, ni soldats aguerris; & cependant cette Puissance vouloit toujours donner la loi, & régler les opérations. La cavalerie, toute de nouvelles levées, ne pouvoit tenir ni contre celle de France, ni contre celle de Castille. Les troupes Angloises étoient mieux disciplinées; mais l'usage où l'on étoit alors dans la Grande-Bretagne, de les désarmer en temps de paix, affoiblissoit également les Officiers & les soldats; & quoique leur infanterie fût très-brave, celle de France avoit toujours le dessus. Milord Gallowai, Général plein de

sens & de capacité, gémissoit de voir le peu d'accord qui régnoit entre tous ces chefs : il essaya de les concilier ; & ne pouvant y réussir, il proposa de donner le suprême commandement à Milord Peterborough : mais le Marquis de Las-Minas, jaloux de cette prérogative, refusa absolument d'y consentir. Le Comte partit donc pour l'Italie, & l'Archiduc le chargea d'emprunter cent mille pistoles aux Génois, pour subvenir aux frais de la guerre.

1706.

*San-Vitali.*

XIII. La disette & la désertion se mettent dans leur armée.

La disette augmentoit de jour en jour dans l'armée des Alliés, par la haine des habitants de la campagne, qui employoient toutes sortes de moyens pour les empêcher de recevoir des vivres. Ils châtioient sévèrement tous ceux qui leur en portoient ; au-lieu qu'ils en conduisoient de toutes parts à l'armée du Roi, & servoient volontiers de guides aux détachements qu'on envoyoit contre les corps séparés des ennemis. La désertion se mit dans leurs troupes : ceux qui abandonnoient leurs drapeaux, étoient bien reçus dans celles du Roi ; où s'ils préféroient de quitter le service, on leur donnoit des passe-ports.

pour ſe retirer librement. Dans cette
1706. extrémité, l'Archiduc tint pluſieurs conſeils, où il fut agité s'il livreroit bataille. Les avis furent très-partagés : quarante-cinq Officiers-Généraux de diverſes nations avoient voix délibérative, & il étoit très-difficile qu'on y prît une réſolution unanime. Après de longues & vives diſcuſſions, on convint qu'il y avoit trop de riſque à livrer bataille, d'autant que la perſonne de l'Archiduc ſeroit expoſée au plus grand danger, ſi l'on avoit le deſſous, puiſqu'il n'auroit aucun lieu de retraite. En effet, tout le riſque étoit du côté de ce Prince & de ſes défenſeurs ; au-lieu que l'armée des deux Couronnes avoit toujours la liberté de ſe rapprocher de la France, & d'en tirer de nouveaux renforts.

XIV. L'Archiduc commence à ſe retirer.

Le Comte de Gallowai réſolut de changer de poſition, & de ſe rapprocher du Tage. Il laiſſa ſeulement quelques troupes pour garder les hauteurs ſur les bords de l'Enarès, pendant qu'il traverſoit la Tajuna, & elles le rejoignirent enſuite dans le camp qu'il établit le 14 entre Cinchon & Colmenar. Les Portugais, pour ſe ven-

ger des payſans, commirent toutes ſortes d'excès en route : ils brûlèrent leurs chaumières, bouleversèrent leurs champs & leurs vergers, & n'épargnèrent ni l'âge ni le ſexe de ceux qui n'avoient pas été aſſez diligents pour ſe ſouſtraire à leurs fureurs. Philippe ſuivit les ennemis dans leur retraite ; s'avança ſur les bords du Xarama, rivière dans laquelle tombe l'Enarès ; appuya ſa gauche à Ciempozuelos, & ſa droite à Aranjuez, où il jetta un pont ſur le Tage. Dans cette poſition, non-ſeulement le Monarque couvroit Madrid & Tolède, mais encore il coupoit la communication entre l'armée des Alliés & le Portugal. Les détachements de cavalerie, qui couroient de toutes parts dans les campagnes, empêchoient les ennemis de faire leurs fourrages ; leur enlevoient continuellement des hommes & des chevaux, & fermoient preſque entièrement l'accès aux proviſions qu'ils auroient pu recevoir. Philippe ayant appris qu'ils faiſoient moudre leurs grains aux moulins du Tage, envoya quelques compagnies de grenadiers, qui délogèrent un corps de Portugais, chargés de la garde de ces

1706.

moulins ; & les paysans, secondant les troupes royales, rompirent les meules, & détachèrent les roues, sans que l'Archiduc, qui y accourut en personne, pût reprendre ce poste.

1706.

XV. Il repasse le Tage.

Ce Prince, voyant que les difficultés pour les vivres, croissoient de jour en jour, craignit que ses troupes ne fussent totalement affamées; & le premier de Septembre il tint un grand-conseil, pour se déterminer sur le parti qu'il avoit à prendre. Le Comte de Noyelles & les autres Officiers Espagnols furent d'avis de retourner dans le camp de Guadalaxara, & d'y attendre le Général Windham, qui devoit amener à l'Archiduc l'infanterie Angloise demeurée à Valence, & qui avoit eu ordre de joindre ce Prince, au lieu de s'embarquer pour l'Italie, suivant sa première destination. Les Portugais s'élevèrent contre cet avis: disant que ce seroit s'exposer à une ruine totale, & qu'il falloit plutôt retourner dans une province amie, où les habitants leur fourniroient volontairement tout ce qui leur seroit nécessaire; & proposèrent de gagner le Royaume de Valence. Ce dernier sentiment ayant prévalu, l'armée passa le Tage à Fuen-

te-Duena le 9 de Septembre : gagna en toute diligence le Xucar qu'elle traversa sur le pont d'Olivarès, dans l'intention de prendre des quartiers de raffraîchissement, & peut-être même des quartiers d'hyver, entre cette rivière & celle de Gabriel. Les Anglois & les Portugais continuoient leurs déprédations sur toute la route, malgré les soins de l'Archiduc. Il voyoit avec douleur que par cette conduite ils aliénoient de plus en plus les esprits des habitants contre sa personne & contre son gouvernement, & que ces désordres lui fermoient le chemin du trône, où il ne pouvoit monter que par l'amour de la Nation. Il fut joint en route par le Général Windham, qui, à la tête de trois mille Anglois, avoit commencé par s'emparer de Cuença, d'Huete & des autres postes voisins, pour assurer à l'Archiduc la communication avec le Royaume de Valence.

1706.

*San-Vitali.*

XVI. Retour du Roi à Madrid. Sévérité du Ministère.

Le Roi, voulant suivre les ennemis dans tous leurs mouvements, traversa le Tage à Aranjuez : conduisit son armée à Ocana, & marcha ensuite à Velez ; mais jugeant qu'il ne seroit pas possible de les attirer à une bataille, il laissa le commandement à

M. de Berwick, & reprit le 22 la route
1706. de Madrid avec deux bataillons & quatre escadrons pour toute escorte. Il seroit difficile d'exprimer les transports de joie que les habitants de cette capitale firent paroître au retour du Monarque. Les gens qui se connoissoient le moins, s'embrassoient dans les rues & les places publiques, pour se féliciter réciproquement d'être délivrés des ennemis de leur religion, & de ne pas avoir pour Roi un Prince que les Anglois & les Portugais protégeoient. La Reine partit de Burgos: Philippe alla la recevoir à Ségovie; & ils se rendirent ensemble à l'Escurial, d'où ces illustres époux revinrent peu de jours après à Madrid. Si le Conseil du Monarque eût été animé de l'esprit de douceur héréditaire à l'Auguste Maison de Bourbon, les Seigneurs & les Particuliers qui par légèreté, par crainte ou par foiblesse s'étoient déclarés pour son compétiteur, auroient trouvé dans un généreux pardon, des motifs pour s'attacher inviolablement à leur légitime Souverain. Les Ministres, au contraire, suivirent toujours leur premier plan de sévérité si contraire au caractère & aux vrais

intérêts de ce Prince. Les emprisonnements, les bannissements, & même les supplices accompagnèrent un retour qui n'auroit dû être marqué que par des graces & par des faveurs. Le peuple vit avec une douleur morne les punitions qui tomboient sur les plus anciennes familles du Royaume; & bien-tôt les murmures succédèrent aux acclamations.

1706.

St. Philippi Otticri.

XVII. M. de Berwick veut livrer bataille aux Alliés

Après le départ du Roi, le Duc de Berwick s'avança sur les bords du Xucar, & arriva le 23 à Fontana-Santa. L'infanterie étoit au centre, sous les ordres du Général Hessi, & l'on avoit jetté la cavalerie sur les aîles, dont la droite étoit commandée par M. de Jeoffreville, & la gauche par M. de Legal. Le 25, les deux armées se trouvèrent en présence, & celle de l'Archiduc occupant un poste très-avantageux entre les rivières de Xucar & de Gabriel, la droite appuyée à Iniesta, & la gauche à une petite rivière voisine. M. de Berwick, après avoir été reconnoître les ennemis, assembla le conseil-de-guerre, & proposa de les attaquer. On lui représenta que dans la position où ils étoient, on courroit risque de perdre beaucoup de monde, si l'on vouloit entreprendre

1706. de les forcer. Le Maréchal ne se rendit pas à ces raisons : & il commença à faire escarmoucher du côté de leur aîle droite, vraisemblablement pour voir leur contenance ; mais l'événement fut tout autre que ce qu'on auroit pu prévoir.

XVIII. Charles se prépare à combattre. Les Portugais décampent sans attendre ses ordres.

L'Archiduc, que le feu de l'âge, & sa valeur personnelle portoient également à combattre, voyoit arriver avec joie l'occasion qu'il cherchoit depuis long-temps. Il parcourut les différents corps qui composoient son armée, & exhorta particulièrement les Officiers à faire tenir les troupes mieux en ordre qu'elles ne l'avoient été jusqu'alors ; ce qu'il n'étoit guères possible d'espérer avec des soldats si peu disciplinés. Le Prince se mit le soir à table dans l'attente de livrer bataille le lendemain au point du jour, & il s'entretint avec ses courtisans, de la confiance qu'il avoit en la valeur de ses troupes. Il parloit de l'espérance qu'il avoit de les animer encore par son exemple, lorsqu'on vint l'avertir que les Portugais, persistant dans leur résolution de gagner le Royaume de Valence, venoient tout-à-coup de se mettre en marche sans attendre ses

ordres. Charles, indigné, monta dans l'instant à cheval, accompagné seulement de ses gardes & d'un petit nombre de Seigneurs; mais faute de bons guides, il prit une autre route que celle qui avoit été suivie par ses lâches protecteurs. Ses gardes s'égarèrent dans l'obscurité de la nuit, & il se trouva au milieu des montagnes sans autre escorte que trois cavaliers, continuellement exposé au danger de tomber dans quelque corps des coureurs de M. de Berwick, qui s'étendoient de toutes parts. Accablé de fatigue, il fut obligé pour prendre quelques moments de repos, de se coucher sur la terre nue, couvert seulement d'un manteau. Le Comte d'Alton qui étoit un des trois cavaliers, voyant ce Prince saisi par la fraîcheur de la nuit, alluma quelques broussailles, soulagement nécessaire, mais qui l'exposoit au danger d'attirer les François ou les Espagnols à la lueur du feu. Le lendemain matin, l'Archiduc, après avoir pris la nourriture la plus grossière, telle qu'on la pouvoit trouver dans les chaumières des paysans, poursuivit sa route, & rejoignit enfin son armée, dans le temps où il étoit près de suc-

1706.

comber par la fatigue, l'ardeur du
1706. soleil, & un vent brûlant qui faisoit lever une poussière insupportable. Son premier soin fut de pourvoir à la défense de Cuença, que les troupes étrangères refusoient de garder plus longtemps : il y fit passer trois régiments, de ceux qui étoient immédiatement sous ses ordres, l'un de troupes Napolitaines, l'autre d'Allemands, & le troisième de soldats Espagnols, commandés par le Colonel Humada, auquel il confia le gouvernement de cette place.

*San-Vitali.*

XIX. Il se retire à Valence. M. de Berwick reprend Cuença.

Charles, après avoir échappé, par une espèce de miracle, au danger qui l'environnoit, traversa la rivière Gabriel sur le pont de Valdescana : laissa son armée en arrière ; & avec quatre cents chevaux gagna la ville de Valence, où il fut reçu aux acclamations du peuple, quoiqu'il n'y entrât qu'incognito. Les Généraux Gallowai & Las-Minas mirent leurs troupes en quartier entre Requena & Denia, & formèrent des lignes pour se mettre à couvert contre les entreprises de M. de Berwick. Aussi-tôt que le Maréchal fut instruit de la retraite des ennemis, il envoya M. de Mendivilla avec mille

chevaux à la pourſuite de leur arrière-garde, & donna ordre à M. de Jeoffreville de marcher ſur les confins des Royaumes de Caſtille, de Valence & de Murcie, à la tête de dix bataillons & de dix-huit eſcadrons; pendant que lui-même avec le reſte de l'armée, formeroit le ſiège de Cuença. Cette place ne fit pas une longue réſiſtance : M. de Heſſi, chargé des approches, s'empara en arrivant des fauxbourgs, & d'une hauteur qui commandoit la ville. Le Gouverneur Humada & les autres Officiers Eſpagnols, qui avoient quitté le ſervice du Monarque pour paſſer à celui de ſon compétiteur, craignirent avec raiſon d'être punis comme déſerteurs s'ils ſe laiſſoient prendre par force; & dès la première ſommation, ils demandèrent à capituler. On leur répondit qu'ils n'avoient d'autres conditions à eſpérer que d'être faits priſonniers de guerre avec toute la garniſon, & ils y conſentirent, ſous la promeſſe qu'on leur fit de les échanger par la ſuite. Ils ſortirent de la place le 10 d'Octobre au nombre de deux mille trois cents hommes, & furent diſtribués en différentes villes de l'Andalouſie.

1706.

*Quincy. San-Vitali.*

1706.

XX.

Zèle de l'Evêque de Murcie pour les intérêts du Roi.

M. de Mendivilla, après avoir tué environ deux cents hommes de l'arrière-garde des ennemis, leur avoir fait autant de prisonniers, & enlevé plus de trois cents chariots de munitions, entra dans le Royaume de Valence. Secondé par les troupes de l'Evêque de Murcie, il se rendit maître d'Orihuela, qui fut prise l'épée à la main, & où ses troupes firent un butin considérable. Ce Prélat étoit fort attaché au Roi d'Espagne ; mais il n'en étoit pas de même des habitants de sa ville épiscopale ; & le plus grand nombre paroissoient disposés à se déclarer pour l'Archiduc, dont les troupes commençoient à investir la place. L'Evêque, pour les retenir dans le devoir, monta en chaire dans sa cathédrale, & leur fit un discours éloquent, où il leur prouva qu'après avoir prêté serment de fidélité au Roi Philippe, ils étoient obligés de résister de toutes leurs forces à un Prince qui avoit amené dans leur pays une multitude d'hérétiques, & qui, soutenu par leurs armes, ne pouvoit jamais être digne de gouverner des peuples renommés par leur zèle pour la Religion Catholique, & par leur haine contre les ennemis de cette

sainte Religion. Il compara ce Prince aux Rois d'Israël, qui, pour avoir fait alliance avec des Nations infidelles, avoient été réprouvés de Dieu & plongés dans les plus grandes calamités. Ces raisons étoient sans doute très-fortes; mais peut-être n'eussent-elles pas fait sur tous les Auditeurs l'impression qu'en attendoit le Prélat, si elles n'eussent été secondées à propos par l'arrivée d'un puissant secours que le Duc de Berwick envoyoit par mer, & qui obligea les Alliés à s'éloigner avant d'avoir entrepris le siège.

1706.

*Ottieri.*

XXI. Succès des armes du Roi.

Pendant que l'Archiduc tournoit ses vues du côté de Murcie, le Vicomte de Front-Arcade qui s'étoit retiré des environs de Madrid avec un corps de troupes Portugaises, résolut de s'emparer de la ville de Salamanque. Cette place, ainsi que toutes celles qui sont au milieu des terres, n'a presque aucunes fortifications; & les habitants, dans la crainte d'être exposés au pillage s'ils attendoient que les ennemis forçassent leurs portes, se rendirent aux premières approches. On leur fit prêter un nouveau serment de fidélité à l'Archiduc, & on leur imposa une très-forte contribution, sous le pré-

texte de les punir d'y avoir déja man-
1706. qué en se soumettant à Philippe. M. de Berwick, informé de ce qui se passoit à Salamanque, détacha en toute diligence le Marquis de Bay; & il se présenta devant cette ville dans le temps où les Portugais faisoient exécuter rigoureusement les conditions qu'ils avoient imposées aux habitants. Les ennemis, effrayés à l'approche du Marquis, ne songèrent plus qu'à s'échapper par une prompte retraite, avant qu'il eût le temps d'entrer dans la place, ou de s'emparer des passages par où ils pouvoient regagner le Portugal. M. de Bay ne trouvant aucune opposition, remit sous l'obéissance du Roi cette ville, qui, malgré l'attachement des habitants pour la personne du Monarque, fut forcée en peu de temps de changer cinq fois de parti. Le Marquis, après y avoir rétabli l'ordre, & remis en place les anciens Magistrats, tourna ses vues sur Alcantara, qui étoit également au pouvoir des ennemis. Il jugea que pour épargner le sang de ses soldats, & pour leur éviter la fatigue d'un siège aux approches de l'hiver, il seroit beaucoup plus avantageux de s'en em-

parer par ſurpriſe, ſi l'on pouvoit y réuſſir. Le Marquis d'Almendariz, chargé de cette expédition, fit une marche ſecrète avec cinq cents hommes d'infanterie & trois cents cavaliers, qu'il conduiſit ſous les murs de la ville la nuit du 15 de Décembre. Bien inſtruit, par ſes intelligences, de la longueur qu'on devoit donner aux échelles, il en fit conduire une quantité ſuffiſante : ſes ſoldats montèrent ſans être découverts dans l'obſcurité de la nuit ; & au point du jour il fut entiérement maître de la place. Les Portugais qui voulurent faire quelque réſiſtance, furent paſſés au fil de l'épée ; mais tous ceux qui implorèrent la clémence du vainqueur, furent reçus priſonniers de guerre.

1706.

*Ottieri.*

XXII. Expéditions maritimes. Le Vice-Amiral Leake s'empare de Carthagène.

Pour terminer le récit des événements militaires de l'année 1706, nous allons jetter un coup d'œil ſur les expéditions maritimes. La flotte du Vice-Amiral Leake, après avoir fait lever le ſiège de Barcelone, ainſi que nous l'avons rapporté, remit à la voile le 7 de Mai pour la côte de Valence, où le Commandant Anglois débarqua avec les troupes qu'il avoit pu tirer de la Catalogne. Il tint le 19 un conſeil de

guerre : il y fut résolu d'entreprendre
1706. le siège d'Alicante : les troupes furent rembarquées, & l'on fit voile vers cette ville. Pendant qu'on étoit en route, on eut avis que la faction de l'Archiduc, étant la plus forte dans Carthagène, il étoit aisé de s'emparer de cette place, que son commerce rendoit aussi riche que puissante. La flotte alla mouiller devant le port le 1 de Juin, & dès le lendemain les troupes alliées furent reçues dans la ville sans aucune résistance.

XXIII. Il s'empare d'Alicante.

Après cette conquête, le Vice-Amiral reprit son projet sur Alicante, & le 26 de Juin il se présenta devant cette ville. Elle etoit défendue par une nombreuse garnison que commandoit un Officier Irlandois nommé Mahoni ; & il protesta qu'il soutiendroit le siège jusqu'à la dernière extrémité. Les ennemis n'étoient pas alors assez en forces pour l'entreprendre avec succès, & ils se contentèrent de bombarder la ville le 22 de Juillet ; mais le Chevalier Jennings ayant joint le Vice-Amiral avec les vaisseaux & les troupes de marine qui avoient été employées devant Carthagène, on résolut d'attaquer la ville de vive force,

ce

ce qui fut exécuté le 28. Après quelque résistance, le Gouverneur, pour conserver ses troupes, abandonna la place, & se retira dans le château. Il y tint bon jusqu'au 5 de Septembre, où le manque d'eau & de provisions l'obligèrent de se rendre; mais ce ne fut qu'après avoir obtenu des conditions honorables. 1706.

XXIV. Il se rend maître de l'isle de Majorque.

Les ennemis s'étant ainsi rendus maîtres d'Alicante, le Vice-Amiral Leake, suivant les ordres qu'il avoit reçus de la Reine Anne, détacha le Chevalier Jennings avec une partie de la flotte pour retourner dans le port de Lisbonne; & lui-même avec le reste fit voile pour Ivica, ville qui donne le nom à une petite isle peu éloignée de celle de Majorque. Le Gouverneur & les habitants, favorablement disposés pour l'Archiduc, ne firent aucune opposition au débarquement des Alliés, & le 20 de Septembre ils ouvrirent leurs portes sans résistance. Toute l'isle de Majorque suivit bien-tôt le même exemple, malgré les représentations du Comte d'Alcudia Vice-Roi, & du petit nombre de ceux qui étoient dans les intérêts du Monarque. L'Archiduc y fut

proclamé, & l'on accorda au Viceroi
1706. la permission de quitter le pays, avec ceux qui voulurent le suivre. Leake se présenta ensuite devant l'isle de Minorque : débarqua ses troupes de terre, & fit sommer le Gouverneur du Port-Mahon de se rendre. Cet Officier, fidelle à son devoir, répondit en brave homme, & fit quelques décharges de son artillerie ; ce qui obligea le Vice-Amiral de se retirer. Il repassa le détroit peu de jours après, & fit voile pour la Tamise, après avoir encore envoyé dans le port de Lisbonne plusieurs de ses vaisseaux commandés par le Chevalier George Byng.

XXV. M. de Berwick reprend Carthagène.

La ville de Carthagène ne demeura pas long-temps au pouvoir des Alliés. Le Maréchal de Berwick ayant joint les troupes de l'Evêque de Murcie à celles qu'il commandoit, commença par s'emparer de la petite ville d'Elche, qui n'est qu'à cinq lieues d'Alicante : l'emporta l'épée à la main, & la livra au pillage pour intimider les révoltés des autres places. Il marcha ensuite à Carthagène, où les Anglois n'avoient laissé qu'une foible garnison, composée d'un seul bataillon d'infan-

terie, & d'un régiment de cavalerie aux ordres de Milord Heide. Le Maréchal y arriva le 11 de Novembre, & le 15 les batteries commencèrent à tirer contre les murailles de la ville. Les habitants, qui ne demandoient que la présence des troupes des deux Couronnes, pour secouer le joug des Anglois, leur firent bien-tôt connoître qu'ils avoient tout à rédouter s'ils vouloient faire une longue résistance, ce qui obligea le Commandant à se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison. On trouva dans la place une artillerie assez nombreuse, & M. Mahoni en fut nommé Gouverneur pour le Roi Philippe.

1706.

XXVI. Expédition de M. de Cavagnac à Saint-Christophe & aux Antilles.

En Amérique, les François remportèrent plusieurs avantages sur les ennemis des deux Couronnes. Le Comte de Cavagnac, Chef d'Escadre, s'étant mis en mer avec cinq navires de guerre, quelques vaisseaux d'Armateurs, & plusieurs bâtiments de transport, débarqua dans l'isle de Saint-Christophe, où il enleva un grand nombre de Négres, & détruisit la plus grande partie des sucreries Angloises. Renforcé par une autre escadre aux ordres de M. d'Iberville, il fit ensuite

une descente dans l'isle de Nieves, qui
1706. est une des Antilles. Il emmena prisonniers tous les soldats Anglois qu'il y trouva, ainsi que les principaux habitants, & enleva plusieurs milliers d'esclaves Négres, qui furent vendus aux Espagnols de Terre-ferme.

XXVII. Exploits du Chevalier de ...

Le Chevalier de Forbin continua cette année à tenir la mer avec ses succès ordinaires. Il mit à la voile le 2 de Juin avec une escadre de sept bâtiments, & commença la campagne par une prise de huit vaisseaux chargés de marchandises. Le 3 de Juillet, il s'empara de deux bâtiments Hollandois, l'un de cinquante canons, sur lequel on trouva sept caisses d'or & d'argent; l'autre de seize canons, chargé de vin & d'eau-de-vie. Le 2 d'Octobre il rencontra une flotte de soixante vaisseaux marchands de la même nation, escortés par six vaisseaux de guerre. Le combat fut très vif, & le bâtiment que montoit M. de Forbin, fut exposé au plus grand danger, ainsi que le Blackoual, commandé par M. de Lanquetot. Ces deux vaisseaux avoient abordé l'Amiral Hollandois, & une partie de leurs gens étoient passés sur son bord, quand le

feu prit au bâtiment ennemi. Les François eurent beaucoup de peine à se dégager, & quelque temps après qu'ils eurent enfin réussi à s'en éloigner, ce bâtiment sauta en l'air à leur vue. Deux des frégates de l'escadre de M. de Forbin s'emparèrent d'un vaisseau de cinquante canons; mais les autres s'échappèrent, & tous les navires marchands s'éloignèrent pendant le combat. Les Armateurs, de part & d'autre, firent cette année plusieurs prises assez considérables; mais nous n'en donnerons pas le détail, crainte d'excéder les bornes que nous nous sommes prescrites. 1706.

XXVIII. Mort de Dom Pedre, Roi de Portugal. Son fils Dom Juan lui succède.

Cette même année, mourut à Alcantara, maison Royale près de Lisbonne, le Roi de Portugal, Dom Pedre, second du nom; Prince qui n'eut jamais la fermeté nécessaire pour soutenir avec vigueur aucun des différents partis auxquels il parut attaché. Nous avons vu qu'il avoit d'abord reconnu Philippe V pour héritier légitime des Etats de la Monarchie Espagnole; mais que l'espérance de marier sa fille à l'Archiduc, lui avoit fait renoncer à ses premiers engagements.

1706. Sa défection attira les Anglois dans ses Etats, d'où ils inondèrent une partie de l'Espagne. Après sa mort, qui arriva le 9 de Décembre, son fils aîné, Dom Juan, Prince du Brésil, fut proclamé Roi de Portugal & des Algarves. Le peuple de Lisbonne fit retentir, à l'ordinaire, toute la ville de cris de joie à son avénement au trône ; mais en criant : » Vive notre Roi Dom Juan : » ils ajoutèrent toujours : » Qui nous » donnera la paix & chassera les hé» rétiques de ses Etats. »

*H.stoire 'Espagne.*

XXIX. Réunion de Ecosse au oyaume

Cette même année l'Ecosse fut réunie à l'Angleterre, pour ne plus faire à l'avenir qu'un seul Royaume. Le projet en étoit formé depuis longtemps ; mais ce que plusieurs Monarques avoient inutilement entrepris, ce que la Reine Elisabeth n'avoit pu exécuter, malgré toute l'étendue de son génie, fut achevé sous le règne de la Reine Anne. Les deux Parlements furent confondus en un : les Pairs d'Ecosse prirent leurs séances dans la Chambre haute avec ceux d'Angleterre : les Députés des différents Shires ou Comtés d'Ecosse, furent admis dans la Chambre basse, & le nouveau

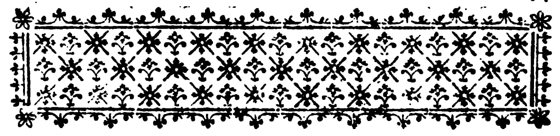
Parlement, ainsi composé, prit le nom de Parlement de la Grande-Bretagne, qu'il a toujours porté depuis. 1706.

XXX. Affaires Nord. Succès de Charles XII.

Dans le Nord, le Roi de Suede Charles XII continuoit à remporter des avantages sur les Russes & sur les Saxons. Le Général Schullembourg, à la tête de dix mille Suédois, battit le 13 de Février à Frawstadt une armée de dix-huit mille Saxons, dont sept mille furent tués sur le champ de bataille. On en prit huit mille avec trente-deux pièces de canon; onze mille mousquets, & presque tous les drapeaux & étendards. Cette victoire fut si peu disputée, que du côté des Suédois la perte ne monta qu'à trois cents soixante & treize hommes. Au mois de Septembre, Charles étant entré dans la Luzace, mit toute la Saxe à contribution. Enfin, le 24 du même mois, fut conclu à Alt-Raenstadt un Traité entre Charles XII & le Roi Auguste, par lequel le dernier renonça à la Couronne de Pologne & à l'alliance du Czar. Cette paix passagère ne fut publiée qu'au mois d'Octobre, après un combat où le Roi Auguste remporta un avantage assez considérable sur le

Général Maderfeldt, qui l'avoit forcé
1706. à livrer bataille. Auguste, malgré
cette victoire, eut la condescendance
*d'Avrigny.* d'écrire une lettre de félicitation au Roi Stanislas sur son avénement au trône. Il est vraisemblable qu'il n'y consentit que dans l'espérance de s'assurer pour toujours la possession de son Electorat : il eut ensuite une entrevue avec le Roi Charles XII; mais cette paix ne fut pas de longue durée.

*Fin du Tome quatrième.*



# TABLE DES MATIERES

*Contenues dans ce quatrième Volume.*

## A

V

*Fin de la Table des Matières.*

## *ERRATA.*

*Page* 16, *ligne* 23, poſta, *liſez* porta.

*Page* 28, *ligne* 5, tâché, *liſez* achevé.

*Page* 29, *ligne* 13, les pouvoient, *liſez* le pouvoit.

*Page* 105, *ligne* 9, d'oranges, *liſez* d'orangers.

*Page* 147, *ligne* 3, l'armée, *liſez* les armées.

*Page* 423, *ligne* 19, & celle, *liſez* celle.







